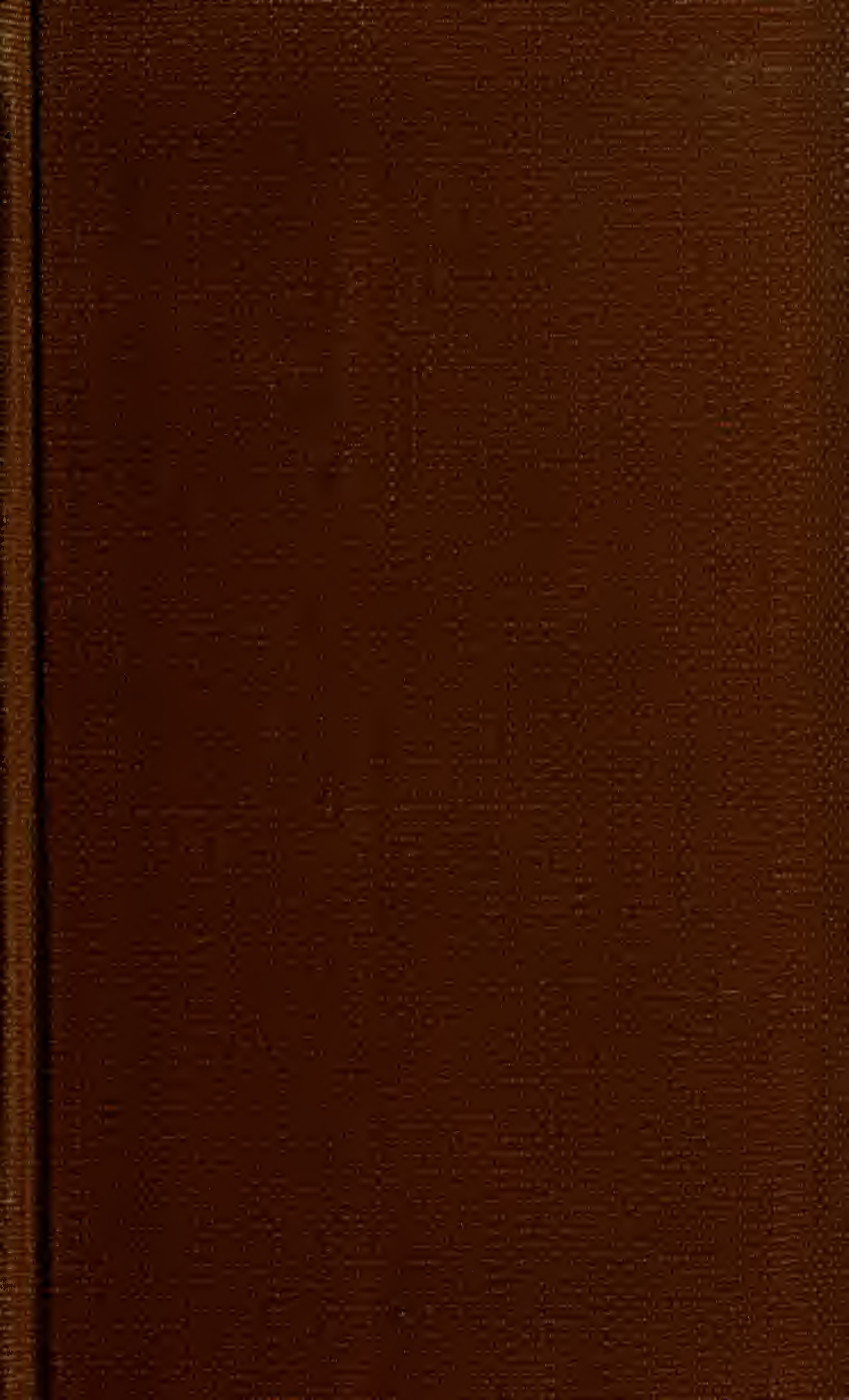




LE MINISTRE

DE

WAKEFIELD.

CAMBRIDGE:

IMPRIMERIE DE E. W. METCALF ET COMPAGNIE.

LE MINISTRE

DE

WAKEFIELD.

TRADUCTION NOUVELLE,

PRÉCÉDÉE

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'OLIVIER GOLDSMITH,

PAR M. HENNEQUIN,

ÉDITEUR DE L'ESPRIT DE L'ENCYCLOPÉDIE,

ET L'UN DES COLLABORATEURS DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

D'APRÈS L'EDITION DE PARIS.

BOSTON:

GRAY ET BOWEN, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

M DCCC XXXI.

ESSAI

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE GOLDSMITH.

Olivier Goldsmith naquit à Elphin, en Irelande, le 29 Novembre 1728.* Son père, vénérable ecclésiastique de la paroisse de Kilkenny-West, dans le comté de Westmeath, avait épousé Anne, fille du révérend Olivier Jones, maître de l'école diocésaine d'Elphin. Il en eut sept enfans, deux filles et cinq garçons ; Olivier était le second.

Une grande partie de la modique fortune de son père, ayant été absorbée par l'éducation de son frère aîné, qui devait entrer dans les ordres ; Olivier, à qui on ne pouvait en donner une semblable, fut envoyé dans une école du voisinage pour y apprendre à lire, à écrire, et les élémens de l'arithmétique. C'était tout ce qu'il fallait pour exercer la profession de marchand, à laquelle il était destiné.

L'école où il fut placé était dirigée par un ancien militaire, homme d'un caractère tout-à-fait romanesque, qui aimait à raconter ses exploits guerriers, et qui entretenait ses écoliers des récits merveilleux de ses voyages. Il trouva dans Olivier un auditeur attentif, et il est à présumer que ces premi-

---

* Deux villages d'Irelande réclament l'honneur d'avoir vu naître Goldsmith : Pallas, dans le comté de Longford, et Elphin, dans celui de Roscommon. Le premier est cité dans l'épitaphe que lui a faite le docteur Johnson ; mais les recherches les plus récentes ont décidé la question en faveur d'Elphin.

ères impressions ne contribuèrent pas peu à lui donner cette tournure d'esprit originale et bizarre qui, en se développant avec l'âge, influèrent si puissamment sur sa destinée, et rendirent sa vie si aventureuse.

Son instituteur, tout borné qu'il était, découvrit les dispositions précoces du jeune Olivier ; il vit bien qu'un pareil disciple ne pouvait rester long-temps sous sa férule, et qu'il était appelé à de plus hautes destinées. En effet, sous un extérieur grave, Olivier montrait quelquefois une gaîté folle, mais toujours spirituelle. Sa santé, naturellement faible et chancelante, lui fit contracter une disposition beaucoup plus favorable aux ouvrages d'imagination qu'aux exercices du corps, et, dès l'âge de huit ans, il composait des vers que ses camarades trouvaient excellens, mais dont lui seul n'était point satisfait.

Ses parens, qui l'aimaient tendrement, s'appercevant du peu de penchant et d'aptitude qu'il avait pour le négoce, se décidèrent, avec l'appui de quelques amis généreux, à lui donner une éducation plus conforme à ses goûts, et aux dispositions qu'il montrait.

Le jeune Goldsmith fut donc placé dans un collège, et les progrès qu'il fit dans ses études, le mirent bientôt en état d'être admis au nombre des répétiteurs. A quinze ans, il entra à l'université de Dublin, dirigée alors par le révérend maître Wilder, homme d'un caractère dur et violent, et peu propre, par cela même, à se concilier la confiance et l'affection d'un jeune homme simple et timide, mais en même temps, étourdi, comme on l'est ordinairement à cet âge.

Un pareil maître était fait pour gâter le meilleur naturel, aussi le jeune Goldsmith n'avançait-il que lentement dans la carrière des sciences, et ne justifiait-il pas les espérances qu'il avait données quelques années auparavant. Cependant, il n'y avait guère que cinq ans qu'il était à l'université, lorsqu'il fut reçu bachelier.

D'un caractère liant et facile, Goldsmith eut bientôt formé un grand nombre de liaisons avec dé s personnes de son âge, de l'un et de l'autre sexe. Un jour qu'il les avait réunies dans sa chambre, pour leur donner un souper et un bal ; le recteur, averti sans doute, parut inopinément au milieu de la fête. Irrité de cette infraction à la discipline, il s'emporta violemment contre Goldsmith, et, dans sa colère, il s'oublia jusqu'à lui donner des soufflets en presence de toute la société.

Un traitement aussi humiliant ne pouvait qu'enflammer un caractère ardent et fier, comme l'était celui de notre jeune bachelier ; aussi prit-il, dès ce moment, la résolution de quitter le collège. Ayant réuni ses livres, et le peu d'effets qu'il avait, il s'échappa furtivement un soir ; et, enchanté de jouir d'une liberté toujours séduisante pour un écolier, il passa plusieurs jours à parcourir les rues de la ville. Mais il se vit bientôt réduit à la misère la plus profonde. Le peu d'argent que lui avait procuré la vente de ses livres, et de quelques-uns de ses vêtemens, étant épuisé, la faim commença à se faire sentir. Un soir, n'ayant point mangé de toute la journée, il tomba, mourant de besoin, auprès d'une église ; une jeune fille, qui le vit dans cet état, lui

donna une poignée de pois verts, qu'il mangea avec une avidité extrême : il avouait depuis que c'était un des repas les plus succulens qu'il eût faits de sa vie.

Cependant, au bout de quelque temps, honteux de son escapade, las de la vie qu'il menait, mais n'osant rentrer dans la maison paternelle, il se décida à informer son frère de la triste situation dans laquelle il se trouvait. Celui-ci le fit habiller ; et ayant négocié sa réconciliation avec le recteur du collège, il l'y reconduisit. Entre deux caractères aussi opposés, la paix ne pouvait pas être de longue durée. Goldsmith n'avait point oublié les soufflets, et le sévère recteur ne lui passait pas la plus petite faute. Dans cette disposition des esprits, il aurait fallu, de la part du jeune bachelier, un redoublement de zèle pour faire oublier ses anciens torts ; mais, au contraire, le dégoût s'était emparé de lui, et on le voyait souvent oisif, à la porte du collège, pendant des journées entières.

A cette époque éclata parmi les étudians, une insurrection dont le but était de déliverer, à force ouverte, les malfaiteurs renfermés dans Newgate. Goldsmith s'y trouva compromis ; mais un aveu sincère de sa faute, joint au repentir qu'il en témoigna, lui mérita son pardon, et l'exemption du châtiment qu'il avait mérité.

Il avait quitté depuis quelque temps l'université, lorsqu'on lui proposa de se charger de l'éducation d'un jeune homme issu d'une des familles les plus considérables de l'Écosse : il accepta cet emploi ; mais à peine une année s'était-elle écoulée, que, las du métier de précepteur, et ay-

ant gagné quelque argent, il lui prit fantaisie de voyager. Il communiqua son dessein à sa famille qui y consentit. Alors il acheta un cheval et se mit en route. Arrivé à Cork, il fit connaissance avec un Capitaine qui lui proposa de s'embarquer avec lui pour l'Amérique. La bizarrerie de cette proposition fut précisément ce qui séduisit Goldsmith ; et, dans la crainte sans doute de manquer une aussi belle occasion, il s'empressa de payer à l'avance le prix de son passage. Les vents contraires retenant le bâtiment dans le port, il profita de ce retard pour visiter les curiosités de la ville, et faire quelques excursions dans les environs. Plusieurs semaines s'étaient ainsi écoulées, lorsqu'il songea enfin, que peut-être on l'attendait pour mettre à la voile. Il revient à Cork, se rend au port, et arrive tout juste au moment où le Capitaine, profitant d'un vent favorable, venait d'appareiller, emportant l'argent de notre étourdi, et ses effets qu'il avait déposés à bord.

Voyant ses espérances déçues, Goldsmith tourna ses regards vers la maison paternelle ; mais il était sans argent, et ne connaissait personne à Cork qui pût venir à son secours. Triste et abattu, il reprit le chemin de son auberge. Le soir, à table, il racontait sa dernière aventure à son hôte, lorsqu'un riche négociant qui l'écoutait, charmé de son esprit autant que de la simplicité de son caractère, lui offrit son amitié, et, après l'avoir bien traité pendant quelques jours, lui fournit généreusement les moyens de retourner chez ses parens. Pendant son absence son père était mort, et sa mère lui avait fait nommer pour tuteur un

de ses oncles, homme excellent, d'un sens droit, et d'un esprit éclairé. Indulgent sans faiblesse, mais prévoyant l'avenir, M. Contarini conseilla à son pupille de faire enfin choix d'un état honorable, et qui pût lui assurer une existence. Sachant qu'il avait essayé, sans succès, la carrière du commerce, et ne lui voyant point de vocation pour l'état ecclésiastique, il pensa que la jurisprudence pourrait avoir de l'attrait pour lui. Il lui proposa donc d'aller à Londres pour étudier le droit à l'école du Temple. Goldsmith accepta cette proposition, et quelques jours après il partit pour la capitale.

En se rendant à Londres, il s'arrêta à Dublin, où il retrouva quelques-unes de ses anciennes connaissances qui le fêtèrent : toujours imprévoyant et toujours facile, il se laissa entraîner dans des sociétés où des escrocs le dépouillèrent au jeu d'une cinquantaine de guinées, qu'il tenait de la générosité de son oncle, et qui étaient destinées à un plus noble usage. Il se vit donc obligé de revenir sur ses pas : il confessa sa faute à sa mère et à son oncle, qui la lui pardonnèrent. Dégoûté de la jurisprudence, avant de l'avoir étudiée, il prétendit avoir un penchant véritable pour la médicine, et pria sa famille de l'envoyer à l'université d'Édimbourg. Sa mère et son oncle ayant donné leur aveu à ce nouveau projet, il quitta la maison paternelle pour se rendre en Écosse.

Pendant quelques mois, Goldsmith se montra fort assidu aux cours des professeurs ; mais sa légèreté naturelle ne lui permit pas de persévérer long-temps dans la bonne route.

Des liaisons inconsidérées avec quelques jeunes gens de son âge, qui partageaient ses goûts pour la dissipation, lui firent négliger ses études. Un peu musicien, il égayait ses camarades par ses chansons, et il était parvenu à se faire parmi eux la réputation *d'un bon vivant,* réputation à laquelle il attachait un grand prix. Son inconséquence et sa facilité ne pouvaient manquer de lui attirer quelque fâcheuse affaire. Effectivement, s'étant rendu caution, pour un de ses prétendus amis, d'une somme assez considérable que ni l'un ni l'autre ne purent payer, il se vit forcé, pour éviter d'être mis en prison, de quitter précipitamment Édimbourg.

Il s'embarqua pour la Hollande. C'était en 1753. Albinus et Gaubius occupaient alors les chaires d'anatomie et de chimie de cette célèbre université. Goldsmith se fit inscrire au nombre de leurs disciples, et se montra, pendant environ une année, assez assidu à leurs leçons. Il fréquentait bien aussi quelques lieux de divertissemens, et certaines sociétés équivoques ; mais ce n'était, suivant lui, que pour y faire des observations sur les mœurs et le caractère de cette classe subalterne de la société : assertion qu'il a effectivement justifiée, en traçant dans son *Ministre de Wakefield,* des portraits on ne peut pas plus ressemblans des escrocs et des fripons qui abondent dans les grandes villes.

Goldsmith avait à peu près essayé de tous les travers et de toutes les inconséquences. Un seul vice, le plus dangereux de tous, lui restait encore à exploiter.

Bientôt la passion du jeu se déclara chez lui ; et quoique, par son inexpérience, il y fût toujours dupe, cette déplorable

manie le maîtrisa totalement, et absorba une grande partie du temps qu'il aurait dû employer à ses études. Le peu d'argent qu'il possédait en propre, celui qu'il parvenait à emprunter à ses connaissances, tout était sacrifié au jeu ; et se trouvant enfin presque sans ressources, il se détermina à quitter la Hollande, pour entreprendre à pied le tour de l'Europe.

Cette résolution prise, il réunit dans un sac le peu d'effets qui lui restaient ; et un bâton à la main, il se disposait à sortir de Leyde, lorsque, passant sur la place du marché, il vit de très belles fleurs ; se ressouvenant alors que son oncle les aimait beaucoup, il en acheta pour tout l'argent qu'il avait, sans songer même par quel moyen il pourrait les lui envoyer ; de sorte que, partant pour son voyage, *il n'avait*, comme il le dit, *qu'une chemise blanche, quelques nippes, et le gousset absolument vide :* trait de caractère qui le peint tout entier.

Dans cet état de dénuement, il imagina de se faire une ressource du faible talent qu'il avait sur la flûte, et cet expédient lui réussit à merveille. Lorsqu'il arrivait, le soir, à l'entrée de quelque village où il avait résolu de passer la nuit, il prenait son instrument, et jouait quelques airs qui attiraient les paysans émerveillés. Son talent et sa complaisance étaient ordinairement récompensés par l'offre d'un souper et d'un gîte, qui, comme on le pense bien, étaient acceptés sans façon. Quelquefois aussi, il tirait parti de la supériorité qu'il avait acquise dans la controverse ; il se présentait dans les universités et dans les couvens, où, à des jours marqués,

on soutenait des thèses contre tout venant. Le vainqueur, et Goldsmith l'était souvent, recevait une somme d'argent, et l'hospitalité pendant quelques jours.

Ce fut de cette manière qu'il parcourut la Flandre, et une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie, ainsi qu'on le verra dans le chapitre XX du *Ministre de Wakefield,* où il raconte quelques-unes de ses aventures sous le nom de Georges. On croit généralement que c'est pendant le séjour qu'il fit en Suisse qu'il composa son joli poëme intitulé *Le Voyageur.*

Il était à Padoue, où il venait de prendre le grade de docteur en médecine, lorsqu'il apprit la mort de son oncle. Sa mère lui mandait de se rendre en Angleterre, pour y recueillir le legs que ce parent lui avait fait par son testament. Il se mit en route immédiatement, et, traversant la France, il débarqua à Douvres en 1756.

A son arrivée auprès de sa mère, il ne possédait (comme il le dit lui-même,) de tous les biens de ce monde, que la santé, le courage et la philosophie. Mais, grâce à son heureuse insouciance, cet état de misère ne l'affectait point : "Que "m'importe la fortune?" disait-il ; "en quelque coin du "monde que je me trouve, j'aurai toujours ma part des "biens de la terre, et il faut à l'homme si peu de chose."

Le legs que lui avait fait son oncle n'était point assez considérable pour assurer son existence ; aussi fut-il obligé de se faire une ressource des connaissances qu'il avait acquises. Il se présenta dans plusieurs maisons d'éducation comme précepteur, mais on le rebuta partout. Il ne fut pas

plus heureux chez les apothicaires auxquels il offrit ses services, la plupart même le refusèrent avec dureté. A la vérité, sa figure ne prévenait point en sa faveur, et le costume étrange qu'il portait habituellement lui donnait une tournure tout-à-fait grotesque: Un chimiste, qui lui reconnut quelques connaissances en médecine, consentit à l'admettre dans son laboratoire. Ce fut à cette époque qu'il se fit recevoir médecin à Londres; mais pour réussir dans cette profession, il lui aurait fallu de l'argent, des amis, des recommandations, des prôneurs même; et Goldsmith n'avait rien de tout cela. Son origine irlandaise était encore un obstacle à ce qu'il obtînt aucun succès. Cependant il fallait vivre; ne pouvant être médecin, il résolut de recourir à sa plume. Le peu de vogue qu'il avait dans sa profession lui permettait de se livrer, à loisir, à ses travaux littéraires. Les libraires de la capitale l'accueillirent assez favorablement, quelques-uns même consentirent à lui avancer de l'argent, sur des ouvrages qui n'existaient encore qu'en projets; aussi les regarda-t-il toujours comme ses bienfaiteurs, et se montra-t-il reconnaissant envers eux.

Le premier ouvrage dont s'occupa Goldsmith fut un *Essai sur l'état de la Littérature en Europe.* Il le communiqua à quelques-uns de ses amis qui en parurent satisfaits, et qui l'engagèrent à continuer d'écrire. Mais il n'était point encore guéri de la manie des voyages, et l'idée d'aller visiter les pays lointains l'occupait sans cesse. Tourmenté par ce désir extrême, il s'en ouvrit au docteur Milner, qui employa le crédit dont il jouissait auprès des direc-

teurs de la compagnie des Indes, pour le faire nommer à la place de médecin de l'une des factoreries anglaises, sur la côte de Coromandel. Mais, pour entreprendre un pareil voyage, il fallait faire quelques dépenses préliminaires, et Goldsmith était sans argent; ce fut pour y subvenir qu'il se proposa de publier par souscription son *Essai sur la Littérature.* Le succès qu'obtint cet opuscule passa son attente; son talent venait de se révéler, et l'aurore de la prospérité commença dès alors à luire pour lui. Les libraires accouraient chez lui pour lui commander des ouvrages, et bientôt il se trouva surchargé de travaux littéraires. Il abandonna ses projets de voyage avec la même facilité qu'il les avait conçus, et se voua entièrement à la littérature. Le propriétaire du *Monthly Review,* jaloux de s'attacher un homme qui s'annonçait sous des auspices aussi brillans, proposa à Goldsmith de s'attacher à son journal, pour y traiter la partie critique. Il y consentit; mais, quelques mois après, le traité qu'il avait souscrit fut rompu d'un commun accord. La fortune commençait à lui sourire; il quitta le chétif logement qu'il occupait, et en prit un plus convenable. C'est là qu'il composa *le Ministre de Wakefield.* En changeant de situation, Goldsmith n'avait point changé de caractère; sa facilité et son imprévoyance étaient toujours les mêmes, et elles le jetèrent bientôt dans des embarras pécuniaires tels, qu'il se vit emprisonner à la requête d'un de ses créanciers. Le célèbre docteur Johnson, qui estimait ses talens comme écrivain, et qui lui portait une affection qui ne s'est jamais démentie, informé de sa situation, se

chargea de traiter de la vente de son manuscrit du *Ministre de Wakefield;* il en obtint soixante livres sterling, qui procurèrent à Goldsmith les moyens de recouvrer sa liberté.

Rendu à la tranquillité, il entreprit plusieurs autres ouvrages, et fit insérer dans le *Public Ledger* une suite de Lettres supposées écrites par un Chinois, et qui furent depuis publiées en 2 volumes in-12, sous le titre du *Citoyen du Monde*, ou *Lettres d'un Philosophe Chinois, résidant à Londres, à ses amis en Asie.* Il était en même temps correcteur d'épreuves chez Samuel Richardson, l'illustre auteur de *Clarisse Harlowe.* C'est aussi à cette époque qu'il écrivit ses *Lettres sur l'Histoire d'Angleterre*, qui ont été attribuées au lord Lyttelton et au comte d'Orreri. En 1765, Goldsmith publia *Le Voyageur.* On a vu qu'il en avait tracé le plan pendant son séjour en Suisse; mais il l'avait beaucoup travaillé depuis. Ce nouvel ouvrage fut très-bien accueilli par le public, et il établit, comme poëte, la réputation de Goldsmith, qui était déjà faite comme prosateur. Johnson disait *du Voyageur*, que c'était le meilleur poëme qui eût paru en Angleterre depuis la mort de Pope. Quelque temps après, il réunit en un volume ses *Essais*, qui avaient aussi été insérés séparément dans divers *Magasins*, ou recueils périodiques.

De tous ses ouvrages, les *Essais* sont ceux qui ont éprouvé le plus de critiques. On leur a reproché de présenter la vie humaine sous un aspect triste, et par là de jeter l'esprit du lecteur dans l'abattement. Mais, pour être juste envers Goldsmith, il faut se reporter à l'époque de sa vie à laquelle

il a composé ses *Essais*. C'était lorsque abandonné, sans amis, sans ressources, manquant même du nécessaire, le présent etait pour lui sans plaisir, et l'avenir sans espérance. Toutefois, on s'est généralement accordé à dire que, sous le rapport du style, ils sont un modèle d'élégance et de perfection. Dans aucune production de ce genre, on ne pourrait rencontrer un plus grand nombre d'aperçus fins et neufs, des réflexions morales plus exactes et plus vraies, et des préceptes plus justes, plus frappans, et exprimés d'une manière à la fois plus énergique et plus imposante.

Goldsmith, parvenu au plus haut degré de la gloire littéraire, sentit se rallumer en lui la manie errante dont il était, pour ainsi dire, dévoré. Il communiqua à ses amis l'intention où il était dé voyager dans l'intérieur de l'Asie, pour y faire des découvertes sur l'ancienne splendeur, et sur les mœurs des habitans de cette partie du monde. Lord Bute venait alors de parvenir au ministère. La générosité connue de ce seigneur, dont les bienfaits allaient chercher les hommes de mérite partout où ils se trouvaient, fit penser à Goldsmith que sa protection pourrait être utile à l'accomplissement du projet qu'il méditait. Il alla donc le trouver ; mais lord Bute, loin de le seconder, lui fit sentir qu'il n'était pas propre à remplir une pareille investigation, et lui conseilla d'y renoncer. En effet, quoique doué de beaucoup de génie et de talent comme écrivain, Goldsmith n'avait aucune connaissance des arts, il en ignoràit totalement la langue et les procédés, et il eût été capable, comme le disait si plaisamment Johnson, de revenir chargé

de son, croyant rapporter une denrée très-précieuse, et surtout très-utile.

De tous les amis et les protecteurs que les écrits de Goldsmith lui avaient procurés, lord Nugent, depuis comte de Clare, était un des plus chauds et des plus zélés. Il fit lire ses ouvrages au duc de Northumberland, lord-lieutenant d'Irlande. Le duc en fut si charmé, qu'il témoigna le désir de connaître l'auteur, et chargea le docteur Percy de le lui présenter. Voici comment Goldsmith raconte, dans une de ses lettres, son entrevue avec le noble pair : " Instruit," dit il, " par mon ami le docteur Percy du désir que le duc de " Northumberland avait témoigné de me voir, je m'habillai " d'une manière convenable, et, après avoir préparé un " compliment, je me rendis chez Sa Seigneurie. Je fus " frappé, en entrant, du grand nombre de domestiques qui " s'empressaient autour de moi ; je leur dis que je désirais voir " le duc. Ils m'introduisirent alors dans une anti-chambre " où, après avoir attendu quelque temps, je vis paraître un " homme très-élégamment mis. Ne doutant pas que ce ne " fût le duc lui-même, je lui débitai mon compliment le " mieux possible. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'il " me dit que j'étais dans l'erreur, et qu'il était venu pour " m'annoncer l'arrivée de Sa Seigneurie ! Effectivement, " le duc entra dans le même moment ; mais j'étais si confondu et si troublé de ma méprise que, malgré son affabilité et l'accueil honorable qu'il me fit, je ne pus prononcer une parole. J'allais me retirer plein de confusion, " lorsque le duc, touché de ma situation, me retint. Il

" avait, me dit-il, lu quelques uns de mes ouvrages avec le " plus grand plaisir, et surtout *le Voyageur ;* et sachant que " j'étais Irlandais, il me demanda si, dans le poste qu'il " allait occuper, il ne pourrait pas m'être utile. Je me " ressouvins que j'avais en ce pays un frère ecclésiastique " qui était pauvre, et je priai le duc de vouloir bien lui ac- " corder sa protection. J'ajoutai que, quant à moi, je ne " faisais pas beaucoup de fond sur les promesses des " grands ; que les libraires s'étaient montrés jusque-là mes " meilleurs amis, et que j'étais résolu à ne point les changer " contre d'autres."

C'est ainsi que Goldsmith tira parti d'une circonstance qui aurait pu lui être fort avantaguese pour sa fortune ; mais, si on peut l'accuser d'avoir manqué de tact, au moins doit-on le louer de son désintéressement.

En 1764, il prit un logement dans le quartier du Temple, et le fit meubler élégamment. Lié avec les hommes les plus distingués dans les lettres et dans les sciences, il les recevait fréquemment à sa table ; et lorsque Johnson établit son club littéraire, Goldsmith y fut admis un des premiers. Cette époque fut, comme il le disait lui-même, la partie dorée *(the golden part)* de son existence ; car Goldsmith passa sa vie entre la misère et l'abondance, presque toujours pauvre, quelquefois riche, mais jamais long-temps dans la même situation.

Il jouissait déjà d'une grande réputation, comme poëte, et comme écrivain critique et moraliste, lorsque ses amis l'engagèrent à s'essayer dans l'art dramatique. Son pre-

mier ouvrage dans ce genre fut *l'Homme de bon naturel (the Good-natured Man.)* Il l'offrit d'abord à Garrick, qui était alors directeur du théâtre de Drury-Lane ; mais celui-ci, suivant son usage, après avoir tenu fort long-temps l'auteur entre le doute et l'espoir, finit par refuser la pièce. Elle fut jouée, en 1766, sur celui de Covent-Garden ; mais, malgré son mérite, elle n'obtint qu'un succès médiocre ; le goût du public étant alors entièrement porté vers le genre sentimental.

Entre l'époque à laquelle Goldsmith composa cette comédie et celle où il publia son poëme du *Village abandonné*, il fit, à la demande de ses libraires, plusieurs compilations ; entre autres une *Histoire romaine*, en 2 volumes in-8°, principalement tirée de Tite-Live, et ensuite une *Histoire d'Angleterre*, en 4 volumes in-8°. Ces deux ouvrages, et particulièrement le dernier, sont écrits avec l'élégance et la facilité qui étaient naturelles à l'auteur, et il a su y répandre tout le charme et tout l'intérêt que comportaient les sujets. Quelque temps après il en fit, pour l'usage des écoles, des abrégés qui, quoique superficiels, remplissent néanmoins le but dans lequel ils ont été composés. Souvent aussi, il faisait, pour les ouvrages d'autres auteurs, des préfaces ou des introductions, qui, presque toujours, valaient mieux que les ouvrages eux-mêmes. Il s'attachait à en faire voir les beautés, et à en relever le mérite ; de sorte qu'on disait de lui qu'il ressemblait à un avocat plaidant pour ses confrères traduits devant le public ; mais cet avocat gagnait presque toutes ses causes. Entre les ouvrages remarqua-

bles pour lesquels Goldsmith composa des préfaces, on cite particulièrement *l'Histoire du Monde*, par William Guthrie, 12 vol. in-8°; et le *Système d'Histoire naturelle*, du docteur Brooks, 6 vol. in-12. Dans la préface de ce dernier ouvrage, Goldsmith déploya une telle richesse de style, et une grâce de diction si attachante, que les libraires l'engagèrent à faire, lui-même, une *Histoire naturelle de la Terre et de la Nature animée.*

Il entreprit effectivement cet ouvrage, qui lui coûta beaucoup de temps et beaucoup de peine, mais qui, malgré l'élégance soutenue avec laquelle il est écrit, et l'intérêt dont il est rempli, manque d'exactitude, et ne présente aucunes vues nouvelles. C'est au sujet de cette production que Johnson disait: "Goldsmith est maintenant occupé d'une histoire naturelle qu'il rendra aussi amusante qu'un conte persan." Il écrivit ensuite une *Vie de Parnell* pour une édition de ses poëmes, et il sut donner une couleur si intéressante aux divers événemens de la vie de ce poëte, qu'il fit, en quelque sorte, disparaître l'aridité du fond sous le charme de la narration. Quelque temps après, il publia la *Vie du lord Bolingbroke,* qui précède ses œuvres.

Ce fut en 1769 que Goldsmith publia son admirable poëme du *Village abandonné (the Deserted Village)*, qui mit le sceau à sa réputation. Cet ouvrage était composé depuis plusieurs années, mais comme il y attachait une grande importance, il le retouchait sans cesse, et paraissait n'en être jamais satisfait. Un libraire lui ayant offert cent guinées pour le manuscrit de ce poëme, il les accepta. Il venait

de conclure ce marché, lorsque, rencontrant un de ses amis, il lui fit part de cette bonne fortune. — " C'est beaucoup," lui dit l'ami, " pour un ouvrage d'aussi peu d'étendue. " — " Je le pense comme vous," dit Goldsmith ; et quittant précipitamment son interlocuteur, il court chez le libraire, le force à reprendre le billet qu'il venait de lui faire, en lui disant qu'il ne consentirait à être payé qu'à raison du bénéfice qui résulterait de la vente de son ouvrage, bénéfice qui, heureusement, fut considérable.

Lors de l'établissement de l'Académie royale de Peinture, sir Josué Reynolds, qui en avait été nommé président, fit donner à Goldsmith le titre de professeur d'histoire, titre honorable, sans doute, mais sans fonctions ni traitement. C'est au sujet de cette place que, dans une lettre à son frère Maurice, il disait : " Les honneurs et les distinctions m'accablent, mais dans ma position, ils sont pour moi ce que " seraient des manchettes à un homme qui n'aurait pas de " chemise." Cependant cette place, en lui ouvrant l'accès des maisons les plus considérables de la capitale, lui procurait les moyens d'exercer son penchant naturel à la bienfaisance, et il laissait rarement échapper l'occasion d'être utile aux autres ; le célèbre Thomas Paine, qui connaissait son obligeance, lui écrivit un jour, pour le prier de solliciter une augmentation de traitement pour les agens chargés de percevoir l'excise ; et il l'obtint.

Au mois de mars 1773, Goldsmith fit jouer, à Covent-Garden, sa comédie intitulée : *Les Méprises d'une nuit, etc. (The Mistakes of a Night, or She Stoops to Conquer.)*

Cette pièce que le directeur de ce théâtre n'avait reçue que sur les instances les plus pressantes des amis de l'auteur, eut un succès inespéré ; et elle le méritait. Elle ramena le public au goût de la bonne comédie, qu'il avait abandonnée pour le comique larmoyant. Cette pièce eut encore un autre avantage pour Goldsmith ; elle lui valut, en un an, près de mille guinées. Mais il n'en était pas plus riche ; la passion effrénée qu'il avait eue pour le jeu n'était point entièrement éteinte, et elle absorbait une grande partie de ses bénéfices. Ayant souvent beaucoup plus d'argent qu'il n'en pouvait dépenser pour ses besoins, il le versait à pleines mains autour de lui, croyant peut-être se dédommager ainsi de la privation qu'il en avait autrefois éprouvée. Comme on le connaissait généreux, on abusait souvent de son penchant à la bienfaisance ; il était sans cesse accablé de demandes et d'importunités. Souvent aussi, l'on tirait parti de son excessive crédulité, et le trait que nous allons rapporter en est la preuve.

Un certain Carteret Pilkington, écrivain obscur, qui avait déjà plusieurs fois emprunté de l'argent à Goldsmith sans le lui rendre, arrive un matin chez lui, tout joyeux, et lui dit que sa fortune est faite s'il veut bien encore lui prêter deux guinées seulement. Il lui apprend alors qu'il a en sa possession deux jolies petites souris blanches, qu'il se propose d'offrir à la Duchesse de Marlborough, qui l'honore de sa protection. Mais pour se présenter chez sa seigneurie, il faut un habit décent ; et c'est pour s'en procurer un qu'il vient le conjurer de lui prêter cette somme. Goldsmith n'avait point

d'habit à prêter, et, ce jour-là, lui-même était sans argent. Pilkington alors le prie de lui confier une assez belle montre en or qu'il apperçoit sur la cheminée ; il la mettra en gage pour quelques jours, se procurera l'habit dont il a besoin, et avec ce que la Duchesse lui donnera immanquablement pour ses souris il retirera la montre, et rendra à Goldsmith, non seulement ces deux guinées, mais aussi ce qu'il lui doit déjà. Le crédule docteur livre sa montre, l'homme aux souris s'en va, et ne reparut plus.

Après la publication du *Village abandonné*, Goldsmith composa encore divers ouvrages, tels qu'une *Vie de Voltaire*, qu'on n'a pas cru devoir insérer dans la collection de ses œuvres, et un poëme intitulé *La Revanche (Retaliation)* ; c'était en effet une revanche que l'auteur prenait envers quelques-uns de ses collègues du club littéraire, qui avaient composé sur lui une suite d'épigrammes, dans lesquelles ses ridicules, et son accent irlandais, n'étaient pas épargnés. Il suppose, à son tour, une réunion bachique, où tous les convives tombent ivres morts sous la table autour de lui ; il fait alors, pour chacun d'eux, une épitaphe où l'ironie et le sarcasme sont répandus à pleines mains.

Vers la fin de l'année 1773, Goldsmith entreprit l'exécution d'un *Dictionnaire universel des arts et des sciences*, pour lequel il avait, depuis long-temps, rassemblé une grande quantité de matériaux ; mais la mort vint le surprendre au milieu de ce travail. Il était sujet à une strangurie, résultat de la vie trop sédentaire qu'il menait souvent pendant des mois entiers. Au printemps de l'année 1774, il se vit

tout à-coup attaqué d'une fièvre nerveuse, pour laquelle, malgré l'opposition du médecin qui le traitait, il voulut employer la poudre du docteur James, de l'usage de laquelle il avait, en pareille circonstance, éprouvé les bons effets, deux ans auparavant; mais les symtômes étant bientôt devenus plus graves, il mourut le 4 avril, à l'âge de 45 ans.

Ses funérailles furent faites sans éclat, il fut déposé dans le cimetière du Temple ; mais quelque temps après, une souscription ayant été ouverte parmi ses amis, on lui érigea un monument dans l'abbaye de Westminister, et son corps y fut déposé, avec une très-grande pompe, dans l'endroit consacré aux poëtes, entre Gay et le duc d'Argyle. Le docteur Johnson composa pour lui l'épitaphe suivante, qui fut gravée sur une table de marbre blanc, ornée de son portrait.

OLIVARII GOLDSMITH,
Poëtæ, Physici, Historici ;
Qui nullum ferè scribendi genus
Non tetigit,
Nullum, quod tetigit, non ornavit :
Sive risus essent movendi,
Sive lacrymæ,
Affectuum potens, at lenis dominator :
Ingenio sublimis, vividus, versatilis,
Oratione grandis, nitidus, venustus :
Hoc monumento memoriam coluit
Sodalium amor,
Amicorum fides,
Lectorum veneratio.

Natus in Hiberniâ Forniæ Longfordiensis,
In loco cui nomen Pallas,
Nov. XXIX. MDCCXXXI;
Eblanæ literis institutus;
Obiit Londini,
April. IV. MDCCLXXIV.

On a porté beaucoup de jugemens divers sur Goldsmith; on l'a représenté comme un homme singulier, original, contrastant sans cesse avec lui-même; mais Johnson, qu'il faut toujours citer à son sujet, parce que c'est lui qui, connaissant le mieux Goldsmith, était le plus en état de le juger; Johnson disait del ui que, "la plume à la main il était le "plus sage des hommes, et que, sans sa plume, il en était "le plus fou." Effectivement sa conversation était sans grâce, souvent bouffonne, et quelquefois triviale; il manquait entièrement de cet esprit d'à-propos qui fait briller et qui donne du charme aux choses même les plus simples. Ses continuelles distractions dans la société, l'espèce d'étourderie qu'il y apportait, n'étaient guère propres à l'y faire considérer sous un aspect favorable; et ces disparates devaient même détruire, chez les personnes qui ne le connaissaient que par ses ouvrages, l'opinion avantageuse qu'elles avaient pu concevoir de lui.

D'autres ont prétendu, et sir Josué Reynolds est de ce nombre, que Goldsmith n'affectait cette distraction et cette étourderie, dans la société et dans la conversation, que pour

se mettre à la portée de ses interlocuteurs, et ne pas les humilier par le sentiment de leur infériorité à son égard; mais cette opinion tombe d'elle-même, quand on sait de quels hommes se composait la société qu'il fréquentait habituellement; et l'assertion de Boswell, qui attribuait au contraire les distractions de Goldsmith à la vanité, et au désir extrême de se singulariser, quoique moins favorable pour lui, paraît cependant plus vraisemblable.

Ses biographes nous apprennent, en effet, qu'il était très-vain de sa réputation littéraire; et l'un d'eux raconte que, se plaignant un jour à un de ses amis de l'impolitesse du lord Camden, "Je le rencontrai," disait-il, "dans la société "du lord Clare, et il ne fit pas plus d'attention à moi que "si j'eusse été un homme ordinaire."

On a aussi accusé Goldsmith d'être jaloux des succès et des talens des littérateurs contemporains, mais cette imputation est entièrement calomnieuse; personne n'était, au contraire, plus disposé que lui à reconnaître et à louer le mérite chez les autres. Il était un des prôneurs les plus zélés de Johnson; il admirait la délicatesse de son goût, la pompe et la majesté de son style. Souvent même il s'efforçait de l'imiter, et lorsqu'il avait péniblement et symétriquement construit des phrases qu'il croyait sonores et élégantes, il disait avec une joie naïve: "*Voilà du vrai Johnson.*"

A l'extérieur, Goldsmith n'avait rien de prévenant, sa taille était au-dessous de la moyenne, ses membres étaient très-forts, et son visage portait les traces de la petite vérole; cependant, en l'observant attentivement, on trouvait sur sa

figure l'empreinte du génie, et tout annonçait en lui un penseur.

Il était d'une négligence extrême dans ses habits ; et, pour se justifier des reproches qu'elle lui attirait quelquefois de la part de ses amis, il s'autorisait de l'example des autres auteurs, qui, disait-il, n'étaient guère plus soigneux que lui de leur personne. Johnson, ayant appris qu'il le mettait dans ce nombre, résolut de lui donner une leçon. Un jour que Goldsmith l'avait invité à souper chez lui avec plusieurs gens de lettres, il se présenta dans le costume le plus élégant et le plus soigné, et sur ce que celui-ci lui témoignait son étonnement d'une recherche si inaccoutumée : " Il y " a trop long-temps," lui dit Johnson, " que je vous donne " un mauvais exemple ; j'ai voulu aujourd'hui vous en offrir " un meilleur."

Si, après avoir dépeint l'homme physique, nous passons au portrait de l'homme moral, on verra Goldsmith obligeant, sincère en amitié, charitable, et quelquefois même généreux jusqu'à l'excès ; puisque oubliant, comme il le dit dans une de ses lettres à son frère, les règles de la justice, il lui arrivait souvent de se placer lui-même dans la situation du malheureux qui le remerciait de sa générosité. Ces qualités peuvent bien, sans doute, racheter quelques défauts, et les censeurs les plus sévères seront forcés de convenir, dit encore Johnson, qu'à quelques faiblesses près, c'était un homme excellent.

Comme poëte, comme auteur comique, comme romancier, et comme historien, Goldsmith jouit, en Angleterre,

d'une haute réputation. Le génie, cette puissance qui fait les grands poëtes et les grands écrivains, ce don céleste sans lequel le jugement est stérile, cette qualité qui vivifie tout, Goldsmith en fut doué éminemment. Il a de l'énergie et de la profondeur dans les expressions, un goût toujours sûr, et un style élégant sans affectation, sans emphase, comme sans mollesse. En poésie, il a du nombre, de la verve, et son rhythme est d'une exactitude remarquable. Ses tableaux, ses descriptions, et ses images sont simples comme ses sujets; et sa naïveté est exquise, parce qu'on sent qu'elle est puisée dans la nature. Pour résumer enfin ce que nous avons dit sur Goldsmith, considéré dans sa personne et dans ses écrits, ajoutons qu'il faut pardonner à ses fautes, en songeant aux infortunes qu'elles lui ont attirées, ne voir que sa gloire littéraire, n'envisager que ses chefs-d'œuvre, et se souvenir que les Anglais l'ont placé, à juste titre, parmi les hommes qui ont agrandi et illustré leur littérature.

J. F. G. HENNEQUIN.

Mai 1825.

AVERTISSEMENT.

Il y a cent défauts dans cet ouvrage, et il y aurait beaucoup de choses à dire pour prouver que ce sont de beautés ; mais cela serait superflu. Un livre peut être amusant malgré ses imperfections, et fort ennuyeux quoique sans défauts.

Le héros de cette histoire réunit les trois caractères principaux de la société : il est prêtre, cultivateur, et père de famille. On le verra également disposé à enseigner et à obéir ; humble dans la prospérité, et sublime dans l'adversité. Mais dans ce siècle de luxe et d'égoïsme, à qui un pareil caractère pourra-t-il plaire ? Ceux qui n'aiment que les scènes du grand monde, ne verront qui avec dédain son rustique intérieur ; ceux qui prennent les propos indécens pour de la gaîté, ne trouveront aucun charme dans ses innocens entretiens ; et ceux enfin qui se sont fait une habitude de se moquer de la religion, ne pourront que rire d'un homme qui puise dans l'espérance d'une vie future ses principaux motifs de consolation des misères et des infortunes de celle-ci.

OLIVIER GOLDSMITH.

TABLE

DES CHAPITRES.

LE MINISTRE

DE

WAKEFIELD.

CHAPITRE I.

Tableau de la famille du Ministre. — Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme qui se mariait, et qui élevait une nombreuse famille, était plus utile à la société que le célibataire qui faisait les raisonnemens les plus savans sur la population. Conduit par ce motif, il y avait à peine un an que j'avais pris les ordres, lorsque je commençai à songer sérieusement au mariage. Je choisis une femme, comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de noce, non pas pour l'éclat et pour le brillant, mais pour la solidité et le *bon user*. Il faut lui rendre justice, c'était une femme d'un excellent caractère ; et, quant à l'éducation, peu de dames de province pouvaient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle lisait couramment dans quelque livre anglais que ce fût, sans être obligée de trop épeler ; et pour la cuisine et les fruits confits, tant au sucre qu'au vinaigre, elle n'avait pas son égale. Elle se piquait aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant je ne me suis jamais aperçu que ses inventions économiques nous eussent rendus plus riches.

Nous nous aimions tendrement, et notre affection mutuelle s'accrut encore avec les années. Effectivement, il n'y avait

rien qui pût nous rendre mécontens du monde ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne, et un bon voisinage. L'année s'écoulait dans des amusemens moraux ou champêtres, à rendre des visites à nos voisins riches, et à soulager ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigans à essuyer. Toutes nos aventures se passaient au coin du feu, et nos voyages se bornaient au trajet de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison était située près du grand chemin, souvent, des voyageurs ou des étrangers venaient se refraîchir avec notre vin de groseilles,* pour lequel nous étions en grande réputation, et je puis assurer, avec toute la candeur qui doit caractériser un historien, que je n'ai jamais vu aucun de ces gens qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des cousins au quatorzième degré, qui tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenaient très bien de leur parenté avec nous. Il y en avait parmi eux qui ne nous faisaient pas grand honneur en revendiquant notre parenté; car, tous les aveugles, les boiteux, les estropiés, se mettaient de ce nombre. Cependant ma femme voulait toujours que, puisqu'ils étaient *de la même chair et du même sang* que nous, ils fussent assis à la même table; en sorte que, si ce n'étaient pas des amis fort riches, c'étaient au moins des amis contens et satisfaits que nous avions autour de nous: car c'est une remarque certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité; et, de mon naturel, je suis aussi grand admirateur d'un visage content que d'autres le sont d'une tulipe ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il se trouvait cependant, dans le nombre de ces parens, des gens qui avaient un

* En Angleterre, surtout dans les campagnes, on fait des vins de toutes sortes de fruits, de groseilles, de cerises, de framboises, de prunelles, etc.

mauvais caractère ou un mauvais esprit, en un mot, qui étaient si incommodes, que nous désirions en être débarrassés. A ceux-là, j'avais soin, la première fois qu'ils nous rendaient visite, de leur prêter ou une redingote, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur; et j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice, je trouvais le moyen d'éloigner de ma maison ceux qui ne me convenaient pas; mais jamais on n'a pu dire que le ministre de Wakefield ait fermé sa porte ni au voyageur, ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi pendant quelques années dans l'état le plus heureux. Pourtant, nous ne fûmes pas exempts de ces petites disgrâces que la Providence nous envoie, pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers, et la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats ou les enfans. Il arrivait aussi que le seigneur de la paroisse s'endormait justement à l'endroit le plus pathétique de mon sermon, ou que sa femme, à l'église, ne répondait que par une révérence écourtée aux politesses de la mienne. Mais nous prenions bientôt notre parti sur le chagrin que nous causaient ces petits accidens; et ordinairement, au bout de trois ou quatre jours, nous étions tout surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfans, conçus dans la tempérance et élevés sans délicatesse, étaient d'une bonne constitution et d'une santé robuste. Les garçons étaient vigoureux et actifs, mes filles belles et fraîches. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle qui promettait de devenir le soutien de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la fameuse histoire du comte d'Abensberg, qui, dans le temps que Henri II visitait ses provinces d'Allemagne, tandis que les courtisans venaient au-devant du prince avec leurs trésors, lui amena ses trente-deux enfans, et les présenta à son souverain, comme le plus beau présent qu'il eût à lui offrir. De même,

quoique je n'eusse que six enfans, je les regardais comme un présent considérable que j'avais fait à mon pays, et pour lequel je pensais qu'il me devait quelque reconnaissance. Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille, que je voulais nommer Griselle comme sa tante ; mais ma femme, qui pendant sa grossesse avait lu des romans, insista pour qu'on l'appelât Olivia. En moins d'une année nous eûmes une seconde fille. Je comptais bien que pour celle-là elle porterait le nom de sa tante Grisselle ; mais une parente riche, qui eut la fantaisie d'en être la marraine, la nomma Sophie. Ainsi j'avais deux noms de romans dans ma famille, mais je proteste solennellement que je n'y eus aucune part. Le quatrième était un garçon nommé Moïse, et après un intervalle de douze années nous eûmes encore deux garçons, Dick et Bill.*

Je dissimulerais en vain la satisfaction que j'éprouvais quand je voyais ma petite famille autour de moi ; mais celle de ma femme était encore beaucoup plus grande que la mienne. Quand ceux qui nous faisaient visite venaient à dire : "En vérité, mistriss Primerose,† vous avez les plus beaux enfans de tout le pays." – "Ah ! voisin," répondait-elle, "ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux s'ils sont assez bons ; *car beau est, qui bien fait.*" En même temps elle disait à ses filles de tenir leur tête droite ; et, à ne rien celer, elles étaient effectivement fort belles. Je regarde une jolie

---

* Ces deux mots sont des abréviations : le premier de Richard, le second de William. Ces sortes d'abréviations des noms de baptême sont très-communes parmi les Anglais. Non-seulement tous les enfans, même des meilleures maisons, sont appelés par leurs noms de baptême ainsi abrégés ; mais les amis, les maris et les femmes s'en servent entre eux comme d'expressions d'amitié. On s'en sert aussi pour tous les domestiques.

† On voit aisément que c'est le nom du Ministre.

figure comme une chose si indifférente en soi, que je n'aurais pas pensé à parler de celle de mes filles, si ce n'est qu'elle était le sujet général des conversations du pays. Olivia, qui alors était âgée d'environ dix-huit ans, avait cette fraîcheur de beauté, cette grâce vive, animée et frappante, que les peintres donnent ordinairement à Hébé. Les traits de Sophie n'avaient pas autant d'éclat au premier coup-d'œil; mais leur effet était souvent plus sûr, car ils étaient doux, modestes, engageans. L'une remportait la victoire de prime-abord; l'autre, par des efforts répétés, mais toujours suivis du succés.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits, du moins en était-il ainsi de mes filles. Olivia voulait avoir plusieurs amans; Sophie en fixer un seul. Olivia laissait voir trop souvent le désir de plaire; Sophie, dans la crainte d'offenser, s'efforcait de cacher sa supériorité: l'une m'amusait par sa vivacité quand j'étais gai, l'autre me plaisait par son bon sens quand j'étais sérieux; mais ces qualités différentes n'étaient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, et je les ai vues souvent changer d'humeur entre elles pendant un jour entier. Une robe de deuil faisait de ma coquette une prude; une nouvelle parure de rubans donnait à la cadette une vivacité surnaturelle. Georges, mon fils aîné, que je destinais à l'une des professions savantes,* étudiait à l'Université d'Oxford. Mon second, Moïse, que je destinais aux affaires, recevait dans ma maison une espèce d'éducation mixte. Il serait inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier de ces enfans qui n'avaient que fort peu vu le monde; il suffira de dire qu'il y avait dans tous une ressemblance de famille, et

* C'est ainsi qu'on appelle ordinairement, en Angleterre, la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine et la Musique. Ces sciences forment quatre Facultés, pour lesquelles on prend des degrés dans les différentes Universités.

qu'à proprement parler ils n'avaient qu'un seul caractère, car ils étaient également généreux, crédules, simples et sans méchanceté.

CHAPITRE II.

Malheurs de famille. — La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté de l'homme vertueux.

Le temporel de notre famille était principalement sous la direction de ma femme; le spirituel était entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice, qui ne montait qu'à trente-cinq livres sterling par année, je le donnais aux orphelins et aux veuves des ecclésiastiques de notre diocèse; car, ayant, par moi-même, une fortune suffisante, je n'attachais aucun prix au revenu de ma cure, et je sentais un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avais pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un vicaire, et de connaître tous mes paroissiens. J'exhortais les hommes mariés à la tempérance, et les garçons au mariage; en sorte qu'en peu d'années il était passé en proverbe, qu'il y avait à Wakefield trois choses extraordinaires: un ministre sans orgueil,* des garçons qui

---

* Le clergé de l'Église anglicane n'est pas, à beaucoup près, aussi estimable que le nôtre, à tous égards. En réformant les prétendus abus de l'Église romaine, on en a conservé dans la leur un énorme, qui n'existe point dans celle dont ils se sont séparés; la pluralité des bénéfices à charge d'âme. Rien n'est si commun que de voir un ecclésiastique d'Angleterre être à la fois recteur de deux ou trois paroisses, qui lui produisent un revenu considérable, et pour lequel il ne fait que prêcher une fois l'année dans chacune. Le gros ouvrage, c'est-à-dire le service divin, l'instruction des enfans, l'exhortation des malades, etc., ils s'en déchargent sur une espèce de substitut

cherchaient à se marier, et des cabarets qui manquaient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, et j'ai écrit un grand nombre de sermons pour prouver l'utilité et le bonheur de cet état ; mais il y a un article particulier dans cette matière, que je m'étais fait un point capital de soutenir ; je prétendais, avec Whiston, qu'il n'était pas permis à un prêtre de l'Église anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes noces : en un mot, j'étais un zélé défenseur de la monogamie.

J'avais été initié de bonne heure dans cette discussion importante, qui a enfanté tant de volumes laborieusement écrits. Je publiai moi-même quelques Traités sur la matière ; et comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des *adeptes*. Quelques-uns de mes amis appelaient cela mon côté faible ; mais, hélas ! quand ils parlaient ainsi, ils n'avaient pas, comme moi, fait de cette matière le sujet d'une longue méditation. Plus je réfléchissais sur ce sujet,

---

qu'on nomme CURATE, auquel ils donnent le moins de gages qu'ils peuvent, et qui, de son côté, fait le moins d'ouvrage possible. Aussi, à l'exception de quelques sermons remplis d'invectives contre l'Église romaine, qu'ils appellent la GRANDE PROSTITUÉE DE BABYLONE, qu'ils peignent comme idolâtre, etc., et qui semblent n'avoir pour but que d'exciter une haine fanatique contre tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être membres de leur Église, les peuples ne reçoivent-ils aucune espèce d'instructions. Point de cathéchismes pour les enfans, point d'exhortations aux malades, point de ces visites charitables chez les pauvres, etc. L'orgueil des recteurs est insupportable, comme la misère de leurs substituts est extrême : ceux-ci ayant la liberté de se marier comme leurs supérieurs, et n'ayant pas les mêmes revenus, laissent après eux des enfans malheureux, que la pauvreté, jointe à l'orgueil de leur naissance, précipite dans toutes sortes de vices, surtout les filles, dans la prostitution. On assure que la moitié au moins des prostituées de Londres est composée de filles de ministres subalternes.

plus il me paraissait important : j'allai même un peu plus loin que Whiston dans le développement de mes principes. Comme il avait fait graver sur la tombe de sa femme qu'elle avait été la *seule* femme de Guillaume Whiston, je composai pour la mienne, quoique vivante encore, une épitaphe semblable dans laquelle je faisais l'éloge de sa prudence, de son économie et de son obéissance jusqu'à la mort. Je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, et je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servait à différens usages très-utiles : elle avertissait ma femme de ses devoirs et de ma fidélité ; elle lui inspirait le désir d'une bonne réputation, et entretenait dans son esprit l'idée de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussitôt sa sortie du collége, fixa ses affections sur la fille d'un ecclésiastique de notre voisinage, qui avait un bon bénéfice, et qui était en état de lui donner une dot considérable ; mais la fortune de la demoiselle était son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenait que miss Arabella Wilmot était parfaitement belle : elle joignait à la jeunesse, à un air de santé et d'innocence, un teint si frais et des yeux si expressifs, que la vieillesse même ne pouvait la regarder avec indifférence. Comme le père savait que j'étais aussi en état de donner à mon fils un honnête revenu, il n'était pas éloigné de ce mariage. Convaincu, par ma propre expérience, que le temps de la recherche est le plus heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée : et les différens amusemens que le jeune couple trouvait tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre semblaient augmenter leur passion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert. Quand le jour était beau, nous faisions une partie de chasse à cheval. L'intervalle entre le déjeûner et le dîner était consacré par les dames à leur toilette et à

l'étude ; elles lisaient une page, puis se regardaient dans le miroir, et le philosophe le plus sévère aurait été obligé d'avouer que souvent la glace présentait plus de beautés que le livre. A dîner, c'était ma femme qui présidait : elle voulait toujours découper et servir elle-même les viandes, parce que c'était l'usage de sa mère, et elle ne manquait pas, à cette occasion, de nous faire l'historique de chaque plat. Le repas terminé, pour empêcher les dames de nous quitter,* je faisais ordinairement ôter la table ; et souvent les jeunes personnes, avec l'aide de leur maître de musique, nous donnaient un petit concert fort amusant. La promenade, le thé, la danse et de petits jeux, abrégeaient le reste du jour, sans le secours des cartes, pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion : de tous les jeux, je n'aimais que le *backgammon*,† auquel mon vieux ami Wilmot et moi risquions quelquefois nos douze sous. Je ne puis m'empêcher, à ce sujet, de rapporter un événement de mauvais présage qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble : je n'avais besoin que d'un quatre, et j'amenai cinq fois de suite deux as.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin le jour pour le mariage du jeune couple, qui semblait le désirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important et *affairé* de ma femme, ni les regards rusés de mes filles pendant les préparatifs : pour moi, mon attention était fixée sur un autre objet ; j'achevais un Traité que je m'étais proposé de publier sous peu, pour la défense de la monogamie. Comme cet ouvrage me paraissait un chef-d'œuvre de raisonnement et de style je ne pus m'empêcher, dans la

* Ceci a rapport à une coutume anglaise. Après le dîner on lève la nappe, et on pose, sur la table nue, des bouteilles et des verres. Alors les dames se retirent ordinairement dans leur appartement, et les hommes restent à faire la conversation.

† C'est une espèce de jeu de trictrac fort usité en Angleterre.

joie de mon cœur, de le communiquer à mon vieux ami M. Wilmot, et je ne doutais point qu'il ne m'en fît des complimens ; mais je découvris trop tard qu'il était fortement attaché à l'opinion contraire, et cela par une bonne raison, car j'appris indirectement que, dans ce temps-là même, il se disposait à se marier en quatrièmes noces. Cette circonstance produisit entre nous, comme on peut bien le croire, une altercation très aigre, qui pouvait occasioner la rupture de l'alliance proposée ; mais, le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie, nous convînmes de discuter la matière à fond.

La thèse fut soutenue avec une égale chaleur des deux côtés ; il prétendit que j'étais hétérdoxe ; je rétorquai l'argument, il répliqua, je persistai. Au moment où le débat était le plus vif, je fus appelé hors de la salle par un de mes parens, qui, avec un visage triste, me conseilla d'abandonner la dispute, et de laisser le vieux ministre devenir encore époux, s'il le pouvait, au moins jusqu'après le mariage de mon fils. " Comment ? " m'écriai-je, " abandonner la cause de la vérité ? lui laisser la liberté de se remarier, quand je l'ai déjà poussé si loin dans ses retranchemens, que je l'ai réduit à l'*absurde* ? Vous me persuaderiez plus aisément de renoncer à ma fortune qu'à mon argument." " Votre fortune ! " reprit mon ami, " je suis fâché de vous l'apprendre, elle est presque réduite à rien. Le marchand chez qui vous aviez placé vos fonds vient de faire banqueroute ; il est en fuite, et l'on ne croit pas que les créanciers retirent cinq pour cent de leurs créances. Je ne voulais pas attrister votre famille et vous par cette mauvaise nouvelle, jusqu'à ce que le mariage fût conclu ; mais j'ai cru devoir vous en parler plus tôt, afin de vous engager à modérer votre chaleur dans la discussion ; car je suppose que votre prudence vous fera sentir la nécessité de dissimuler, au moins jusqu'à ce que la fortune de la demoiselle soit assurée à votre fils." " Dissimuler ! si ce que

vous m'apprenez est vrai, et que je sois réduit à la mendicité, la misère ne fera jamais de moi un mal-honnête homme, et ne m'engagera point à désavouer mes principes. Je vais, de ce pas, informer la compagnie de l'événement qui m'arrive ; et, quant à ma thèse, je rétracte, dès à présent, toutes les concessions que j'avais faites à mon adversaire ; et je soutiens maintenant qu'il ne peut se remarier ni *de droit*, ni *de fait*, ni dans aucun sens possible."

Il serait inutile de décrire les sensations qu'éprouvèrent les deux familles quand je leur appris la nouvelle de ma catastrophe ; mais ce que les autres ressentirent ne fut rien en comparaison des souffrances de nos jeunes amans. M. Wilmot, qui déjà était assez porté à rompre le traité, y fut bientôt déterminé par cet événement. Il possédait une vertu dans toute sa perfection, la prudence ; et c'est trop souvent la seule qui nous reste dans toute sa force à soixante-douze ans.

CHAPITRE III.

Changement d'habitation. — Le bonheur de notre vie dépend, en général, de nous-mêmes.

La seule espérance qui nous restât alors était que la nouvelle de notre malheur fût fausse ou prématurée ; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisait mes affaires à la ville vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune, si elle n'eût atteint que moi, ne m'aurait paru qu'une bagatelle ; mais toute mon inquiétude avait pour objet ma famille, qui allait se voir obligée de descendre à une condition plus humble, sans y avoir été préparée par une éducation conforme à cette situation.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer son affliction ; car les consolations prématurées ne servent qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle, je m'occupai des moyens de soutenir ma famille. A la fin, on m'offrit une petite cure de cinquante livres sterling, dans un village éloigné, où je pouvais sans trouble professer mes principes. Je l'acceptai avec joie, et je résolus d'augmenter ce faible revenu en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes rentrées faites, et toutes dettes payées, je ne me trouvai que quatre cents livres sterling, de quatorze mille que j'avais. Ma principale attention fut donc de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de nos facultés ; car je savais qu'une pauvreté ambitieuse est le comble du malheur. " Vous ne pouvez pas ignorer, mes enfans," leur dis-je, " que toute notre prudence était insuffisante pour prévenir le malheur qui vient de nous arriver ; mais elle peut faire plus, elle peut le rendre sans effet. Nous voilà devenus pauvres, mes chers enfans, et la sagesse veut que nous nous conformions à notre situation. Abandonnons donc, sans murmurer, cet éclat qui n'empêche pas un grand nombre de ceux qui l'affichent d'être malheureux ; et cherchons, dans un état plus simple, cette paix du cœur avec laquelle tout le monde est heureux. Les pauvres vivent bien sans notre secours, et Dieu ne nous a pas assez maltraités en nous formant pour que nous ne puissions pas vivre sans le leur. Oui, mes enfans, abjurons, dès ce moment, toute prétention à des airs trop élevés. Il nous reste assez pour être heureux, si nous sommes sages, et tâchons que le contentement nous dédommage de ce que nous perdons en richesse."

Comme mon fils aîné avait fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où il pourrait, par ses talens, pourvoir à ses besoins, et à ceux de sa famille. La nécessité de

se séparer de ses amis et de ses parens est peut-être une des circonstances les plus douloureuses qui accompagnent les revers de fortune. Le jour arriva bientôt où nous allions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère et de ses frères et sœurs, qui mêlaient leurs larmes à leurs embrassemens, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, et j'y ajoutai cinq guinées, qui étaient tout le patrimoine que j'avais alors à lui donner. "Tu vas à Londres à pied," lui dis-je, "mon enfant, comme fit jadis le grand Hooker, l'un de tes aïeux. Reçois de moi le même cheval que lui donna le bon évêque Jewel, c'est-à-dire ce bâton ; prends aussi ce livre pour te consoler dans le chemin ; ces deux lignes, qui s'y trouvent, valent un million : *J'ai été jeune, et à présent je suis vieux ; cependant je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa postérité réduite à mendier son pain.* Que cette assurance soit ta consolation dans la route. Va, mon enfant, quelque chose qui t'arrive, viens me voir une fois chaque année. Bon courage, et adieu." Comme je connaissais à mon fils de la probité et de l'honneur, je n'eus point d'inquiétude, en le jetant, pour ainsi dire, nu sur le théâtre du monde ; car je savais que, soit qu'il s'y élevât, soit qu'il y tombât, il y jouerait toujours le rôle d'un honnête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce ne fut pas sans verser bien des larmes que nous quittâmes un lieu où nous passions depuis si long-temps des jours si heureux : et la constance la plus ferme pourrait-elle les retenir en pareille circonstance ? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusque-là ne s'étaient pas éloignés à plus de dix de chez eux, nous remplissait de crainte. Les gémissemens des pauvres, qui nous suivirent pendant plusieurs milles, contribuaient à augmenter notre douleur. Le premier jour nous arrivâmes, sans accident, à trente milles de notre demeure future, et nous nous arrêtâmes, pour coucher,

à une hôtellerie assez pauvre qui se trouvait sur la route. Quand on nous eut montré notre chambre, j'invitai l'hôte, suivant ma coutume, à souper avec nous* Il accepta d'autant plus volontiers, que ce qu'il allait boire augmenterait la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connaissait tout le pays où j'allais m'établir, particulièrement le chevalier Tornhill, seigneur du lieu, qui demeurait à quelques milles de là. Il me le dépeignit comme un gentilhomme qui ne se souciait de connaître le monde que sous le rapport des plaisirs qu'il peut procurer, et qui se faisait particulièrement remarquer par son attachement pour le beau sexe. Il ajouta qu'il n'y avait point de vertu qui pût tenir contre ses artifices et ses assiduités, et qu'il y avait à peine une fille de fermier un peu jolie, à dix milles à la ronde, avec laquelle il n'eût été heureux et infidèle. Ce récit me fit quelque peine; mais il produisit un effet tout différent sur mes filles, dont la figure semblait s'animer par l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits et dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse

* Les hôteliers, en Angleterre, sont plus polis et plus considérés qu'en France, quoiqu'ils n'y soient ni moins intéressés, ni moins fripons. Ils viennent à leur porte recevoir, à la descente de la voiture, ceux qui s'arrêtent à leur hôtellerie. Ils les conduisent, eux-mêmes, dans une chambre, sans les laisser se morfondre dans leur cuisine ou dans leur cour, à appeler des garçons ou des servantes pour leur montrer leur logement. Ils reçoivent les ordres qu'on leur donne, et y répondent avec une politesse qui va quelquefois jusqu'à la bassesse; mais ils font payer cher ces politesses. Le docteur Smollet, dans une Histoire qu'il a publiée de ses voyages en France et en Italie, se plaignant amèrement des friponneries qu'il a essuyées de la part de cette espèce de gens, sur la route de Londres à Douvres, rapporte qu'un d'eux exigea d'un de nos ambassadeurs quarante guinées pour un souper qui ne valait pas quarante schellings.

entra dans la chambre, pour apprendre à son mari que cet étranger qui était chez eux depuis deux jours, n'avait point d'argent pour payer sa dépense. "Point d'argent!" reprit l'hôte, "cela est impossible; car, pas plus tard qu'hier, il paya trois guinées à notre bedeau pour racheter du fouet un pauvre soldat estropié qui avait été condamné à être fustigé pour avoir volé des chiens." L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en était pas moins vrai, l'hôte se préparait à sortir de la chambre, jurant qu'il voulait être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire chez cet étranger, qu'il venait de me dépeindre comme si charitable. Il y consentit, et me présenta à un homme d'environ trente ans, vêtu d'un habit qui, jadis, avait été galonné. Il était bien fait de sa personne, quoiqu'il eût l'air grave et austère d'un penseur. Il y avait quelque chose de sec dans son abord, et il semblait ne rien entendre au cérémonial, ou le mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de témoigner à l'étranger la peine que je ressentais de voir un homme de son rang dans l'embarras où il se trouvait, et je lui offris ma bourse pour satisfaire à ce qu'on lui demandait. "Je l'accepte de bon cœur," me répondit-il, "et je suis bien aise que mon imprévoyance, qui m'a fait donner tout l'argent que j'avais sur moi, m'ait fourni l'occasion de m'assurer qu'il reste encore, parmi nous, quelques cœurs bienfaisans. Je veux cependant, avant d'accepter votre offre, connaître le nom et la demeure de mon bienfaiteur, afin de pouvoir m'acquitter envers lui, le plus tôt possible." Je le satisfis pleinement, en lui disant non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'était arrivé, et le lieu où j'allais demeurer. "Cette circonstance," reprit-il, "est plus heureuse encore que je ne l'espérais; car je vais moi-même de ce côté-là. Les débordemens m'ont retenu ici pendant deux jours, mais j'espère que demain les chemins seront

praticables." Je lui témoignai le plaisir que me ferait sa compagnie; et ma femme, ainsi que mes filles, se joignant à mon invitation, nous le retînmes à souper avec nous. Sa conversation, tout à-la-fois agréable et instructive, me faisait souhaiter que le souper se prolongeât; mais il fallut se retirer, et prendre du repos pour se préparer à la fatigue du lendemain.

Le jour suivant, nous partîmes tous ensemble. Ma famille était à cheval, et M. Burchell, notre nouveau compagnon, marchait à pied dans les sentiers le long du grand chemin. Il observa, en souriant, que, comme nous étions mal montés, il était trop poli pour nous laisser derrière. Les eaux n'étant pas encore tout-à-fait retirées, nous fûmes obligés de louer un guide qui marchait au trot devant nous. M. Burchell et moi nous formions l'arrière-garde. Nous allégeâmes la fatigue de la route par des dissertations philosophiques, matière qu'il paraissait entendre très-bien. Mais ce qui me paraissait encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenait ses opinions avec autant d'obstination que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenait, de temps à autre, à qui appartenaient les différentes habitations que nous trouvions sur la route. "Celle-ci," me dit-il, en me montrant une très-belle maison à quelque distance de nous, "appartient à M. Tornhill, jeune gentilhomme qui jouit d'une grande fortune, quoique absolument dépendante du bon plaisir de son oncle, sir William Tornhill. Celui-ci, qui réside presque continuellement à la ville, se contente de peu pour lui-même, et laisse son neveu disposer du reste de ses revenus." — "Quoi! mon jeune seigneur est-il le neveu d'un homme dont les vertus, la générosité et la singularité sont si connues? J'ai entendu parler de sir William Tornhill comme de l'homme le plus généreux et le plus original du royaume, mais en même temps le plus bienfaisant." — "Peut-être un peu trop," reprit

M. Burchell, " du moins quand il était jeune poussa-t-il cette bienfaisance à l'excès ; car alors ses passions étaient vives, et comme elles étaient toutes tournées du côté la vertu, elles l'ont jeté dans des excès romanesques. De bonne heure, il ambitionna la réputation de brave militaire, et celle d'homme de lettres, et, en effet, il s'acquit bientôt un nom distingué dans les sciences et au service. L'adulation s'attache toujours aux ambitieux, car ce sont de tous les hommes ceux à qui la flatterie fait le plus de plaisir. Il était environné d'une foule de gens qui ne lui présentaient jamais qu'un côté de leur caractère ; en sorte que, pour obtenir l'affection générale, il oublia totalement son intérêt particulier. Il aimait tout le genre humain, parce que le hasard l'empêcha de s'apercevoir qu'il regorgeait de fripons. Les médecins nous parlent d'une maladie dans laquelle tout le corps devient d'une sensibilité si extrême que le moindre tact cause de la douleur. Ce gentilhomme éprouvait au moral la sensation que ces sortes de malades ressentent au physique. La plus légère infortune, réelle ou simulée, le touchait jusqu'au vif, et son âme était sans cesse tourmentée d'un sentiment pénible pour les malheurs d'autrui. Ainsi disposé à secourir, on peut imaginer aisément que les solliciteurs ne lui manquèrent point. Ses profusions commencèrent à altérer sa fortune, mais non pas sa générosité, qui au contraire semblait croître à mesure que l'autre diminuait. Il devint plus imprévoyant encore en s'appauvrissant ; et, quoique ses discours fussent d'un homme sensé, ses actions étaient d'un fou. Enfin, toujours environné d'importuns, et hors d'état de satisfaire à toutes les demandes, au lieu d'argent, il faisait des promesses : c'était tout ce qu'il pouvait donner, n'ayant pas le courage d'affliger quelqu'un par un refus. De cette manière, il réunit autour de lui une foule de parasites dont il était bien sûr de tromper l'attente, mais qu'il désirait cependant soulager. Ces

gens-là, après avoir vainement attendu l'effet de ses promesses, le quittèrent avec mépris et en l'accablant de reproches mérités; mais en devenant méprisable aux yeux des autres, il le devint aussi aux siens. Il s'était appuyé sur ses flatteurs, et ce support venant à lui manquer, il ne trouva plus de consolations dans son propre cœur dont il n'avait point appris à respecter le suffrage. Le monde commença, dès lors, à prendre à ses yeux une autre face. La flatterie de ses amis dégénéra d'abord en de simples approbations, bientôt elle devint des avis qui, lorsqu'ils sont rejetés, produisent toujours les reproches. Il s'aperçut alors que ces amis, que les bienfaits seuls attirent, ne sont nullement les plus estimables. Il reconnut que, pour gagner le cœur d'un autre, il faut lui donner le sien. Enfin je m'aperçus alors ... Mais j'ai oublié ce que je voulais vous dire. Enfin, monsieur, il résolut de s'occuper de lui-même, et se traça un plan pour rétablir sa fortune délabrée. Dans ce dessein, il parcourut à pied toute l'Europe, à sa manière originale; et, avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans, sa situation se trouva plus brillante qu'elle ne l'avait jamais été. Maintenant, sa générosité est devenue plus raisonnable et plus modérée; mais il conserve toujours son caractère d'homme singulier, et son goût pour les vertus qui s'écartent un peu de la route ordinaire."

J'étais si attentif au récit de M. Burchell, qu'à peine regardais-je devant moi en marchant, quand tout-à-coup nous fûmes alarmés par les cris de ma famille; et, en tournant la tête, j'aperçus ma seconde fille tombée de cheval au milieu d'un courant rapide qui l'entraînait malgré ses efforts. Déjà deux fois elle avait été à fond, sans que je pusse me dégager assez à temps pour voler à son secours; et quand je l'aurais pu, l'excès de mon saisissement était trop violent pour me permettre d'agir: elle aurait infailliblement péri si mon compagnon, voyant son danger, n'eût plongé au même

instant dans l'eau pour l'en retirer ; et ce ne fut pas sans peine qu'il l'amena saine et sauve à l'autre bord. En prenant un peu plus haut au-dessus du courant, le reste de ma famille passa heureusement, et alors nous joignîmes nos remercîmens à ceux de ma fille. Sa reconnaissance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remerciait plus par ses regards que par ses paroles, et elle continuait à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été bien aise de recevoir de lui de nouveaux secours. Ma femme aussi espérait bien, disait-elle, pouvoir quelque jour reconnaître ce service, et l'en remercier chez elle.

Après nous être bien reposés à la première auberge, et avoir dîné ensemble, M. Burchell, qui allait du côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, et nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, protesta que M. Burchell lui plaisait beaucoup, et dit que, s'il avait assez de naissance et de fortune pour pouvoir prétendre à une alliance telle que la nôtre, elle ne connaissait point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire à ce discours. Entendre une personne, presque réduite à la mendicité, prendre ainsi le langage de la présomptueuse opulence, c'était assurément de quoi fournir matière à la raillerie de gens mal intentionnés ; mais pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.

CHAPTRE IV.

Où il est prouvé que dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur ; et qu'il ne dépend point des circonstances, mais de notre manière d'être.

Le lieu de notre nouvelle habitation était situé dans un petit hameau composé de fermiers qui cultivaient leurs propres terres, et qui étaient également éloignés des deux extrêmes, la richesse et la pauvreté. Comme ils avaient chez eux presque toutes les nécessités de la vie, ils allaient rarement chercher le superflu dans les villes. Vivant loin du monde poli, ils conservaient encore la simplicité des premiers temps; et une longue habitude de la frugalité, leur permettait à peine de savoir que la tempérance fût une vertu. Ils travaillaient gaîment les jours ordinaires; mais ils observaient les fêtes comme des intervalles de repos et de plaisir. Ils ne manquaient pas de chanter des noëls à la Nativité, s'envoyaient des nœuds d'amour à la Saint-Valentin, mangeaient des beignets au carnaval, déployaient leur esprit le premier avril, et cassaient religieusement des noix la veille de la Saint-Michel. Instruits de notre approche, tous les habitans du hameau vinrent au-devant de leur Ministre, parés de leurs plus beaux habits, un fifre et un tambourin à leur tête. On avait préparé, pour nous recevoir, un repas auquel nous prîmes joyeusement notre place; et ce qui manqua à la conversation du côté de l'esprit, fut supplée par le rire et la gaîté.

Notre petite habitation était située au pied d'une montagne dont la pente était douce. Un beau bois l'abritait par derrière, un ruisseau coulait sur le devant; d'un côté nous avions un pré, de l'autre une pelouse. Ma ferme consistait en vingt acres environ d'excellente terre, et j'avais payé cent livres de pot-de-vin à mon prédécesseur pour sa cession.

Rien ne pouvait surpasser la propreté de mes petites clôtures; les ormes et les haies qui les entouraient étaient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avait qu'un étage, et était couverte en chaume; ce qui lui donnait un air plus ramassé. Les murailles, en dedans, étaient proprement blanchies, et mes filles entreprirent de les orner de peintures de leur façon. La même chambre nous servait, à la vérité, de salle de compagnie et de cuisine, mais elle n'en était que plus chaude. D'ailleurs elle était tenue si proprement, les plats, les assiettes, le cuivre étaient si nets et disposés si avantageusement sur les tablettes, que tout cela faisait un effet agréable à la vue, et tenait lieu de beaux ameublemens. Il y avait trois autres chambres; une pour ma femme et moi, une autre à côté pour mes deux filles, et la troisième, à deux lits, pour le reste de mes enfans.

La petite république à laquelle je donnais des lois, était réglée de la manière suivante: Au point du jour, nous nous assemblions dans le chambre commune, où le feu avait été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable (car j'ai toujours eu pour maxime, qu'entre personnes, même les plus intimes, il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse, sans quoi la familiarité détruit bientôt l'amitié), nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Etre Suprême du nouveau jour qu'il nous accordait. Ce devoir rempli, mon fils et moi nous allions vaquer aux travaux extérieurs, tandis que ma femme et mes filles s'occupaient à préparer le déjeûner, qui était toujours prêt à heure fixe. J'accordais une demi-heure pour ce repas, et une heure pour le dîner; ce temps était rempli par des propos innocens entre ma femme et mes filles, et par des conversations philosophiques entre mon fils et moi.

Comme nous nous levions avec le soleil, nous ne poursuivions jamais nos travaux après qu'il était couché; nous

retournions alors à la maison rejoindre une famille qui nous attendait, et qui nous recevait avec un visage riant, un cœur content et un bon feu.

Quelquefois même nous trouvions compagnie; le fermier Flamborough, un de nos voisins, qui aimait beaucoup à causer, et plus souvent un aveugle du lieu, qui jouait de la cornemuse, venaient nous rendre visite, et boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions pas perdu notre réputation. Ces bonnes gens avaient différens moyens pour se rendre amusans: tandis que l'un jouait de sa cornemuse, l'autre nous chantait quelque ballade touchante, telle que *la dernière Nuit de Johnny-Armstrong*, ou *la Cruauté de Barbara-Allen*. Le jour se terminait comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étaient chargés de lire les leçons de la Bible du jour : celui qui lisait le plus distinctement et le mieux, avait un demi-sou le dimanche pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand venait le dimanche, c'était là le jour de parure et de *braverie*, que tous mes édits somptuaires ne pouvaient réprimer. Quelque effet que je m'imaginasse avoir produit sur la vanité de mes filles, par mes sermons sur l'orgueil, je les trouvais toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciens ajustemens. Elles aimaient encore les dentelles, les rubans, les gazes et les *blondes ;* ma femme, elle-même, tenait toujours à son pou-de-soie cramoisi, parce que je m'étais avisé de lui dire un jour qu'il lui seyait bien.

Ce fut, surtout, le premier dimanche qui suivit notre arrivée, que leur coquetterie me mortifia beaucoup. J'avais recommandé la veille à mes filles d'être prêtes le lendemain de bonne heure; car j'ai toujours aimé à être arrivé à l'église bien avant mes paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais au moment de nous rassembler, le matin, pour déjeûner, je vis descendre ma femme et mes filles dans tout l'éclat de leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés

de poudre et de pommade, des mouches, de grandes queues retroussées et bouffantes, dont l'étoffe faisait *frou frou** à chacun de leurs mouvemens. Je ne pus m'empêcher de sourire de leur vanité, et surtout de celle de ma femme, de qui j'attendais plus de raison. Je pris alors le parti d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises de cet ordre ; mais je le répétai, encore, avec plus de sérieux qu'auparavant. « Assurément, mon cher Charles, vous badinez," dit ma femme ; « nous pouvons fort bien aller d'ici à l'église à pied : nous n'avons pas besoin de carrosse pour nous y conduire." — « Vous vous trompez, ma chère, il nous en faut un ; car si nous allions à l'église dans cet attirail, tous les enfans de la paroisse courraient après nous pour nous huer." — « En vérité," reprit ma femme, « j'avais toujours pensé que mon mari était bien aise de voir ses enfans mis décemment et proprement." — « Vous pouvez vous tenir aussi propres que vous voudrez," dis-je en l'interrompant, « et je ne vous en aimerai que mieux ; mais ce n'est pas de la propreté que tout ceci, c'est de l'extravagance. Ces manchettes, ces mouches, ces découpures ne serviront qu'à vous faire haïr de toutes les femmes de nos voisins. Non, mes enfans," continuai-je d'un air plus tranquille, « il faut refaire ces robes d'une manière plus simple ; car tout cet étalage de parure sied mal à des gens qui ont à peine le moyen de se soutenir avec décence. Je ne sais pas même si tous ces falbalas, ces garnitures, conviennent aux riches ; quand on pense, qu'à calculer modérément, la nudité des pauvres pourrait être couverte aisément avec ce superflu."

Ma remontrance fit effet : elles allèrent à l'instant, d'un air fort tranquille, changer d'habillemens ; et j'eus la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper, d'elles-

---

* Il est impossible de rendre autrement que par ce mot l'expression anglaise RUSTLING.

mêmes, à diminuer l'ampleur et la queue de leurs robes, et de ce qu'elles en retirèrent, on fit faire des vestes du dimanche pour Dick et pour Bill. Ce qui me fit encore plus de plaisir, c'est qu'ainsi diminuées, ces robes ne leur en allaient que mieux.

CHAPITRE V.

Grande et nouvelle connaissance introduite sur la scène. — Ce sur quoi l'on compte le plus devient souvent le plus fatal.

A UNE petite distance de la maison, mon prédécesseur avait construit un banc ombragé d'une haie d'aubépine et de chèvrefeuille. Là, quand le temps était beau, et que notre ouvrage était fini de bonne heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau paysage et du calme de la soirée. Quelquefois aussi nous y prenions le thé, ce qui, étant devenu pour nous un régal extraordinaire, répandait la joie dans la famille ; il fallait voir alors la cérémonie et l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisaient. Dans ces occasions, les deux petits garçons faisaient la lecture, et ils n'étaient servis que quand nous avions fini. Quelquefois, pour varier nos amusemens, mes filles chantaient en s'accompagnant de la guitare ; et, pendant qu'elles formaient ainsi un petit concert, ma femme et moi, nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs ; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfans, et nous respirions délicieusement l'air frais et pur, qui nous apportait à-la-fois la santé et l'harmonie.

Nous commençâmes alors à trouver qu'il n'est pas de situation dans la vie qui n'ait ses plaisirs. Si chaque matin nous éveillait pour le travail, chaque soir ramenait, en récompense, le repos et la gaîté.

Au commencement de l'automne, un certain jour de fête, (car j'observais les fêtes comme des intervalles nécessaires pour delasser du travail) j'avais conduit ma famille au lieu ordinaire de nos amusemens, et nos jeunes musiciennes venaient de commencer leur concert. Aussitôt nous vîmes un cerf bondir près de nous, environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis; et, à son air haletant, nous jugeâmes qu'il était poursuivi par des chasseurs. Nous réfléchissions sur la détresse de ce pauvre animal, quand nous aperçûmes, à quelque distance, les chiens et les piqueurs qui suivaient sa piste. Je voulus, dans le moment, rentrer avec ma famille; mais, soit curiosité, surprise, ou quelque motif plus caché, ma femme et mes filles ne quittèrent pas leur place. Le chasseur qui était à la tête passa rapidement, suivi de cinq ou six autres qui paraissaient également pressés. A la fin, un jeune homme, de meilleure mine que les autres, s'avança, et nous ayant regardés pendant quelque temps, au lieu de suivre la chasse, il s'arrêta tout court, mit pied à terre, et donnant son cheval à un domestique qui le suivait, nous aborda d'un air de supériorité aisée. Il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, et il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avaient appris de bonne heure à déconcerter, d'un regard, les présomptueux. Il nous apprit que son nom était Tornhill, et qu'il était le seigneur du pays; alors il se présenta une seconde fois pour embrasser les dames, et tel est le pouvoir de la fortune et des beaux habits, qu'il n'éprouva pas un nouveau refus. Comme ses manières, quoique présomptueuses, étaient aisées, nous devînmes bientôt plus familiers; et, ayant aperçu à terre quelques instrumens, il demanda

qu'on lui fît le plaisir de chanter. N'étant pas très-flatté d'une connaissance aussi disproportionnée, je fis un signe de l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter; mais un signe contraire de leur mère détruisit l'effet du mien; en sorte qu'avec un air satisfait elles nous donnèrent une chanson de Dryden. M. Tornhill parut fort content du choix de ce morceau, et de la manière dont il avait été chanté. Il prit alors la guitare: il n'en jouait que très-médiocrement; mais ma fille aînée lui rendit, avec usure, les complimens qu'elle en avait reçus, et l'assura qu'il tirait plus de son de l'instrument que le maître de qui elle avait appris. Il s'inclina en recevant ce compliment, elle fit une révérence; il loua son goût, elle vanta son exécution : au bout d'un siècle, ils ne se seraient pas mieux connus. Pendant ce temps, la mère, aussi folle que sa fille, et aussi enchantée qu'elle, insistait pour que M. Tornhill nous fît l'honneur d'entrer et de se rafraîchir, en goûtant notre vin de groseilles. Toute la famille paraissait empressée à lui plaire: mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyaient les plus modernes; tandis que Moïse, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions sur les Anciens, pour lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez; mais il ne s'en fâcha pas, car, suivant sa coutume, il crut que c'était de son esprit qu'on riait, tandis que c'était de sa simplicité. Mes petits garçons n'étaient pas moins occupés autour de l'étranger, dont ils ne quittaient pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher de toucher et de ternir le galon de son habit, et de lever les pattes de ses poches, pour voir ce qu'il y avait dedans. Il nous quitta sur le soir, mais en nous demandant la permission de renouveler sa visite, et l'on pense bien que la demande du jeune seigneur fut aisément accordée.

Aussitôt qu'il fut sorti, ma femme tint conseil sur ce qui venait de se passer. Elle fut d'avis que c'était une aven-

ture très-heureuse ; car elle avait toujours vu les choses les plus extraordinaires avoir un résultat avantageux. Elle espérait revoir le temps où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés, et elle finit par dire qu'elle ne voyait pas pour quelle raison les deux miss Wrinklers ayant bien trouvé de riches partis, ses filles ne pourraient pas en trouver de semblables. Comme c'était à moi que s'adressait directement ce dernier argument, je répondis que je ne voyais pas plus la raison de l'un que de l'autre, de même que je ne voyais pas pourquoi l'un gagnait un lot de cent mille livres à la loterie, pendant qu'un autre n'avait qu'un billet blanc. " Mais," ajoutai-je, " les personnes qui aspirent à des maris au-dessus d'elles, ou au lot de cent mille livres, n'en sont pas moins des folles, par leur ridicule prétention, soit qu'elles reussissent, soit qu'elles échouent." — " Voilà," s'écria ma femme, " comme vous cherchez toujours à nous chagriner, moi et mes filles, quand nous sommes un peu gaies. Dis-moi, Sophie, ma chère, que penses-tu de notre nouvelle connaissance ? Ce seigneur ne te semble-t-il pas d'un bon caractère ? " — " Extrêmement bon, maman," répliqua ma fille. " Je crois qu'il peut parler long-temps sur toutes sortes de sujets, sans être jamais embarrassé, et que même, plus le sujet est frivole, plus il a de choses à dire. En outre, je vous assure qu'il est fort bel homme." — " Oui," dit Olivia, " il est assez bien pour un homme ; mais, pour moi, il ne me plaît pas : il est si familier, qu'il en est impudent ; surtout il n'est pas supportable quand il s'avise de jouer de la guitare." J'interprétai ces deux discours en sens contraire, et je demeurai convaincu, qu'intérieurement Sophie méprisait le jeune seigneur, et qu'Olivia l'admirait en secret. — " Quelle que soit votre façon de penser sur son compte, mes enfans, je vous avouerai qu'il ne m'a pas beaucoup prévenu en sa faveur : les amitiés disproportionnées finissent toujours par le dégoût ; et malgré l'air aisé qu'il

affectait, il m'a semblé qu'il sentait parfaitement la distance qu'il y a de lui à nous. Voyons des gens de notre sorte. Il n'y a point, parmi les hommes, de caractère plus méprisable que celui de coureur de fortune ; et je ne vois pas pourquoi, parmi les femmes, ce même caractère ne serait pas également méprisable. Ainsi, en réussissant à lui inspirer des vues mêmes honorables, nous serions déjà dégradés ; mais si elles ne l'étaient pas ! je fremis à cette seule pensée ; car, quoique je n'aie aucune appréhension sur la conduite de mes filles, je n'ai pas la même tranquillité relativement à son caractère..."

J'allais continuer, quand je fus interrompu par un domestique du chevalier qui vénait nous offrir les complimens de son maître, nous apporter, de sa part, un quartier de venaison, et nous faire la promesse de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce présent, venu si à propos, plaida puissamment en sa faveur, et je vis bien que je n'avais plus rien à espérer de tout ce que je pourrais dire. Je pris donc le parti de me taire et je me contentai d'avoir indiqué le danger, laissant à leur prudence le soin de l'éviter. Une vertu qui a besoin d'être continuellment gardée, ne vaut pas les frais de la sentinelle.

CHAPITRE VI.

Le bonheur du coin du feu à la campagne.

Comme notre dernier débat avait été poussé avec quelque chaleur, pour raccommoder les choses nous convînmes, d'un commun accord, de manger au souper une partie de la venaison que nous venions de recevoir, et mes filles se

mirent à la préparer gaîment.—"Je suis bien fâché," m'écriai-je, "de n'avoir pas quelque voisin, ou quelque étranger à inviter pour prendre sa part de notre bonne chère ; car je trouve que le plaisir de ces sortes de régals est doublé, lorsqu'on le partage."—"Dieu me bénisse," reprit aussitôt ma femme, "voici venir notre bon ami M. Burchell, qui a sauvé notre Sophie, et qui sait si bien vous terrasser dans la dispute."—"Me terrasser, ma femme, vous vous trompez, je crois n'avoir personne à craindre sur ce point. Je ne conteste pas que vous ne soyiez la première femme du monde pour mettre une oie en pâté ; mais quant à l'argumentation, je vous prie de me céder là-dessus."

Je n'avais pas achevé, lorsque le pauvre M. Burchell entra. Il fut salué par toute la famille, qui lui prit la main de bon cœur, pendant que le petit Dick lui avançait officieusement une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me faisait plaisir, pour deux raisons : d'abord, parce que je savais qu'il avait besoin de la mienne ; ensuite, parce que j'avais reconnu en lui un très-bon cœur. On le connaissait dans le voisinage sous la désignation du pauvre gentilhomme, qui n'avait rien voulu faire dans sa jeunesse, et cependant il n'avait pas alors plus de trente ans. Quelquefois il parlait de très-bon sens ; mais, en général, il préférait la compagnie des enfans, qu'il avait coutume d'appeler d'*innocens petits hommes*. Il leur chantait des ballades, leur racontait des histoires, et rarement marchait-il sans avoir quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain d'épice, des sifflets de deux liards, et autres semblables bagatelles. Il venait ordinairement une fois l'année dans le canton, et y vivait de l'hospitalité des habitans. Il soupa avec nous, et ma femme ne lui épargna pas son vin de groseilles. La conversation s'anima : il nous chanta de vieilles chansons, et raconta

aux enfans le conte du *Daim de Béverland*, celui de *Grisselle*, les *Aventures de Catskin* et enfin le *Bosquet de la belle Rosamonde*. Notre coq, qui chantait toujours à onze heures, nous avertit qu'il était temps d'aller nous reposer ; mais une difficulté que nous n'avions pas prévue nous embarrassa beaucoup : il s'agissait de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en fallait pour nous, et il était trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras, le petit Dick lui offrit son lit, si son frère Moïse voulait consentir à ce qu'il couchât avec lui. — "Et moi," dit Bill, "je lui donnerai aussi le mien, si mes sœurs veulent me prendre avec elles."

— "Fort bien, mes enfans," m'écriai-je, "l'hospitalité est un des premiers devoirs du chrétien. Les animaux se mettent à l'abri dans leurs retraites, et les oiseaux dans leurs nids ; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez ses semblables. Celui qui fut le plus étranger dans le monde, est celui qui vint pour nous sauver ; il n'eut jamais de maison, comme s'il eût voulu s'assurer s'il existait encore quelque hospitalité parmi nous. Deborah, ma chère femme, donnez à chacun de ces enfans un morceau de sucre, et que Dick ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier."

Le lendemain matin, j'appelai de bonne heure ma famille pour aller retourner un regain de foin ; et notre hôte s'étant offert à nous aider, il fut admis au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vîte ; j'étais à la tête, et les autres suivaient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. Burchell aidait ma fille Sophie dans sa tâche ; quand il avait fini la sienne, il se joignait à elle, et ils entraient tous deux en grande conversation ; mais j'avais trop bonne opinion du bon sens de Sophie, et je connaissais trop bien son ambition, pour avoir rien à craindre, pour elle, des soins d'un homme

ruiné. Quand le travail de la journée fut fini, j'invitai M. Burchell à rester, comme la veille ; mais il nous refusa, devant, disait-il, coucher cette nuit chez un de nos voisins, à l'enfant duquel il portait un sifflet.

Lorsqu'il fut parti, la conversation du souper roula sur le malheureux hôte qui venait de nous quitter. " Quelle preuve frappante," disais-je, " cet homme ne fournit-il pas de la misère qui suit ordinairement une jeunesse inconsidérée et extravagante ! Il ne manque point de sens ; mais cela ne sert qu'à rendre ses premières folies plus impardonnables. Pauvre créature ! Où sont actuellement ces parasites, ces flatteurs qu'il inspirait autrefois, et sur lesquels il dominait ? ils sont peut-être à faire leur cour au débauché que son extravagance a enrichi : ils le louaient autrefois ; c'est actuellement celui-ci qu'ils adulent. Les applaudissemens qu'ils donnaient à son esprit se sont changés en sarcasmes contre ses folies. Il est pauvre, et peut-être mérite-t-il de l'être ; car il n'a ni l'ambition d'être indépendant, ni le talent de se rendre utile." Peut-être, aussi, quelques raisons secrètes me firent-elles mettre trop d'aigreur dans mes observations, et Sophie m'en reprit doucement. " Papa," me dit-elle, " quelle qu'ait été autrefois sa conduite, sa situation actuelle devrait le mettre à l'abri de la censure: Son indigence est une punition suffisante de ses anciens excès, et j'ai entendu dire à mon papa lui-même que nous ne devons jamais frapper inutilement ceux sur lesquels la main de la Providence tenait déjà levée la verge du châtiment." — " Vous avez raison, Sophie," dit Moïse, " et un Ancien représente fort bien cette conduite malicieuse, sous l'allégorie d'un rustre qui tâchait d'écorcher Marsyas, dont la peau avait déjà été enlevée par Apollon. D'ailleurs, je ne sais si la situation de ce pauvre homme est aussi fâcheuse que mon père la représente. Nous ne devons pas juger de ce que sentent les autres, par ce que

nous éprouverions à leur place. Quelque obscure que nous paraisse l'habitation de la taupe, cependant l'animal lui-même la trouve suffisamment éclairée, et, à dire vrai, il semble que l'esprit de cet homme s'accorde avec sa situation ; car je n'ai jamais entendu personne parler avec plus de gaîté qu'il le faisait aujourd'hui, dans la conversation qu'il avait avec vous." Ces dernières paroles étaient dites sans le moindre dessein ; cependant elles excitèrent chez ma fille une rougeur qu'elle s'efforça de cacher sous un rire affecté. Elle assura son frère qu'à peine elle avait pris garde à ce que M. Burchell lui avait dit ; mais qu'elle croyait qu'il avait pu être autrefois un fort aimable gentilhomme. Cet empressement à se défendre, et cette rougeur subite, étaient des symptômes qui ne me plurent pas intérieurement, mais je réprimai mes soupçons.

Comme nous attendions notre seigneur le lendemain, ma femme se mit à faire un pâté de la venaison. Moïse était assis, pendant que je montrais à lire à ses jeunes frères. Mes filles paraissaient aussi fort empressées de leur côté, et je remarquai que, pendant assez long-temps, elles furent occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord qu'elles aidaient leur mère ; mais le petit Dick me dit tout bas qu'elles faisaient une eau pour le visage. J'avais une antipathie naturelle pour les eaux de toute espèce ; car je savais qu'au lieu d'embellir elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu ; et, prenant les pincettes, comme pour l'attiser, je renversai, en apparence par accident, toute la composition, et il était trop tard pour en recommencer une autre.

CHAPITRE VII.

Portrait d'un bel-esprit de la ville. — Les plus sots peuvent être plaisans pendant un jour ou deux.

Quand le matin du jour où nous devions traiter notre jeune seigneur fut arrivé, on peut penser quelle quantité de provisions furent épuisées pour se montrer magnifique. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme et mes filles déployèrent leur plus brillante parure. M. Tornhill vint avec une couple d'amis, et son chapelain. Il voulut, poliment, envoyer les domestiques, qui étaient en grand nombre, au cabaret voisin ; mais ma femme, dans la jubilation de son cœur, insista pour qu'ils restassent à dîner à la maison : vanité qui, pour le dire en passant, nous fit jeûner pendant trois semaines.

M. Burchell nous avait fait entendre la veille que M. Tornhill faisait des propositions de mariage à miss Wilmot, autrefois la maîtresse de mons fils Georges. Cette nouvelle jeta d'abord quelque froideur sur l'accueil qu'on lui fit ; mais le hasard nous tira d'embarras ; car quelqu'un de la compagnie l'ayant nommée, M. Tornhill protesta, avec serment, qu'il n'y avait rien d'aussi absurde que d'appeler beauté une pareille *horreur*. " Je veux être défiguré tout-à-l'heure," continua-t-il, " si je n'aimais autant prendre une maîtresse à la lueur de la lampe qui est sous l'horloge de Saint-Dunstan*." Il éclata de rire à ces mots, et nous en fîmes autant. Les plaisanteries des riches réussissent toujours. Olivia, de son côté, ne put s'empêcher de dire tout bas, mais assez haut pour être entendue, qu'il avait un fonds de gaîté excessif.

Après le dîner, je proposai mon *toast* ordinaire, à l'*Eglise :* le chapelain m'en remercia, en assurant que l'*Eglise* était la

* Saint-Dunstan est une église de Londres dans *Fleet-street*, où demeurent beaucoup de filles publiques.

seule maîtresse de son cœur. " Allons, Frank, soyez sincère," dit le chevalier, avec son air de supériorité ordinaire : " supposons, d'un côté, l'*Eglise*, votre maîtresse actuelle, en longs habits de lin, et de l'autre miss Sophie, sans lin d'aucune espèce : pour laquelle vous décideriez-vous ?" — " Pour toutes les deux, en vérité," répondit le chapelain. — " Fort bien, Frank, car je veux que ce verre de vin me suffoque, si une jolie fille ne vaut pas mieux que tous les prêtres qui sont au monde. Qu'est-ce que vos dîmes et vos jongleries ? ce sont damnables impostures, et je m'engage à le prouver . . ." — " Je voudrais que vous l'entreprissiez," dit mon fils Moïse, " et je crois que je serais en état de vous répondre." — " Fort bien " (dit le chevalier, qui le devina d'abord, et qui fit signe de l'œil au reste de la compagnie pour l'avertir de la mystification), " si vous êtes disposé à discuter froidement cette matière, je suis prêt à accepter le défi ; et, d'abord, comment voulez-vous la traiter, analogiquement ou dialogicalement ? " — " Raisonnablement," s'écria Moïse, tout joyeux qu'on lui permît de disputer. — " A merveille ; et, avant tout, j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est existe ; si vous ne m'accordez pas cela, je vous déclare que je ne vais pas plus loin." — " Pourquoi ne l'accorderais-je pas ? Je crois que je puis le faire, et même avec avantage." — " J'espère aussi," reprit M. Tornhill, " que vous m'accorderez que la partie est moindre que le tout." — " Oui," dit Moïse, " je l'accorde, cela est trop juste." — " J'espère encore que vous ne nierez pas que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits." — " Rien de plus clair," dit mon fils en regardant autour de lui d'un air important. — " Fort bien donc," s'écria le chevalier, en parlant avec volubilité ; " les premisses ainsi établies, j'observe que l'enchaînement des êtres, procédant en raison double réciproque, produit naturellement un dialogisme problématique, qui prouve, en quelque

façon, que l'essence de la spiritualité peut être rapportée au second prédicable. . ."—" Arrêtez ! arrêtez !" cria Moïse ; " croyez-vous que je laisse ainsi passer doucement des propositions si hétérodoxes ?"—" Quoi ?" s'écria le chevalier du ton de la colère, " vous ne vous soumettez pas à mes propositions ? Répondez-moi à une question bien simple. Croyez-vous qu'Aristote ait raison, quand il dit que les relatifs sont des relations ?"—" Sans difficulté."—" Cela étant ainsi, répondez directement à cette proposition : Croyez-vous que l'investigation analytique de la première partie de mon enthymème soit défectueuse, *secundùm quoàd*, ou *quoàd minùs*. Si cela est, donnez-moi vos raisons, donnez-les-moi tout-à-l'heure."—" Je proteste," répondit Moïse, " que je ne comprends pas bien la force de votre raisonnement ; mais si vous le réduisiez à une proposition simple, je crois que je pourrais alors y répondre."—" Oh ! monsieur, je suis votre très-humble serviteur. Je vois que vous voulez que je vous fournisse tout à-la-fois des raisons et de l'intelligence. Non, Monsieur, c'est trop exiger." Cette conclusion fit éclater de rire toute la compagnie aux dépens du pauvre Moïse, qui fit seul une triste mine au milieu d'un groupe de visages joyeux : et il ne proféra plus un seul mot pendant le reste de la fête.

Tout ceci ne me fit nullement plaisir, mais l'effet en fut bien différent sur Olivia, qui se trompa en prenant pour de l'esprit ce qui n'était que de la mémoire. Elle regarda, dès-lors, le chevalier comme un gentilhomme accompli : et si l'on fait attention pour combien entrent, dans cette qualification, une figure agréable, de beaux habits et une grande fortune, on sera disposé à lui pardonner son erreur. M. Tornhill, quoique réellement ignorant, parlait avec aisance, et pouvait discourir avec facilité sur les matières ordinaires de la conversation. Il n'est donc pas surprenant qu'un pareil talent lui gagnât l'affection d'une jeune personne qui, ac-

coutumée, par son éducation, à voir priser en elle les qualités extérieures, devait naturellement en faire cas dans autrui.

Quand notre jeune seigneur fut parti, nous recommençâmes à discuter sur son mérite. Comme c'était Olivia qui avait attiré le plus constamment ses regards, et à qui il avait adressé le plus fréquemment la parole, on ne douta pas qu'elle ne fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frère et de sa sœur, sur ce sujet, ne parurent même pas lui déplaire. Ma femme, elle-même, semblait partager la gloire de cette journée, et se réjouissait de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre. " Puisqu'il en est ainsi, mon ami, je vous avouerai à présent que c'est moi qui ai conseillé à mes filles d'encourager les visites du chevalier. J'ai toujours eu un peu d'ambition, et vous voyez actuellement que je n'avais pas tort ; car qui sait comment tout ceci finira ? " — " Qui le sait en effet ? " repris-je avec un soupir. " Pour moi, tout ceci ne me plaît pas ; et j'aurais mieux aimé quelqu'un de pauvre et d'honnête, que ce gentilhomme accompli, avec sa fortune et sa légèreté ; car, sachez que, s'il est tel que je le soupçonne, jamais homme qui pensera légèrement sur la religion n'obtiendra une de mes filles en mariage." — " Assurément, mon père," dit Moïse, " vous êtes trop sévère sur ce point ; car le Ciel ne lui demandera jamais compte de ce qu'il aura pensé, mais de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas d'homme dans l'esprit de qui ne s'élèvent mille mauvaises pensées, sans qu'il soit le maître de les réprimer. Penser librement de la religion, est peut-être un acte involontaire chez ce gentilhomme, en sorte que, lors même que ses sentimens seraient erronés, comme ils ne dépendent pas entièrement de lui, il n'est pas plus coupable de ce qu'ils s'emparent de son esprit, que ne le serait le gouverneur d'une ville sans murailles que l'ennemi viendrait occuper."

— "Cela est vrai, mon fils, mais si le gouverneur appelle lui-même l'ennemi, alors il est criminel ; et c'est toujours là le cas de ceux qui embrassent l'erreur. Leur tort consiste, moins à ne pas se rendre aux preuves qu'on leur fournit, qu'à s'aveugler volontairement sur celles qu'on leur présente. Ils ressemblent à ces juges corrompus qui décident une cause sur les raisons qu'une des parties leur administre, sans vouloir entendre celles de l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos opinions erronées puissent être involontaires quand elles se forment en nous, cependant, comme nous nous laissons volontairement corrompre en les admettant, ou en négligeant de les examiner, nous méritons d'être punis pour notre faute, ou méprisés pour notre folie."

Ma femme alors se mêla à la conversation, mais sans répondre à l'argument. Elle observa que plusieurs personnes très-prudentes de notre connaissance étaient des *esprits forts*, et n'en étaient pas moins de bons maris. D'ailleurs elle connaissait, disait-elle, des filles assez sensées pour convertir leurs maris. " Et qui sait de quoi Olivia est capable ? ma fille parle fort bien sur toute sorte de sujets ; et, à ma connaissance, elle est très-versée dans la controverse."

— "Quoi ! ma chère, qu'entendez-vous ? Quels livres de controverse a-t-elle pu lire ? Je ne me souviens pas de lui en avoir jamais mis entre les mains. Vous exagérez sûrement son mérite." — "Non, papa," reprit Olivia, "ma mère a raison ; j'ai lu beaucoup de livres de controverse : les disputes de *Thwackum* et de *Square**, et les discussions de *Robinson Crusoé* avec le sauvage *Vendredi*." — "Fort bien,

* Ceux qui ont lu Tom Jones et Robinson Crusoé, sentiront aisément la plaisanterie de l'auteur, qui fait citer, par Olivia, ces romans comme des livres de controverse, à propos de quelques passages relatifs à la moralité de nos actions, ou à la connaissance de la religion, qui se rencontrent dans l'un et dans l'autre.

ma fille, je crois que vous êtes très en état de faire des conversions; mais en attendant, allez aider votre mère à faire la tourte de groseilles."

CHAPITRE VIII.

Amour qui ne promet pas une grande fortune, et qui peut cependant en produire une considérable.

Le lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique, pour certaines raisons, je ne fusse pas très-satisfait de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie, et de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il nous faisait payait, et au-delà, sa dépense; car il travaillait vigoureusement, et, soit qu'il s'agit de faner le foin, ou de le mettre en meule, il était toujours en avant. D'ailleurs, il avait sans cesse quelque chose d'amusant à dire, ce qui diminuait notre fatigue: il était, tout à-la-fois, si extravagant et si sensé, que je l'aimais, me moquais de lui, et en avais pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui provenait de l'attachement qu'il montrait pour Sophie. Il l'appelait, en plaisantant, sa petite femme; et quand il achetait, pour mes filles, une parure de rubans, celle de Sophie était toujours la plus jolie. Je ne sais pas comment cela se faisait; mais chaque jour il semblait devenir plus aimable, son esprit augmentait, et sa simplicité prenait un air de supériorité fondé sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, et la nappe étendue sur le foin. M. Burchell semblait répandre la joie et la gaîté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles, pla-

cés sur deux haies opposées, chantaient et semblaient se répondre. Le rouge-gorge familier venait becqueter, dans nos mains, des miettes de pain, et tout ce qui nous environnait paraissait partager notre satisfaction. " Je ne suis jamais assise ainsi," dit Sophie, " que je ne me rappelle le sort de ces deux amans, décrit d'une manière si touchante par Gay, qui périrent dans les bras l'un de l'autre écrasés par la chute d'un monceau de gerbes. Il y a quelque chose de si pathétique dans cette description, que je l'ai lue cent fois avec un nouveau plaisir." — " A mon avis," reprit mon fils, " les plus beaux traits de cette description sont fort inférieurs à ceux de la fable d'*Acis* et *Galatée* dans Ovide. Le poète romain entend mieux l'art des contrastes ; et c'est de cette figure adroitement employée que dépend toute la force du pathétique." — " C'est une chose remarquable," dit M. Burchell, " que les deux poètes dont vous parlez ont également contribué à introduire, chacun dans leur pays, un faux goût, en surchargeant leurs vers d'épithètes. Les auteurs d'un moindre génie ont trouvé plus aisé de les imiter dans leurs défauts ; et la poésie anglaise, comme celle des derniers siècles de l'Empire Romain, n'est à présent qu'un mélange d'images redondantes, sans but et sans liaison, une chaîne d'épithètes qui peuvent augmenter l'harmonie, mais sans rien ajouter au sens. Peut-être, madame, penserez-vous qu'en censurant ainsi les autres, il est juste que je les mette à portée de prendre leur revanche : aussi, n'ai-je fait cette remarque, que pour avoir occasion de lire à la compagnie une ballade qui, quels que soient ses défauts, est du moins exempte de celui que je viens de relever.

BALLADE.

' Entends ma voix, gentil ermite de ce vallon, guide mes pas dans ce lieu solitaire, vers la place où la clarté de ta

lumière réjouit cette vallée obscure par ses rayons, qui m'annoncent un refuge.

'Car j'erre ici délaissée et perdue, et mes pas faibles et chancelans sont embarrassés par les broussailles, qui semblent alonger mon chemin à mesure que j'avance.'

'Garde-toi, mon fils,' cria l'ermite, 'de t'exposer dans cette obscurité dangereuse ; car cette lumière qui te séduit n'est qu'un feu follet, qui t'égarerait pour te perdre.

'Ma porte est toujours ouverte au fils de l'indigent qui n'a point de retraite ; et, quoique ma provision soit petite, je la partagerai de bon cœur avec toi.

'Reste ici cette nuit, et partage librement ce que contient ma cellule, un lit dur, un repas frugal, le bonheur et le repos.

'Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée ; j'apprends de l'Etre suprême, qui a pitié de moi, à avoir aussi pitié d'eux.

'Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent ; elle me fournit des herbes et des fruits ; et la fontaine voisine apaise ma soif.

'Reste donc ici ce soir, pélerin : chasse devant toi les soucis ; car les soucis des mortels sont injustes : l'homme n'a besoin que de peu ici-bas, et il n'en a pas besoin long-temps.'

Les accens de l'ermite étaient aussi doux que la rosée qui tombe du ciel : le voyageur le remercia en s'inclinant, et le suivit à sa cellule.

L'humble demeure de l'ermite était située dans un hallier retiré : elle était le refuge du pauvre et du voyageur égaré.

Elle ne renfermait point, sous son toit de paille, de ces provisions qui exigent les soins du maître : la porte, qui s'ouvrait avec un simple loquet, reçut le couple innocent.

C'était à l'heure où les hommes se retirent pour se réjouir, ou pour se reposer : l'ermite garnit son petit feu, et cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux : il le presse, d'un air riant, de manger ; et, instruit dans la science de la légende, il cherche, par des histoires qui en étaient tirées, à accourcir la longueur du temps.

Près de lui, un petit chat, partageant sa gaîté, déploie ses tours : le grillon chante dans le foyer, le fagot se consume en pétillant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger ; car son cœur est accablé du poids de la douleur, et ses larmes commencent à couler.

L'ermite observe sa tristesse, et son cœur la partage. 'D'où naissent, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur ?

'Est-ce une fortune perdue, une amitié trahie, ou un amour méprisé, qui causent tes soucis ?

'Hélas ! les plaisirs que donne la richesse sont vains et périssables ; et ceux qui estiment ces bagatelles sont encore plus méprisables qu'elles.

'Et qu'est-ce que l'amitié ? un vain nom, un charme qui nous berce et nous endort, une ombre qui suit la richesse et la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

'L'amour est un nom plus vain encore ; c'est l'objet de la plaisanterie de l'orgueilleuse beauté : on ne le trouve point sur la terre, excepté, peut-être, lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.'

'Fi ! fi ! deviens raisonnable, jeune homme, et méprise le sexe.' Il dit ; et, pendant qu'il parlait, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini de beautés se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le ciel au lever de l'aurore, aussi brillantes et aussi passagères.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour-à-tour le trouble dans le cœur de l'ermite : l'aimable voyageur est reconnu, c'est une fille avec tous ses charmes.

‘Pardonnez, hélas!’ s’écrie-t-elle aussitôt, ‘à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, de venir ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le Ciel et vous résidez.

‘Mais ayez pitié d’une fille que l’amour fait ainsi errer à l’aventure; qui cherche le repos, et qui ne trouve partout que le désespoir.

‘Mon père vivait sur les bords de la Tyne; c’était un seigneur riche et puissant; tous ses biens devaient m’appartenir; je suis son seul enfant.

‘Il se présenta un nombre infini d’amans pour m’obtenir de sa tendresse; ces amans me louaient des charmes qu’ils m’attribuaient, et ils m’aimaient ou feignaient de m’aimer.

‘Chaque matin, leur troupe brillante s’empressait autour de moi avec les présens les plus riches. Parmi eux se distinguait le jeune Edwin; mais il ne me parlait jamais d’amour.

‘Vêtu d’une manière simple, il n’avait ni richesses, ni grandeur: un cœur constant était tout son bien; mais ce cœur était tout à moi. La fleur qui s’ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le ciel, ne peuvent être comparées à la pureté de son âme.

‘La rosée, les fleurs, ont des charmes hélas! peu durables: il eut leurs charmes, et j’eus leur inconstance.

‘Car, vaine et orgueilleuse, j’employai tout l’art de la coquetterie pour le tourmenter; et, quoique sa passion touchât mon cœur, je me réjouissais des peines que je lui causais.

‘Enfin, accablé par mes mépris, il m’abandonna à ma fierté, et alla chercher dans les déserts une solitude où il mourut.

‘Mais il me reste à présent le repentir de ma faute, et je ne puis l’expier que par ma mort: je veux chercher la solitude où il se retira, et m’arrêter sur la place où il repose.

‘Et là, éperdue, désespérée, cachée à tous les yeux, je me coucherai sur la terre, et j’y mourrai: c’est ainsi qu’Edwin est mort pour moi; c’est ainsi que je mourrai pour lui.’

'Non, vous ne mourrez pas,' s'écria l'ermite en la serrant contre son sein. La belle, étonnée, était prête à le gronder : c'était Edwin lui-même qui la serrait entre ses bras.

'Regarde, Angeline, toi qui m'as toujours été chère ; regarde, mon amie, ton Edwin si long-temps perdu, rendu à l'amour et à la vie.

'Laisse-moi te presser contre mon cœur, et oublier, dans tes embrassemens, toutes mes peines ; ne nous séparons jamais ; jamais, ô toi, tout mon bien !

'Non, jamais nous ne nous séparerons ! nous nous aimerons, et nous vivrons si constamment l'un pour l'autre, que le soupir qui terminera tes jours, terminera aussi ceux de ton Edwin.'

Pendant que M. Burchell lisait cette ballade, Sophie semblait joindre un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous ; et à l'instant nous vîmes un homme passer à travers la haie, pour ramasser le gibier qu'il avait tué. Ce chasseur était le chapelain du chevalier, qui venait de tirer un des merles qui nous amusaient tant. Un bruit si fort, et venant de si près, fit tressaillir mes filles ; et je remarquai que, dans sa frayeur, Sophie s'était jetée dans les bras de M. Burchell. Le chapelain nous aborda, et nous demanda pardon de nous avoir effrayés, nous assurant qu'il ne savait pas que nous fussions si près. Il s'assit ensuite auprès de ma fille cadette ; et, en chasseur galant, il lui offrit le gibier qu'il avait tué dans la matinée. Elle allait le refuser ; main un coup-d'œil de sa mère l'avertit de ne le pas faire. Elle accepta donc le présent, quoiqu'avec quelque répugnance. Ma femme, selon sa coutume, laissa percer sa vanité, en me disant à l'oreille que Sophie avait

fait la conquête du chapelain, comme sa sœur celle du chevalier. Je soupçonnai cependant, avec plus de probabilité, que ses affections étaient placées ailleurs. Le message du chapelain avait pour objet de nous avertir que M. Tornhill avait retenu des musiciens, préparé des rafraîchissemens, et qu'il se proposait de faire danser, cette nuit même, les jeunes demoiselles, au clair de la lune, sur le gazon devant notre porte. " Et j'avouerai," continua-t-il, " que mon empressement à vous apporter le premier cette nouvelle n'était pas tout-a-fait désintéressé de ma part ; car j'attends, pour récompense, que miss Sophie voudra bien me faire l'honneur de danser avec moi." Ma fille répondit qu'elle accepterait volontiers sa proposition, si elle pouvait le faire convenablement. " Mais voici," dit-elle, " un monsieur," en regardant M. Burchell, " qui m'a aidée dans les travaux de la journée, et il est juste qu'il partage mes amusemens." M. Burchell la remercia de sa politesse ; mais il céda sa main au chapelain, ajoutant qu'il devait aller, le soir même, à cinq milles de là, à un souper de moisson auquel il était invité. Le refus de Sophie me parut un peu extraordinaire, et je ne concevais pas comment une fille aussi sensée qu'elle pouvait ainsi préférer un homme ruiné à quelqu'un qui avait de si belles espérances de fortune. Mais de même que les hommes savent mieux distinguer le mérite des femmes, de même aussi les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre, et ils sont pourvus de talens divers pour cette mutuelle observation.

CHAPITRE IX.

Deux dames de grande distinction paraissent sur la scène. — Une parure brillante semble toujours donner des manières plus distinguées.

A PEINE M. Burchell venait de nous quitter, et Sophie de consentir à danser avec le chapelain, que mes petits garçons vinrent, en courant, nous avertir que le chevalier était arrivé avec une nombreuse compagnie. En rentrant au logis, nous trouvâmes notre jeune seigneur avec deux messieurs et deux dames richement parées, qu'il nous présenta comme des personnes de qualité et de la plus grande distinction. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. Tornhill proposa aussitôt que chaque cavalier prît une dame sur ses genoux. Je m'y opposai fortement, malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya Moïse emprunter quelques chaises ; et comme il nous manquait aussi des dames pour compléter une contredanse, les deux messieurs qui accompagnaient M. Tornhill allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuses. Ils revinrent bientôt, amenant les deux filles de mon voisin Flamborough, que leurs nœuds de rubans rouges rendaient toutes fières. Mais il survint une circonstance qu'on n'avait pas prévue. Quoique les demoiselles Flamborough fussent réputées pour les meilleures danseuses de la paroisse, et qu'elles entendissent en perfection les gigues et les rondes, elles ne connaissaient nullement les contredanses. Cela nous embarrassa d'abord ; cependant, après qu'on leur eut montré un peu les figures, et qu'on les eut tirées et poussées en tous sens, elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistait en deux violons, avec un fifre et un tambourin. La lune était très-brillante. M. Tornhill, et ma fille aînée menaient la danse, au grand plaisir des

spectateurs ; car les voisins, ayant appris ce qui se passait, étaient venus en foule pour nous regarder. Olivia dansait avec tant de grâce et de vivacité, que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir la joie de son cœur, en m'assurant que la petite friponne avait appris d'elle tous les pas qu'elle exécutait si bien. Les dames de la ville faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour imiter les grâces de ma fille, sans pouvoir y parvenir : elles s'étendaient, minaudaient et se trémoussaient, mais inutilement. Les spectateurs avouaient que tout cela était fort beau ; mais le voisin Flamborough observa que les pas de miss Livy * marquaient chaque note de musique aussi exactement que l'écho. Après environ une heure de danse, les dames, dans la crainte de s'enrhumer, rompirent le bal. Une d'elles s'exprima, a ce sujet, d'une manière qui me sembla bien grossière, en disant que la sueur lui *découlait de partout.* A notre retour à la maison, nous trouvâmes un fort beau souper froid que M. Tornhill y avait fait apporter. La conversation devint alors plus réservée : les deux dames éclipsèrent entièrement mes filles ; car elles ne parlaient que du grand monde, de la haute compagnie et autres sujets semblables, tels que peinture, bon goût, pièces de théâtre, musique, etc. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent grandement, en laissant échapper des juremens ; mais ce fut pour moi la preuve la plus certaine qu'elles étaient de qualité, quoique j'aie appris depuis que les juremens sont tout-à-fait de mauvais ton parmi le beau monde. Cependant, leur parure jetait un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles paraissaient regarder avec envie leurs avantages ; et ce qui leur semblait répréhensible en elles était considéré comme les rafinemens d'une éducation supérieure. Mais la complaisance de ces dames était encore au-dessus de leurs autres qualités : une d'elles remarqua que, si miss Olivia

*Diminutif d'Olivia.

voyait un peu plus le monde, elle se perfectionnerait beaucoup. De son côté, l'autre assura que, si miss Sophie passait seulement un hiver à la ville, elle serait toute autre. Ma femme fut entièrement de leur avis, ajoutant qu'elle ne désirerait rien tant que de pouvoir polir l'éducation de ses filles, en passant avec elles un seul hiver à la ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela, que leur éducation était déjà trop au-dessus de leur fortune, et que des manières plus recherchées ne serviraient qu'à rendre leur pauvreté ridicule, et à leur donner du goût pour des plaisirs auxquels elles n'avaient pas droit de prétendre. "Et quels plaisirs n'ont pas le droit d'espérer," s'écria M. Tornhill, "celles qui peuvent en procurer de si grands? Quant à moi," continua-t-il, "ma fortune est assez considérable : l'amour, la liberté et le plaisir sont mes maximes; mais je veux périr, si, dans le cas où la moitié de mon bien pourrait plaire à ma charmante Olivia, elle ne lui était assurée à l'instant ; et la seule faveur que je demanderais en retour serait qu'elle me permît d'ajouter ma personne au présent."

Je n'étais pas tellement étranger au monde que je ne susse fort bien que ce propos était le jargon en usage, pour déguiser l'insolence de la proposition la plus insultante; mais je fis un effort pour contenir mon indignation. "Monsieur," répliqua-je vivement, "la famille que vous voulez bien honorer de votre présence a été élevée dans des sentimens d'honneur aussi délicats que les vôtres, et toute tentative pour y porter atteinte pourrait entraîner les plus dangereuses conséquences. L'honneur, monsieur, est le seul bien qui nous reste; et c'est un trésor que nous devons garder soigneusement." Je me repentis bientôt de la chaleur que j'avais mise dans ces dernières paroles; car, en me serrant la main, le jeune chevalier me jura qu'il louait ma façon de penser, quoiqu'il désapprouvât mes soupçons. "Quant à ce que vous venez de me donner à entendre,"

me dit-il, " je vous proteste que rien n'était si éloigné de mon esprit qu'une telle pensée. Non, par tout ce qu'il y a de plus séduisant au monde, une vertu qui exige un siége en forme, ne sera jamais de mon goût ; et, en amour, je ne suis que pour les *coups de main.*"

Les deux dames, qui avaient paru ne pas entendre ce qui avait précédé, semblèrent très-mécontentes de ce dernier trait de liberté, et commencèrent un dialogue fort sage et fort sérieux sur la vertu. Ma femme, le chapelain et moi, nous nous joignîmes bientôt à la conversation ; et le chevalier, lui-même fut enfin obligé de témoigner du repentir de ses premiers discours. Nous parlâmes des plaisirs de la tempérance, et de la sérénité d'une âme qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien aise que mes petits garçons eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire, afin qu'ils pussent profiter d'une conversation si morale. M. Tornhill alla même plus loin que moi, et me demanda s'il me convenait de faire la prière du soir. J'acceptai avec joie sa proposition, et la soirée se passa de la manière la plus agréable, jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les dames semblaient très-fâchées de se séparer de mes filles, pour lesquelles elles avaient conçu une affection particulière, et elles se réunirent pour demander la permission de les recevoir chez elles. Le chevalier appuya la requête, et ma femme y joignit ses instances. Les deux jeunes personnes me regardaient d'un air suppliant. Dans mon embarras, je fis deux ou trois objections que mes filles détruisirent aussitôt ; de sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement : ce qui me valut, pendant tout le jour suivant, des airs de mauvaise humeur, et des réponses laconiques.

CHAPITRE X.

La famille du Ministre s'efforce d'aller de pair avec des gens plus riches. — Misère des pauvres, quand ils veulent paraître au-dessus de leur situation.

Je commençai bientôt à m'apercevoir que toutes mes longues et pénibles leçons sur la modération, la simplicité et le contentement dans son état, étaient absolument sans effet. Les politesses que nous venions de recevoir de nos supérieurs réveillèrent cet orgueil que je n'avais fait qu'assoupir, mais que je n'avais pu détruire. Nos fenêtres furent, comme auparavant, chargées d'eaux pour le visage et pour le cou. On appréhenda le soleil, parce qu'il hâlait la peau, et le feu comme gâtant le teint. Ma femme observa que, lorsque ses filles se levaient trop matin, elles avaient les yeux fatigués, que leur nez devenait rouge quand elles travaillaient après le dîner; et elle me convainquit que jamais leurs mains ne paraissaient si blanches que lorsqu'elles ne faisaient rien. Ainsi donc, au lieu de finir les chemises de mon fils Georges, je les vis reprendre leurs anciens chiffons, et broder du marli. Les pauvres miss Flamborough, jusque-là leurs compagnes chéries, furent négligées, comme des connaissances trop vulgaires; et la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur la peinture, le bon goût, Shakspeare et la musique.

Tout cela eût été supportable encore, si une Egyptienne, qui disait la bonne aventure, ne fut venue achever de tourner les têtes par des idées de grandeur et d'élévation. Cette sybille basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent me demander un schelling chacune, pour le lui donner en lui faisant une croix dans la main. A dire vrai,

j'étais las d'être toujours prudent, et je ne pus m'empêcher d'accéder à leur demande, parce que j'aimais à les voir heureuses. Je leur donnai donc à chacune un schelling. Je dois cependant faire observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étaient jamais sans argent ; car ma femme leur laissait toujours généreusement une guinée dans leur poche, mais avec défense expresse de jamais la changer. Elles restèrent quelque temps enfermées avec la diseuse de bonne aventure, et, quand elles revinrent, je lus aisément dans leurs yeux qu'elle leur avait promis des choses superbes. "Eh bien ! mes enfans, êtes-vous contentes ?..... Dis-moi, Livy, la diseuse de bonne aventure t'a-t-elle, pour ton schelling, donné quelque chose qui vaille ?" — "Je vous proteste, papa," me répondit-elle d'un air fort sérieux, "que je crois que cette femme a commerce avec quelqu'un que je n'ose nommer ; car elle m'a dit positivement qu'avant un an, je serais mariée avec un chevalier." — "Fort bien ! Et toi, Sophie, mon enfant, quel mari dois-tu avoir ?" — "Papa, je dois avoir un lord, aussitôt que ma sœur aura épousé son chevalier." — "Quoi !" m'écriai-je, "voilà tout ce que vous avez eu pour vos deux schellings ; l'une un chevalier, l'autre un lord ? Folles que vous êtes, pour la moitié de la somme, je vous aurais promis un prince et un nabab."

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très-sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les astres à quelque chose de grand, et nous anticipâmes sur notre future grandeur.

On a fait mille fois l'observation, et je la ferai encore une, que les momens que nous passons dans l'attente du bonheur sont plus agréables que ceux de la jouissance même. Dans le premier cas, nous assaisonnons le mets à notre goût, dans le second, c'est la nature qui nous l'apprête. Il est impossible de décrire les agréables rêveries

auxquelles nous nous abandonnions dans notre joie. Nous voyions déjà notre fortune rétablie ; et comme toute la paroisse assurait que le chevalier était amoureux de ma fille, elle-même en était amoureuse, à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle, ma femme faisait les rêves les plus heureux du monde, et elle ne manquait pas de nous les raconter tous les matins, avec le plus grand sérieux et la plus grande exactitude. Une nuit, elle avait vu un cercueil et des os en croix, signe de mariage prochain. Une autre fois, elle avait rêvé que les poches de ses filles étaient pleines de liards, signe indubitable que bientôt elles seraient remplies d'or. Mes filles avaient aussi leurs présages. Elles sentaient des baisers sur leurs lèvres ; elles voyaient des anneaux à la chandelle, des bourses dans le feu, et des lacs d'amour au fond de chaque tasse de thé.

Vers la fin de la semaine, nous reçûmes une lettre des dames de la ville, par laquelle, en nous faisant [illegible] complimens, elles nous disaient qu'elles espéraient voir toute notre famille à l'église le dimanche suivant. Je m'aperçus, en conséquence, que, pendant toute la matinée du samedi, ma femme et mes filles avaient ensemble des conversations secrètes, et l'on me regardait de temps en temps avec des yeux qui m'annonçaient qu'il y avait sur le tapis quelque projet extraordinaire. Je soupçonnai qu'il s'agissait de paraître le lendemain à l'église avec éclat. Le soir, elles commencèrent leurs attaques en forme, et ma femme entreprit le siège. Après le thé, comme je paraissais de bonne humeur, elle débuta en ces termes : " Je crois, mon cher Charles, qu'il y aura demain à l'église beaucoup de beau monde." — " Peut-être bien ; mais cela ne doit pas vous inquiéter. Je ferai toujours un sermon, dans tout état de choses." — " Ah ! je m'y attendais bien ; mais je crois, mon cher, que nous devrions paraître à l'église aussi décemment qu'il sera possible, car qui sait ce qui peut arriver ? " — " Vos précau-

tions," répondis-je, "sont fort louables. Un extérieur décent à l'église me plaît toujours : nous devons y joindre la dévotion et l'humilité à la sérénité d'âme et à la satisfaction."— "Oui, je sais cela, mais je veux dire que nous devrions y aller de la manière la plus convenable qu'il sera possible, et non pas tout-à-fait comme les manans qui nous environnent." — "Vous avez parfaitement raison, ma chère, j'allais vous dire la même chose. La manière la plus convenable est d'y aller d'aussi bonne heure que vous le pourrez, afin d'avoir le temps de faire la méditation avant que le service commence." — "Bon, bon," dit ma femme, en m'interrompant, "on sait bien tout cela. Ce n'est pas là ce dont il s'agit : ce que j'entends, c'est que nous devrions aller à l'église avec quelque distinction. Vous savez qu'elle est à deux milles de notre maison ; et je vous assure que je n'aime point à voir vos filles entrer dans leur banc, toutes essoufflées et toutes rouges, et avec l'air de paysannes qui viennent de remporter le prix de la course. Voici donc, mon cher ami, ce que je veux vous proposer. Nous avons nos deux chevaux de charrue, le poulain, qui est depuis neuf ans à la maison, et son camarade le noiraut, qui n'ont presque rien fait depuis un mois ; aussi deviennent-ils gras et paresseux. Pourquoi ne travailleraient-ils pas aussi comme nous ? Je puis vous assurer que quand Moïse les aura un peu arrangés, ils n'auront point du tout mauvaise mine."

A cette proposition j'objectai que marcher à pied aurait bien meilleure façon que d'aller sur d'aussi mauvaises montures, le cheval noir étant borgne, et le poulain sans crins ; que l'un et l'autre n'avaient jamais été dressés à porter en selle ; qu'ils avaient toutes sortes de vices, et qu'enfin nous n'avions qu'une selle de femme. Mais toutes ces objections furent inutiles, et je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour rassembler tout

l'attirail nécessaire à l'expédition. Comme je pensai que cela prendrait beaucoup de temps, je partis à pied, devant, pour aller à l'église, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire à lire les prières; mais ne les voyant point arriver, je fus obligé de commencer le service, très-fâché intérieurement de leur absence. Mon mécontentement s'augmenta quand je vis le service fini, sans que ma famille y eût paru. Je pris, pour m'en retourner, le grand chemin, qui avait cinq milles, tandis que celui des gens de pied n'en avait que deux; et quand je fus à moitié chemin de la maison, j'aperçus la procession qui s'avançait lentement vers l'église : mon fils, ma femme et les deux enfans étaient perchés sur l'un des chevaux, et mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard ; mais je lus bientôt sur leurs figures qu'il leur était arrivé mille infortunes dans la route. D'abord, les chevaux avaient refusé de sortir de la maison, jusqu'à ce que M. Burchell eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cents toises, en les frappant à coups de bâton. Ensuite, les sangles de la selle de ma femme s'étaient rompues, et l'on avait été obligé de s'arrêter pour les raccommoder; enfin, il avait pris fantaisie à l'un des chevaux de s'arrêter, sans que ni prières ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venait que de lui passer, quand je rencontrai mon monde. J'avoua que les voyant tous sains et saufs leur confusion m'amusa un peu, parce qu'elle me donnait beau jeu par la suite, pour me moquer de ma femme, et apprendre à mes filles à avoir un peu moins de vanité.

CHAPITRE XI.

La famille du Ministre continue de vouloir briller.

La veille de Saint-Michel arrivait le lendemain ; nous fûmes invités, chez le voisin Flamborough, aux divertissemens usités à la campagne à cette époque. Notre dernière aventure nous avait un peu humiliés : sans cela, il est probable qu'on aurait rejeté avec mépris une pareille invitation. Cependant nous voulûmes bien consentir à nous amuser. L'oie et les poudings de notre honnête voisin furent trouvés bons, et son aile* excellente, même par ma femme, qui était connaisseuse. Il est vrai qu'il n'en était pas tout-á-fait de même de sa manière de raconter. Ses histoires étaient fort longues, fort ennuyeuses, toujours relatives à lui-même ; nous en avions déjà ri dix fois, cependant nous fûmes assez polis pour en rire encore.

M. Burchell, qui était de la partie, aimait toujours à mettre en train, par quelque amusement innocent. Il proposa donc à mes garçons et à mes filles de jouer à *Colin-Maillard.* Ma femme, elle-même, consentit à être du jeu, et j'eus du plaisir en pensant qu'elle n'était pas encore trop vieille. Mon voisin et moi, nous regardions, nous riions à chaque attrape, et nous vantions notre ancienne adresse. La *main chaude* suivit, ensuite vint le jeu des *questions;* enfin on s'assit par terre pour jouer à la *savate.* Comme il est possible que tout le monde ne connaisse pas cet amusement du bon vieux temps, il est nécessaire d'expliquer que, pour jouer ce jeu, la compagnie s'assied à terre en rond, excepté un seul qui reste debout au milieu, et dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se passe de main

* Espèce de bière supérieure à la bière ordinaire.

en main par dessous les jarrets, à-peu-près comme une navette de tisserand. Celui qui est debout étant dans l'impossibilité de voir en face tout le cercle, le beau du jeu consiste à lui donner des coups de talon du soulier sur le côté qui est sans défense. C'était ainsi que ma fille aînée était enfermée au milieu du rond, sautant de côté et d'autre après le soulier, toute rouge et toute bouffie, criant : *Point de tricherie ! point de tricherie !* avec une voix capable de rendre sourd un chanteur des rues ; quand tout-à-coup entrèrent dans la chambre, devinez qui ? rien moins que nos deux grandes connaissances de la ville, lady Blarney et miss Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs. Je vous laisse à juger de la confusion. Toute description ne ferait qu'en affaiblir l'idée, aussi n'entreprendrai-je pas de peindre cette nouvelle mortification. O Ciel ! être surprise dans des attitudes si bizarres par des dames d'un si bon ton ! Aussi pouvait-on attendre autre chose d'un jeu aussi vulgaire, proposé par M. Flamborough. Nous semblâmes, pendant quelque temps, cloués à la terre, comme si nous eussions été pétrifiés d'étonnement.

Les deux dames avaient été à la maison pour nous voir ; et, ne nous y ayant pas trouvés, elles étaient venues à notre rencontre, pour s'informer de l'accident qui avait empêché ma famille de paraître à l'église le jour précédent. Olivia se chargea de répondre pour tous ; et se contenta de dire sommairement : "Nous sommes tombées de cheval." A cette nouvelle, les dames parurent désolées ; mais voyant qu'il n'était point arrivé d'accident, elles exprimèrent leur ravissement. Apprenant ensuite qu'on avait pensé mourir de peur, elles en furent extrêmement affligées ; mais quand elles surent que nous avions passé une fort bonne nuit, elles redevinrent de nouveau très-joyeuses. Rien n'égala leur complaisance pour mes filles. Le dernier jour que nous les avions vues, leurs protestations avaient été vives, cette fois

elles furent pressantes. Elles témoignèrent le désir extrême de lier une connaissance plus intime. Lady Blarney s'attacha particulièrement à Olivia ; miss Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs (j'aime à donner aux personnes tous leurs noms) fit voir un penchant plus décidé pour Sophie. La conversation se soutenait entre ces deux dames, pendant que mes filles admiraient en silence leur ton et leurs belles manières. Mais comme il peut se faire que mes lecteurs, quelque bourgeois que je les suppose, soient curieux d'une conversation du grand monde, et d'anecdotes de lords, de ladys et de chevaliers de la Jarretière, je leur demande la permission de rapporter la fin de la conversation dont il s'agit.

" Tout ce que je sais de cette aventure," dit miss Skeggs, "c'est que cela peut être ou n'être pas ; mais ce qu'il y a de certain, milady, c'est que toute l'assemblée fut dans le plus grand étonnement. Milord changea vingt fois de couleur, milady s'évanouit, mais sir Tomkin, tirant son épée, jura qu'il était à elle jusqu'à la dernière goutte de son sang." — " Fort bien," répliqua lady Blarney ; " mais ce que je puis affirmer, c'est que la duchesse ne m'a jamais dit un mot de cette affaire, et cependant elle n'a rien de secret pour moi." — " Mais vous pouvez être certaine d'un fait, c'est que le lendemain milord duc cria trois fois à son valet de chambre : ' Jernigan ? Jernigan ? Jernigan ? apporte-moi mes jarretières.' "

J'ai oublié d'avertir que, pendant cette conversation, M. Burchell se comportait très-impoliment. Il avait le visage tourné du côté du feu, et à la fin de chaque phrase, il laissait échapper une expression de mépris et de désapprobation qui nous déplaisait à tous, et qui empêchait en quelque sorte, la conversation de s'échauffer.

" D'ailleurs ma chère Skeggs," continua notre milady, " il n'y a pas un mot de cela dans les vers que le docteur Burdock a fait à ce sujet." — " J'en suis surprise," s'écria

miss Skeggs, " car il lui arrive rarement de manquer de pareilles occasions, d'autant plus qu'il n'écrit que pour son amusement." — " Mais milady peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers ? " — " Ma chère, croyez vous que je porte ces bagatelles-là sur moi ? Quoique cependant elles soient fort jolies, assurément, et je crois m'y connaître un peu ; au moins je sais ce qui me plaît. En vérité, j'ai toujours admiré les poésies légères du docteur Burdock ; car, excepté les siennes et celles de notre chère comtesse d'Hanover-square, * le reste est la plus pitoyable chose du monde. Rien qui sente le bon ton."

— " Milady devrait excepter," reprit miss Skeggs, " ses productions dans le *Magasin des Dames*.† J'espère que l'on conviendra qu'il n'y a rien là qui ne soit du meilleur goût ; mais je crains que nous n'ayons plus rien de votre façon." — " Vous savez, ma chère, que ma lectrice m'a quittée pour épouser le capitaine Roach ; et, comme ma pauvre vue ne me permet pas d'écrire moi-même, il y a quelque temps que je cherche une personne capable de la remplacer. C'est ce qui n'est pas aisé à trouver. Il faut avouer aussi que trente livres sterling par an sont de faibles honoraires pour une demoiselle qui sait lire, écrire et se présenter en compagnie. Quant aux filles élevées à la ville , ne m'en parlez pas, elles ne sont pas supportables."

—" Hélas ! je ne le sais que trop, par expérience," reprit miss Skeggs ; " car, de trois demoiselles de compagnie que j'ai eues en six mois, une refusait de travailler au linge une heure par jour, l'autre trouvait que vingt-cinq guinées étaient des appointemens trop faibles ; et, quant à la troisième, je fus obligée de la renvoyer, parce que je soupçonnais quelque intrigue entre elle et mon chapelain. La ver-

* C'est une des belles places publiques de Londres.

† Journal qui paraît tous les mois à Londres.

tu, ma chère amie, la vertu ne peut être trop payée ! Mais où la trouver ? "

Ma femme avait été fort attentive à cette conversation ; mais la dernière partie l'avait particulièrement frappée. Trente livres sterling et vingt-cinq guinées faisaient bien cinquante-six livres sterling et cinq schelings, monnaie d'Angleterre, qu'on jetait pour ainsi dire à la tête, et qu'il était aisé d'assurer à sa famille. Elle étudia un moment mes regards, pour voir ce que je pensais ; et à dire vrai, j'étais d'avis que deux places pareilles conviendraient parfaitement à nos filles. De plus, si le chevalier avait effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'était le moyen de la mettre en état de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantages, faute d'assurance, et elle entreprit la harangue pour toute la famille. "J'espère," dit-elle, " que ces dames pardonneront ma présomption. Il est vrai que je n'ai pas droit de prétendre à de telles faveurs ; mais cependant il est naturel que je souhaite l'avancement de mes enfans. Et j'ose dire que mes deux filles ont eu une belle et bonne éducation : au moins ne peut-on pas en recevoir une meilleure à la campagne. Elles savent lire, écrire, compter, travailler à l'aiguille, tricoter, broder, et déchiffrent un peu la musique ; elles peuvent faire de petits ajustemens, broder du marli. Mon aînée sait découper, et ma cadette lit fort bien la bonne aventure dans les cartes." — " Puh ! * "

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence, avec un air d'importance et d'indécision. A la fin, miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs eut la complaisance de répondre que les deux jeunes demoiselles, autant qu'elle pouvait en juger d'après une connaissance aussi légère, paraissaient

* Expression de mépris que laissait échapper M. Burchell presque à chaque phrase de cette conversation.

convenir très-bien pour ces places. " Mais, Madame," dit-elle à mon épouse, " une affaire comme celle-là exige un examen approfondi du caractère, et une connaissance plus intime. Ce n'est pas, Madame, que je soupçonne la vertu, la prudence et la sagesse de ces jeunes miss ; mais il y a des formes dans ces affaires, Madame, il y a des formes."

Ma femme approuva très-fort cette défiance, assurant qu'elle était elle-même très-soupçonneuse ; mais elle s'en rapporta à nos voisins pour le caractère de ses filles. Lady Blarney répondit que toute information était inutile, et que la recommandation de son cousin Tornhill suffirait. Notre requête fut donc ajournée jusque-là.

CHAPITRE XII.

La fortune semble avoir résolu d'humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus pénibles que des calamités réelles.

Lorsque nous fûmes de retour à la maison, nous passâmes la soirée en projets de grandeur future. Deborah se perdit en conjectures pour savoir laquelle de ses deux filles devait, selon les apparences, avoir la meilleure place, et le plus d'occasions d'être lancée dans le grand monde. Le seul retard à notre avancement était dans la recommendation du chevalier ; mais il nous avait déjà donné tant de preuves d'amitié, que nous ne doutions pas de l'obtenir. Même étant au lit, ma femme continua sa conversation favorite. — " Ma foi, mon cher Charles, entre nous, je pense que nous avons fait une excellente besogne aujourd'hui."— " Assez bonne," répondis-je, ne sachant trop que dire. —

“ Comment ! assez bonne ? Je crois qu'on ne pouvait mieux faire. Supposons que nos filles fassent à Londres des connaissances du bon ton ; et j'en suis certaine, parce qu'il n'y a que Londres dans l'univers pour trouver des maris. D'ailleurs, mon cher ami, il arrive tous les jours des choses plus étranges ; et si des dames de qualité se prennent si fort d'amitié pour mes filles, que ne feront pas les hommes ? Entre nous je vous assure que j'aime beaucoup milady Blarney ; elle est si obligeante ! Cependant, miss Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs me tient beaucoup au cœur. Et quand elles ont parlé de places à la ville, vous avez vu comme j'ai saisi l'à-propos. Dites-moi, mon ami, ne pensez-vous pas que j'aie bien travaillé pour mes enfans ? ”— “ Ah ! ” repris-je, ne sachant trop que penser là-dessus, “ fasse le ciel que dans trois mois elles aient à s'en féliciter ! ” Cette observation était une de celles que j'avais coutume de faire, pour donner à ma femme une haute opinion de ma sagacité ; car, si mes filles réussissaient, c'était, de ma part, un souhait pieux que se trouvait réalisé ; si, au contraire, il arrivait quelque malheur, ce que j'avais dit devenait une espèce de prophétie. Cependant, toute cette conversation n'était qu'une introduction à un autre sujet que je craignais beaucoup plus. Comme nous allions, sans doute, paraître un peu plus dans le monde, il ne s'agissait rien moins que de vendre, à la foire prochaine, le poulain qui devenait vieux, et d'acheter un autre cheval de belle apparence, et qui pût, au besoin, porter une ou deux personnes, soit pour aller à l'église, soit pour faire des visites. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet, mais il ne fut pas défendu moins vigoureusement ; et comme, à mesure que je faiblissais, mon antagoniste gagnait du terrein, la vente du poulain fut enfin résolue.

Le lendemain était le jour de la foire, et j'avais intention d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que

j'étais enrhumé, et rien ne put la décider à me laisser sortir. " Non, mon ami," dit-elle ; " notre fils Moïse est un garçon adroit qui s'entend bien à vendre et à acheter avantageusement ; vous savez que tous nos marchés importans ont été faits par lui. Il tient bon, et il marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son but ceux avec lesquels il a affaire."

J'avais effectivement assez bonne opinion de l'intelligence de mon fils, et je consentis sans peine à le charger de la commission. Le lendemain matin, je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire, elles frisaient ses cheveux, nettoyaient ses boucles, et retroussaient son chapeau avec des épingles ; quand sa toilette fut finie, nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le poulain, avec une boîte de sapin devant lui, pour rapporter quelques merceries. Il avait un habit de drap chiné, qui, quoique un peu court, était encore très-mettable. Sa veste était d'une ratine vert-canard, et ses sœurs avaient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance hors de la porte, en lui criant : *Bonne chance!* jusqu'à ce que nous l'eussions perdu de vue.

Il était à peine parti, que le sommelier de M. Tornhill vint nous féliciter de notre bonne fortune, en nous disant qu'il avait entendu son jeune maître parler de nous avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la même maison arriva bientôt avec un billet pour mes filles, par lequel les deux dames annonçaient que M. Tornhill leur avait rendu de nous tous un compte si satisfaisant, qu'après quelques informations de plus, elles espéraient être entièrement satisfaites. " Ah ! " s'écria ma femme, " je vois que ce n'est pas chose aisée que de s'introduire chez les grands ; mais aussi, quand une fois on y est, alors, comme dit Moïse, il n'y a plus qu'à dormir." A cette saillie de gaîté qu'elle donnait pour un trait d'esprit,

mes filles applaudirent en riant aux éclats. Enfin, elle fut si satisfaite du message, qu'elle mit la main à la poche, et donna au domestique une pièce de sept sous et demi.

C'était le jour des visites. M. Burchell, qui revenait de la foire, entra immédiatement après. Il apportait à chacun de mes enfans un morceau de pain d'épice d'un sou, que ma femme serra pour le leur donner de temps en temps ; il apportait aussi à mes filles une couple de boîtes pour mettre des pains à cacheter, du tabac, des mouches, ou même de l'argent lorsqu'elles en gagneraient. Ma femme préférait les bourses de peau de belette, parce qu'elles portent bonheur ; mais ces boîtes étaient bonnes en attendant. Nous avions encore des égards pour M. Burchell, quoique ses manières impolies, lors de notre dernière entrevue, nous eussent déplu. Nous ne pûmes donc nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune, et de lui demander son avis ; car, quoique, en fait de conseils, nous fussions peu disposés à les suivre, nous étions toujours assez portés à en demander. Quand il eut lu le billet des deux dames, il secoua la tête, et observa qu'une affaire de cette espèce exigeait la plus grande circonspection. Cet air de méfiance déplut beaucoup à ma femme. “ Je n'ai jamais douté, monsieur,” lui dit-elle, “ de votre empressement à vous déclarer contre mes filles et contre moi. Vous avez plus de circonspection qu'il n'en faut ; cependant je crois que, lorsque nous avons des conseils à demander, nous devrions nous addresser à des personnes qui, elles-mêmes, aient su en suivre de bons.” — “ Quelle qu'ait été ma conduite particulière, madame, il n'en est point question en ce moment ; car j'ai pu ne pas faire usage de conseils, mais je n'en suis pas moins obligé en conscience de donner les miens à ceux qui me les demandent.” Comme je craignais que cette réponse n'attirât une répartie plus dure que spirituelle, je changeai de pro-

pos, et je dis que j'étais étonné que notre fils ne fût pas encore de retour, la nuit étant presque fermée. " N'ayez point d'inquiétude," répondit ma femme ; " soyez sûr qu'il entend bien ses affaires : je vous garantis qu'on ne le verra pas vendre sa poule quand elle sera mouillée. Je l'ai vu conclure des marchés étonnans. Je vais, à ce sujet, vous raconter une histoire qui vous fera mourir de rire. Mais, sur ma vie, le voilà qui revient sans cheval et sa boîte sur le dos."

Comme elle parlait, Moïse arrivait à pas lents, et suant sous le poids de la boîte qu'il avait attachée derrière ses épaules, à la manière des colporteurs. " Bon jour, bon jour, Moïse ; eh bien, mon enfant, que nous as-tu rapporté de la foire ? " — " Ma personne," dit-il avec un sourire malin, en posant la boîte sur le dressoir. — " Fort bien, Moïse," dit ma femme, " nous savons cela ; mais le cheval, où est-il ? " — " Je l'ai vendu trois livres sterling cinq schellings et deux sous." — " Bien, mon enfant. Oh, je savais bien que tu leur en revendrais. Entre nous, trois livres cinq schellings deux sous, ce n'est pas une mauvaise journée. Allons, donne-nous cet argent." — " Je n'en rapporte point," répliqua Moïse, " je l'ai employé à un achat que voici.' Puis tirant un paquet de dessous son habit, " Voilà," dit-il, " une grosse de lunettes vertes, avec des montures d'argent et des étuis de chagrin." — " Une grosse de lunettes vertes," répéta ma femme d'une voix affaiblie. " Quoi ! tu as vendu le poulain, et tu ne nous rapportes qu'une grosse de méchantes lunettes ! " — " Mais, ma chère mère, entendez donc raison ; c'est un marché d'or que j'ai fait, je les ai eues pour rien ; autrement je ne les aurais pas achetées : les seules montures d'argent valent le double du prix." — " Fi de tes montures d'argent ! " s'écria ma femme hors d'elle-même ; " je parie qu'on n'aurait pas la moitié de la valeur à les vendre au taux du vieil argent, à cinq schellings

l'once." — " Vous n'avez pas besoin," lui dis-je, " de vous inquiéter tant de ces montures, car je m'aperçois que ce n'est que du cuivre blanchi." — " Comment ! ce n'est pas de l'argent ? les montures ne sont pas d'argent ? " — " Non," répondis-je, " ce n'en est pas plus que votre poëlon." — " Ainsi donc," dit-elle, " nous avons vendu notre poulain pour avoir une grosse de lunettes montées en cuivre, avec des étuis de chagrin ! Que la fièvre serre le voleur ! Oh ! le nigaud, qui s'est laissé attrapper ! n'aurait-il pas dû connaître mieux ses gens ? " — " En cela, ma chère," lui dis-je, " vous avez tort ; il aurait dû ne pas les connaître du tout." — " Peste soit du benêt," reprit-elle, " de nous rapporter de pareilles drogues ; si je les tenais, je les jetterais au feu." — " Ma chère, vous auriez encore tort ; car, quoique ce ne soit que du cuivre, il faut les garder, parce que des lunettes de cuivre valent toujours mieux que rien."

Pendant cette conversation, le pauvre Moïse commençait à se désabuser. Il s'apercevait qu'il avait été la dupe d'un filou qui, à l'inspection de sa figure, avait jugé qu'il pouvait aisément en faire sa proie. Je lui demandai les détails de son aventure. Il parait qu'après avoir vendu le cheval il se promenait dans la foire pour en chercher un autre, lorsqu'un vieillard, d'une figure respectable, le conduisit dans sa tente, sous prétexte d'en avoir un à vendre. " Là," poursuivit Moïse, " nous trouvâmes un autre homme très-bien mis, qui demanda à emprunter vingt livres sterling sur les lunettes que voici, disant que, comme il avait besoin d'argent, il les abandonnerait pour le tiers de leur valeur. Alors le vieux monsieur, qui se prétendait mon ami, me dit à l'oreille de les acheter, et me conseilla de ne pas laisser échapper une si bonne occasion. J'envoyai chercher M. Flamborough ; ils lui dirent de belles paroles comme à moi, et enfin nous nous laissâmes persuader d'acheter à nous deux, les deux grosses de lunettes."

CHAPITRE XIII.

On découvre que M. Burchell est un ennemi, car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.

Ma famille avait résolu de briller, mais toujours quelque événement inattendu venait renverser ses projets aussitôt qu'ils étaient formés. Je m'efforçais de tirer parti de chaque contre-temps pour faire tourner au profit de la raison les échecs que recevait notre ambition.

"Vous voyez, mes chers enfans," leur disais-je, "combien on réussit mal, lorsque l'on veut en imposer au public, en copiant ceux qui sont au-dessus de soi. Les pauvres qui recherchent la société des riches s'attirent la haine de ceux qu'ils abandonnent, et sont méprisés de ceux qu'ils veulent imiter. Les associations disproportionnées sont toujours désavantageuses à la partie la plus faible. Le riche en a tout l'agrément, et les inconvéniens sont le lot du pauvre. A propos de cela, Dick, mon enfant, répète-moi, pour l'instruction de la compagnie, la fable que tu lisais aujourd'hui."

"Il y avait une fois," dit l'enfant, "un géant et un nain qui étaient amis et qui vivaient ensemble ; après s'être promis mutuellement de ne jamais se quitter, ils allèrent chercher des aventures. Le premier combat qu'ils livrèrent eut lieu contre deux Sarrazins. Le nain, qui était trés-courageux, porta un coup de toute sa force à l'un des deux adversaires ; mais il fit peu de mal au Sarrazin, qui, levant son sabre, abattit tout net le bras du nain. Celui-ci se trouvait fort embarrassé, lorsque le géant, venant à son secours, tomba sur les deux Sarrazins et les étendit morts sur la place. Le nain, de rage, coupa la tête de son adversaire mort.

" Ils continuèrent leur chemin, et trouvèrent une autre aventure. C'étaient trois satyres qui enlevaient une demoiselle. Le nain n'était plus tout-à-fait aussi hardi qu'auparavant ; cependant, il porta le premier coup à l'un des satyres, qui, en ripostant, lui fit sauter un œil hors de la tête. Mais le géant s'élança bientôt sur eux ; et, s'ils n'eussent pris la fuite, il les aurait certainement tués tous trois. Les deux amis furent bien joyeux de cette victoire ; et la demoiselle, étant devenue amoureuse du géant, l'épousa. Ils voyagèrent ensuite bien loin, plus loin que je ne saurais dire, et à la fin ils rencontrèrent une bande de voleurs. Pour cette fois, le géant se trouvait en avant ; mais le nain n'était pas loin derrière. Le combat fut long et opiniâtre ; partout où le géant se portait, tout tombait sous ses coups ; mais le nain fut plus d'une fois sur le point d'être tué. Cependant, la victoire se déclara pour les deux aventuriers ; mais le nain y perdit une jambe. Il se trouvait donc avec une jambe, un bras et un œil de moins, tandis que le géant, qui n'avait pas reçu une seule blessure, lui criait : ' Allons, mon petit héros, voilà ce qui s'appelle un glorieux passe-temps.' ' Non,' répondit le nain devenu plus sage, ' non, je vous le déclare, je ne me bats plus ; car je vois qu'à chaque combat vous avez tout l'honneur et le profit, tandis que les coups tombent sur moi.' "

J'allais faire l'application de la morale de cette fable, lorsque notre attention fut détournée par une querelle très-vive qui s'éleva entre ma femme et M. Burchell, au sujet du voyage projeté de mes filles à la ville. Ma femme insistait fortement sur les avantages qui devaient en résulter pour elles. M. Burchell, au contraire, mettait une grande chaleur à l'en dissuader ; quant à moi je demeurai neutre. Les raisons alléguées par ce dernier paraissaient d'ailleurs n'être que la suite de celles qui avaient été si mal reçues le matin. La querelle s'echauffa, parce que la pauvre Deborah, au lieu

de raisonner sensément, élevait tellement la voix qu'elle se vit enfin obligée de quitter la partie, ne pouvant plus crier. La conclusion de sa harangue nous fut cependant très-désagréable à tous. Elle connaissait, disait-elle, des gens qui avaient leurs raisons secrètes pour les conseils qu'ils donnaient ; mais elle souhaitait qu'à l'avenir ils s'abstinssent de mettre les pieds dans sa maison. — " Madame," répondit M. Burchell, avec un sang-froid qui ne faisait qu'irriter davantage ma femme, " quand vous parlez de raisons secrètes, vous ne vous trompez pas. J'en ai en effet que je me dispense de dire, puisque vous n'êtes pas même en état de répondre à celles dont je ne fais pas un secret. Mais je vois que mes visites ici deviennent importunes, c'est pourquoi je prends congé ; peut-être cependant viendrai-je vous dire un dernier adieu quand je quitterai le pays." En disant cela, il prit son chapeau, sans que les regards de Sophie, qui semblaient lui reprocher sa précipitation, eussent le pouvoir d'empêcher son départ.

Quand il fut parti, nous nous regardâmes les uns les autres, pendant quelques minutes, avec confusion. Ma femme, qui sentait qu'elle en était la cause, s'efforça de cacher son embarras par un rire forcé et un air d'assurance que je désapprouvai. " Comment," lui dis-je, " est-ce ainsi qu'on traite les étrangers ? Est-ce ainsi qu'on reconnaît leurs services ? Soyez assurée, ma chère, que les expressions que vous avez employées sont les plus dures qui soient jamais sorties de votre bouche." — " Pourquoi m'a-t-il provoquée ? " répondit-elle ; " mais je connais très-bien les motifs de ses conseils ; il voudrait bien que mes filles n'allassent point à la ville, afin de continuer à jouir ici du plaisir de voir la cadette. Mais, quelque chose qui arrive, elle saura, j'espère, choisir une meilleure compagnie que celle d'un être d'aussi basse espèce." — " D'aussi basse espèce, ma chère amie ! osez-vous bien le caractériser ainsi ? il est

très-possible que nous nous trompions sur le compte de cet homme ; car il m'a paru, en différentes occasions, le gentilhomme le plus accompli que j'aie jamais vu. Dis-moi, Sophie, mon enfant, t'a-t-il jamais donné quelques marques secrètes de son attachement ? " — " Ses conversations avec moi, mon père, ont toujours été sensées, modestes et agréables ; mais rien de plus. Je me souviens cependant qu'un jour il me dit n'avoir jamais vu de femme trouver du mérite à un homme qui paraissait pauvre." — " Voilà, ma chère, le propos ordinaire des gens ou pauvres ou paresseux ; mais je pense que vous savez apprécier de tels hommes, et que vous sentez qu'il y aurait de la folie à attendre son bonheur de celui qui n'a pas même su faire le sien. Votre mère et moi, nous avons maintenant sur vous des vues plus avantageuses. L'hiver prochain, que vous passerez probablement à Londres, vous fournira les occasions de faire un meilleur choix."

Je ne prétends pas déterminer quelles furent les réflexions de Sophie dans cette circonstance ; mais, au fond du cœur, je ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un hôte qui me donnait autant d'inquiétude. L'hospitalité violée me pesait bien un peu sur la conscience : maîs j'eus bientôt imposé silence à cette conseillère par deux ou trois raisons spécieuses qui servirent à me satisfaire et à me réconcilier avec moi-même. Les reproches que fait la conscience à l'homme qui a commis une faute sont bientôt étouffés. La conscience est une poltronne, qui, lors qu'elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour se la reprocher.

CHAPITRE XIV.

Nouvelles mortifications. Des revers apparens peuvent être des avantages réels.

Le voyage de mes filles à Londres fut enfin résolu; M. Tornhill nous ayant promis, de la manière la plus obligeante, de veiller lui-même sur leur conduite, et de nous en informer. Mais il nous parut indispensablement nécessaire que leur extérieur répondît à la grandeur de leurs espérances, ce qui ne pouvait se faire sans quelque dépense. Nous arrêtâmes donc, en plein conseil, quels étaient les moyens les plus propres à nous procurer de l'argent, ou, pour parler plus juste, ce qu'il convenait de vendre pour en avoir. La délibération ne fut pas longue; on tomba d'accord que le cheval qui nous restait devenait inutile pour la charrue, n'ayant plus de compagnon, et qu'il était également impossible de l'employer à la selle, parce qu'il lui manquait un œil. Il fut donc décidé qu'on le vendrait à la foire prochaine, et que je l'y mènerais moi-même, pour éviter une nouvelle surprise. Quoique ce fût une des premières opérations mercantiles de ma vie, je ne doutais point que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité est mesurée sur celle de la société qu'il fréquente, et comme la mienne était renfermée dans le cercle de ma famille, je n'avais pas conçu de sentimens défavorables de ma prudence. Cependant, le lendemain matin, au moment du départ, ma femme me rappela, quand je fus à quelques pas de la maison, pour me recommander tout bas d'avoir les yeux toujours ouverts sur moi.

En arrivant à la foire, j'avais, suivant l'usage, mis mon cheval sur toutes ses allures; mais pendant quelque temps il ne s'était point présenté d'acheteurs. A la fin, il en vint

un qui, après l'avoir examiné de tous les côtés, reconnut qu'il était borgne, et n'en voulut rien offrir. Un second se présenta qui, lui trouvant un éparvin, déclara qu'il n'en voudrait pas seulement pour la peine de le conduire chez lui. Un troisième découvrit qu'il avait une molette, et n'en offrit aucun prix. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avait des javars. Un cinquième, plus impertinent encore que les autres, me demanda ce que je venais faire à la foire avec une rosse borgne, boîteuse et fourbue, qui n'était bonne qu'à être livrée à l'écorcheur. Je commençai moi-même alors à sentir un profond mépris pour le pauvre animal, et j'étais presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur ; car quoique je ne crusse pas entièrement ce qu'on m'avait dit, je réfléchissais cependant que le nombre des témoignages formait une forte présomption en faveur de la vérité, suivant l'opinion de saint Grégoire sur les bonnes œuvres.

J'étais dans cette situation désagréable, lorsqu'un ecclésiastique de mes confrères, une ancienne connaissance, qui avait aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi, et me prenant la main, me proposa d'entrer dans quelque auberge, et de nous y rafraîchir. J'acceptai sur-le-champ son offre, et nous entrâmes dans un cabaret à bière. On nous conduisit dans une petite chambre du fond, où il n'y avait qu'un vieillard vénérable qui lisait avec beaucoup d'attention dans un gros livre. Je n'ai vu de ma vie une figure que me prévînt plus favorablement. Des cheveux d'un blanc argenté tombaient sur son front vénérable, et sa verte vieillesse semblait être le résultat de la santé et de la bienfaisance. Cependant sa présence n'interrompit point notre conversation ; mon ami et moi, nous nous entretînmes des différens revers que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute whistonienne, de ma dernière brochure, de la réplique de l'archidiacre, et des mesures sévères qu'on

avait prises contre moi. Mais notre attention fut détourneé, pendant quelques momens, par l'arrivée d'un jeune homme qui entra dans la chambre, et s'approchant, avec respect, du vieil étranger, lui dit quelques mots à voix basse. "Point de remercîmens, mon enfant, dit le vieillard, nous devons tous faire à nos semblables, autant de bien que nous le pouvons ; prenez ceci ; je voudrais pouvoir faire mieux, mais ces cinq livres sterling soulageront votre infortune ; adieu, portez-vous bien." Le modeste jeune homme versa des larmes de reconnaissance, et cependant sa sensibilité était à peine égale à la mienne. J'aurais volontiers serré le bon vieillard entre mes bras, tant sa bienfaisance me causait de plaisir. Il continua sa lecture, et nous reprîmes notre conversation jusqu'à ce que mon compagnon, se rappelant qu'il avait quelques affaires à terminer à la foire, sortit en me promettant d'être bientôt de retour ; il ajouta qu'il serait toujours empressé de jouir le plus long-temps possible de la société du docteur Primerose. Le vieillard entendant prononcer mon nom, parut me regarder attentivement, et, quand mon ami fut parti, il me demanda de la manière la plus polie, si j'étais parent du grand Primerose, ce courageux monogamiste, qui avait été le boulevard de l'église. Jamais je ne ressentis une joie si pure qu'en ce moment. "Monsieur," m'écriai-je, "le suffrage d'un homme aussi estimable que vous, ajoute à la satisfaction que votre bienfaisance a déjà excitée dans mon cœur. Vous voyez devant vous, monsieur, ce docteur Primerose, ce monogamiste qu'il vous a plu d'appeler grand ; je suis cet infortuné théologien qui a si long-temps, et, si j'ose le dire, avec succès, combattu contre les seconds mariages." — "Monsieur," reprit l'etranger avec respect, "je crains d'avoir été trop familier ; mais excusez ma curiosité, je vous demande pardon." — "Monsieur," lui dis-je, en lui prenant la main, "votre familiarité est si loin de m'avoir déplu, que je vous prie d'accepter mon

amitié, comme vous avez déjà mon estime." — " J'accepte l'offre avec reconnaissance," me dit-il, en me serrant la main, " ô vous, glorieux soutien de l'inébranlable ortodoxie ; se peut-il que je contemple . . . " — J'interrompis ici la suite de son discours, car, quoique, en ma qualité d'auteur, j'eusse pu digérer une forte dose de flatterie, ma modestie ne me permit pas d'en suffrir davantage en ce moment. Jamais, au surplus, deux amoureux de roman ne formèrent une amitié si prompte. Nous discourûmes sur différens sujets ; je le crus d'abord plus pieux que savant, et je commençai à croire qu'il méprisait toutes les connaissances humaines, comme vaines et futiles ; mais cela ne lui fit rien perdre de mon estime ; car il y avait déjà quelque temps que j'avais, à part moi, la même opinion. Je saisis donc l'occasion de dire que le monde, en général, commençait à devenir d'une indifférence blâmable sur les points de doctrine, et s'abandonnait trop aux spéculations humaines. " — Ah ! oui, monsieur," me répondit-il, comme s'il eût réservé toute sa science pour ce moment, " le monde est dans un accès de folie, et cependant la cosmogonie, ou création de l'univers, a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quel mélange d'opinions bizarres n'a-t-on pas formé sur la création du monde ? Sanchoniathon, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous fait de vains efforts pour l'expliquer. Dans le dernier, on trouve ces mots: *Anarchon ara kai ateleutaion to pan*, ce qui signifie que tout n'a ni commencement ni fin. Manéthon, qui vivait vers le temps de Nebuchadon-Asser (*Asser* est un mot syriaque qui était le surnom ordinaire des rois de ce pays, comme Teglat-Phael-Asser, Nabon-Asser, etc.) Manéthon, dis-je, a formé une conjecture non moins absurde : car comme nous disons communément : *Ek to biblion kubernetes*, ce qui veut dire que l'on n'apprend pas le monde dans les livres, de même il a tenté de rechercher . . . Mais pardon, monsieur, je m'écarte de la ques-

tion." Certainement il s'en écartait, et je ne voyais pas ce que la création du monde pouvait avoir de commun avec notre sujet; mais c'en fut assez pour me convaincre qu'il était homme de lettres, et je l'en respectai davantage. Je résolus en conséquence de le mettre à l'épreuve; mais était trop pacifique et trop complaisant pour me disputer la victoire. Toutes les fois que je faisais une observation qui semblait attaquer la controverse, il souriait, secouait la tête et ne disait mot; ce qui me faisait croire qu'il aurait beaucoup à dire, s'il le jugeait convenable. Le sujet de la conversation passa donc insensiblement de l'antiquité aux affaires qui nous amenaient tous deux à la foire. Je lui dis que la mienne était d'y vendre un cheval, et fort à propos il se trouva que lui-même devait en acheter un pour un de ses fermiers. Mon cheval fut amené, et le marché bientôt conclu. Il ne restait plus qu'à me payer; il tira un billet de banque de trente livres sterling, qu'il me pria de lui changer. Comme il ne m'était pas possible de le faire, il dit à l'hôtesse d'appeler son laquais, qui vint aussitôt, vêtu d'une fort belle livrée. "Abraham," lui dit-il, "va me chercher la monnaie de ceci, tu en trouveras chez le voisin Jackson ou ailleurs." Lorsque le domestique fut sorti, il me fit un discours très-pathétique sur la rareté de l'argent, j'enchéris sur lui, en me plaignant de celle de l'or, de sorte qu'au moment où Abraham revint, nous venions de tomber d'accord que jamais l'argent n'avait été si rare. Abraham nous dit qu'il avait couru toute la foire sans trouver à changer son billet, quoiqu'il eût offert une demi-couronne de profit. Ce fut pour nous un grand contre-temps; mais le vieux monsieur, après un moment de réflexion, me demanda si je connaissais un nommé Salomon Flamborough. Je lui répondis que c'était mon plus proche voisin; "En ce cas," me dit-il, "je crois que nous pouvons nous arranger. Je vais vous donner un mandat sur lui, payable à vue; et je puis

vous dire que c'est un des fermiers les plus aisés qu'il y ait à cinq milles à la ronde. L'honnête Salomon et moi, nous sommes liés depuis bien long-temps ; je me souviens que je le gagnais toujours aux trois sauts ; * mais en revanche il avait l'avantage à cloche-pied." Un mandat sur mon voisin était pour moi de l'argent comptant, car je connaissais sa solvabilité. Le billet fut donc signé et remis en mes mains, et M. Jenkinson le bon vieillard, Abraham son valet, et le vieux Blackberry, s'en allèrent trottant, fort satisfaits les uns des autres.

Livré seul à mes réflexions, je commençai à croire que j'avais eu tort de recevoir un mandat d'un inconnu ; je résolus donc prudemment de suivre mon acheteur, et de ravoir mon cheval ; mais il était trop tard : en conséquence je me rendis directement chez moi, résolu de toucher le plus tôt possible le montant de mon mandat. Je trouvai mon honnête voisin fumant sa pipe à sa porte ; je lui dis que j'avais un petit billet sur lui ; il le prit et le lut deux fois. " Je crois que vous lisez bien le nom," lui dis-je ; " *Ephraim Jenkinson.*" — " Oui, le nom est très-lisiblement écrit, et je connais l'homme aussi, le plus grand coquin qu'il y ait sous la calotte des cieux. C'est le même fripon qui nous a vendu les lunettes. N'était-ce pas un homme à face vénérable, avec des cheveux blancs, et point de poches à son habit ? Ne vous a-t-il pas débité de longues tirades scientifiques sur le grec, la cosmogonie et le monde ?" — Je ne pus répondre que par un soupir. — " Il ne possède," continua mon voison, " qu'un seul lambeau d'érudition, et il le répète toutes les fois qu'il se trouve avec un homme lettré ; mais je connais le drôle, et je veux le faire pendre."

Quelque mortifié que je fusse déjà, mon plus grand em-

* Espèce de jeu où le gagnant est celui qui, en deux enjambées et un bond, parcourt le plus grand espace.

barras était de reparaître, devant ma femme et mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître, que je ne l'étais de rentrer chex moi. Je pris cependant la resolution de prévenir leur colère, en commençant par m'y mettre moi-même. Mais, hélas ! en entrant, je trouvai que ma famille n'était pas disposée à quereller. Ma femme et mes filles étaient tout en pleurs ; M. Tornhill venait de les informer que leur voyage à Londres était entièrement manqué. Des personnes mal intentionnées ayant fait des rapports contre nous aux deux dames, elles étaient parties le jour même pour la capitale. Il n'avait pu découvrir ni l'auteur, ni la nature de ces propos ; mais, quels qu'ils fussent et de quelque source qu'ils vinssent, il assurait notre famille de la continuation de son amitié et de sa protection. Je les trouvai donc disposées à supporter avec résignation mon désappointement, qui n'était plus rien en comparaison du leur. Mais ce qui nous inquiétait le plus, c'était de deviner qui pouvait avoir eu l'âme assez basse et assez vile pour diffamer une famille aussi irréprochable que la nôtre, et qui n'était ni assez élevée pour exciter l'envie, ni assez malfaisante pour faire naître la haine.

CHAPITRE XV.

Toute la noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie que d'être trop sage.

Cette soirée, et une partie du jour suivant, furent employées en vains efforts pour découvrir quels étaient nos ennemis. A peine une seule famille du voisinage échappa-t-elle à nos soupçons, et chacun de nous avait des rai-

sons à lui connues pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos enfants qui était allé jouer dehors nous apporta un porte-feuille qu'il avait trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur-le-champ pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu ; en l'examinant, nous y trouvâmes quelques notes sur différens sujets. Mais ce qui attira particulièrement notre attention, ce fut un papier cacheté, portant cette suscription : *Copie de la lettre à envoyer aux deux dames du château de Tornhill.* Il nous vint tout à coup à la pensée que M. Burchell était le calominiateur, et nous délibérâmes si nous décachetterions le billet. Ce n'était pas mon avis ; mais Sophie dit qu'elle était sûre que de tous les hommes M. Burchell était le plus incapable d'une telle bassesse, et elle insista pour que le billet fût ouvert. Ma femme et Olivia secondèrent ses instances, et, vaincu par leurs sollicitations réunies, je lus ce qui suit :

" Mesdames,

" Le porteur vous instruira suffisamment de quelle personne vous vient cette lettre ; elle est d'un ami de l'innocence, qui veut empêcher qu'on ne la séduise. Je suis informé, de bonne part, que vous avez l'intention de conduire à Londres, à titre de compagnes, deux jeunes miss que je connais un peu ; comme je ne veux voir ni l'innocence déçue, ni la vertu souillée, je crois devoir vous avertir qu'une démarche aussi imprudente pourrait avoir les suites les plus dangereuses. Je n'ai pas coutume de traiter avec sévérité les personnes déshonnêtes, et j'en userais encore de la même manière en cette occasion, si je ne voyais qu'ici l'extravagance a pour but un crime. Recevez donc cet avertissement d'un ami, et réfléchissez sérieusement aux conséquences qu'il y aurait d'introduire l'infamie et le

vice dans des asyles où la paix et l'innocence ont habité jusqu'à présent."

Nos doutes furent alors levés. Il y avait bien dans cette lettre quelque chose qui pouvait s'appliquer aux deux parties, et les censures qu'elle contenait auraient pu aussi bien se rapporter aux personnes à qui elle avait été écrite qu'à nous; mais l'interprétation défavorable se présentait tout naturellement, et nous n'allâmes pas plus loin. Ma femme eut à peine la patience de m'entendre jusqu'au bout; elle se répandit en invectives contre l'auteur de la lettre, et sa colère n'avait plus de bornes. Olivia n'était pas plus modérée, et Sophie paraissait interdite de cette noirceur. Quant à moi, je la considérais comme un trait de la plus basse et de la plus odieuse ingratitude; je ne pouvais l'attribuer qu'au désir de retenir ma fille cadette à la campagne, afin d'avoir plus d'occasions de la voir. Nous étions tous assis, méditant des projets de vengeance, quand notre autre petit garçon vint en courant nous annoncer que M. Burchell était au bout du champ, et s'avançait vers nous. Il est plus aisé de concevoir que de dépeindre la complication de sentimens que nous causèrent à la fois l'indignation d'une injure récente, et le plaisir d'une vengeance prochaine. Comme nous n'avions d'autre intention que de lui reprocher son ingratitude, nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Nous convînmes donc de l'accueillir d'un air aussi gai que de coutume, de causer, dans le commencement, avec plus de familiarité que jamais, afin de l'amadouer mieux; puis, au milieu de ce calme trompeur, de fondre tout-à-coup sur lui comme un ouragan, et de l'écraser sous la conviction de sa propre bassesse. Ce plan arrêté, ma femme se chargea de l'exécution, et elle avait réellement des talens pour cette entreprise. Nous le vîmes s'approcher, il entra, prit une chaise et s'assit.— "Voilà un beau jour, M Burchell." — "Très-beau, docteur

je crois cependant que nous aurons de la pluie, car mes cors me font mal." — " Vos cornes vous font mal ? " s'écria ma femme avec un grand éclat de rire, et en lui demandant ensuite pardon du bon mot. — " Ma chère dame, je vous pardonne de tout mon cœur, et je vous proteste que jene me serais pas douté que ce fût là un bon mot, si vous ne me l'eussiez dit." — " Cela se peut," dit ma femme, en nous faisant un signe ; " cependant je crois que vous pourriez nous dire combien il faudrait de bons mots pour faire une once ? "— " J'imagine, Madame, que vous avez lu ce matin quelque recueil de facéties ; une once de bons mots est assurément une bonne plaisanterie ; cependant, j'aimerais encore mieux une demi-once de bon sens. " — " Je le crois bien," reprit ma femme, qui nous regardait encore en souriant, quoique l'avantage ne fût plus de son côté ; " mais j'ai vu des hommes qui prétendaient au bon sens, et qui en avaient fort peu. " — " Cela n'est pas douteux, " répliqua son antagoniste ; " de même que vous avez vu des dames affecter l'esprit, et n'en avoir pas du tout."

Je commençai à croire que ma femme ne mènerait pas cette affaire à bien ; en sorte que je pris le parti de la traiter moi-même avec plus de gravité. " Sans la probité," dis-je alors, " l'esprit et le bon sens ne sont rien, c'est elle seule qui donne du prix à l'homme. Le paysan ignorant, mais honnête, est plus grand que le philosophe vicieux ; qu'est-ce, en effet, que le courage et le génie, sans les qualités du cœur ?

' *L'honnête homme est le plus sublime ouvrage de la divinité.* ' "

" J'ai toujours considéré cette maxime favorite de Pope," répondit M. Burchell, " comme indigne de son génie, comme un lâche abandon de sa propre supériorité. De même que la réputation d'un livre ne dépend pas tant de ce qu'il est sans défauts, que de ce qu'il renferme de grandes beautés, de même aussi celle des hommes devrait dépendre moins

de l'absence des vices que de l'éclat des qualités qu'ils possèdent. Le savant peut manquer de prudence, l'homme d'état peut avoir de l'orgueil, le guerrier de la cruauté ; leur préfèrerons-nous pour cela l'humble artisan qui chemine laborieusement dans le sentier de la vie, sans mériter ni blâme ni éloges ? Autant vaudrait-il préférer les froides et exactes productions de l'Ecole flamande aux chefs-d'œuvre incorrects, mais sublimes, du pinceau romain."

"Monsieur," repris-je, "votre observation est juste, dans le cas où des vertus brillantes se trouvent jointes à de faibles défauts ; mais, lorsque le même homme réunit de grandes vices à de grandes vertus, un pareil être ne mérite que le mépris."

"Peut-être," dit M. Burchell, "existe-t-il des monstres tels que vous les dépeignez, qui offrent l'assemblage de grandes vertus et de grands vices ; mais, dans le cours de ma vie, je n'en ai pas recontré un seul de cette espèce. Au contraire, j'ai toujours remarqué que, dans un esprit vaste, les inclinations étaient bonnes ; et c'est un bienfait de la Providence que d'abaisser l'être dont le cœur est corrumpu, et de diminuer le pouvoir de nuire chez celui dont les penchans sont vicieux. Cette règle paraît même s'étendre aux animaux : la petite vermine est traîtresse, cruelle et lâche, tandis que les bêtes, qui sont douées de force et de courage sont douces, généreuses et braves." — "Ces observations sont fort belles ; cependant il me serait facile en ce moment," (et en disant cela, je fixais les yeux sur lui) "de citer un homme dont la tête et le cœur forment le contraste le plus détestable. Oui, monsieur," poursuivis-je, en élevant la voix, "et je suis bien aise d'avoir cette occasion de le démasquer ici au milieu de sa sécurité imaginaire. Connaissez-vous ce portefeuille ?" — "Oui, monsieur," répondit-il, avec une assurance imperturbable ; "ce portefeuille est à moi, et je suis bien aise que vous l'ayez trouvé." — "Et connaissez-vous aussi cette lettre ? Non, point de subterfuges ; regardez-moi en

face ; connaissez-vous cette lettre, vous dis-je ? " — "Cette lettre? assurément ; c'est moi qui l'ai écrite."— "Et comment avez-vous eu la basesse et l'ingratitude d'écrire une semblable lettre ?" — " Et comment vous," répondit-il, en me regardant avec une effronterie sans exemple, " avez-vous eu la hardiesse d'en rompre le cachet ? Ne savez-vous pas que, pour ce délit, je puis vous faire pendre ? Il me suffirait d'aller chez le juge de paix voisin jurer que vous avez brisé la fermeture de mon portefeuille, et vous seriez tous pendus devant cette porte." Cette insolence me jeta dans un transport si violent que j'avais peine à retenir mon indignation. — " Sors d'ici, misérable, et ne souille pas plus longtemps ma maison par ton odieuse présence : vas-t-en, sors de chez moi, et que je ne te revoie jamais. La seule punition que je te souhaite est une conscience capable de remords ; tu n'auras pas besoin d'autre bourreau." En disant cela, je lui jetai son porte-feuille, qu'il ramassa avec un sourire, et après l'avoir fermé avec le plus grand sang-froid, il nous quitta, étonnés de sa tranquillité et de son assurance. Ma femme était surtout révoltée de ce que rien n'avait pu le mettre en colère, ou exciter en lui au moins l'apparence de la honte. " Ma chère, " lui dis-je, cherchant à calmer les passions tumultueuses qui nous agitaient, " nous ne devons pas être étonnés que les méchans soient sans pudeur ; ils ne rougissent que quand on les surprend à faire le bien ; mais ils tirent toujours vanité de leurs défauts.

" Le crime et la honte, dit une allégorie, furent d'abord compagnons, et au commencement de leur voyage, ils étaient inséparables ; mais bientôt cette union leur parut incommode et désagréable à tous deux. Le crime donnait à la honte de frequentes inquiétudes, et celle-ci trahissait souvent les secrets complots du crime. Ils convinrent donc, après une longue mésintelligence, de se séparer pour toujours. Le crime marcha seul effrontément en avant, pour

atteindre le Destin qui allait devant lui, sous la forme d'un bourreau ; mais la honte, naturellement craintive, retourna sur ses pas, et alla tenir compagnie à la vertu, qu'ils avaient laissée derrière, au commencement du voyage. C'est ainsi, mes enfans, que les hommes, apres avoir fait quelques pas dans le chemin du vice, se séparent de la honte, et celle-ci ne s'attache plus qu'aux faibles vertus qui leur restent."

CHAPITRE XVI.

La famille du Ministre use d'adresse, mais on lui en oppose une plus grande.

Quels que fussent les sentimens de Sophie, le reste de ma famille se consola aisément de l'absence de M. Burchell, par les visites du jeune seigneur, qui devenaient plus fréquentes et plus longues. Quoiqu'il n'eut pas réussi à faire connaître à mes filles les plaisirs de Londres, comme il se le proposait, il tâchait de les en dédommager par tous les petits amusemens que permettait notre retraite. Il venait ordinairement le matin, et pendant que mon fils et moi nous vaquions aux travaux extérieurs, il restait à la maison avec ma femme et mes filles, et les amusait par des descriptions de la capitale, qu'il connaissait parfaitement. Il leur répétait toutes les conversations des coulisses, et leur apprenait tous les bons mots célèbres, dont il tenait note long-temps avant qu'ils fussent dans les recueils. Les intervalles de la conversation étaient employés à montrer à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettait mes deux petits aux prises à coup de poing, afin, disait-il, de les dégourdir. Mais l'es-

pérance de l'avoir pour gendre nous aveuglait, en quelque sorte, sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettait en usage mille petites ruses pour l'attrapper, ou, pour me servir d'une expression plus honnête, elle employait toute son habileté pour rehausser le mérite de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étaient bien secs et bien croquans, c'était Olivia qui les avait faits. Si le vin de groseilles était bon, les groseilles avaient été choisies par Olivia. C'était son habileté qui conservait aux fruits confits leur verdeur naturelle ; et quant à l'assaisonnement d'un pouding, personne n'y réussissait mieux qu'elle. Quelquefois la pauvre femme disait au chevalier qu'elle croyait qu'Olivia et lui étaient précisément de la même taille, et elle les faisait se mesurer pour voir le quel des deux était le plus grand. Ces petites finesses, qu'elle croyait impénétrables, et qui cependant sautaient aux yeux de tout le monde, plaisaient beaucoup à notre protecteur ; chaque jour il donnait de nouvelles preuves de sa passion, et quoiqu'il n'en fût pas encore venu à des propositions de mariage, nous pensions qu'il n'en était pas loin : son retard à s'expliquer était attribué quelquefois à sa timidité naturelle, et aussi à la crainte de déplaire à son oncle. Une circonstance qui survint bientôt ne permit plus de douter qu'il n'eût dessein de s'allier à notre famille, et ma femme la regarda même comme une promesse formelle.

Un jour que ma femme et mes filles allaient rendre une visite au voisin Flamborough, elles trouvèrent que sa famille s'était fait peindre depuis peu par un peintre qui courait la campagne, et faisait des portraits à quinze schellings chaque. Comme il existait depuis long-temps une espèce de rivalité en fait de bon goût entre cette maison et la nôtre, nous prîmes l'alarme de nous voir prévenus par cette marche clandestine, et malgré tout ce que je pus dire, et je dis beaucoup, il fut décidé que nous nous ferions peindre aussi. Le peintre fut donc retenu, (car que pouvais-je faire ?) et

nous convînmes de montrer la supériorité de notre goût dans le choix des attitudes. La famille de notre voisin était composée de sept personnes, et chacune s'était fait peindre tenant une orange à la main, ce qui faisait sept oranges, plan absolument sans goût, sans variété, sans idée. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus relevé, et après beaucoup de débats, nous résolûmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble, dans un grand tableau représentant un trait d'histoire. Cela serait moins cher, puisqu'un seul cadre suffirait pour tous ; et infiniment plus agréable, car toutes les familles du bon ton se faisaient peindre ainsi. Comme nous ne nous rappelâmes pas sur-le-champ un sujet d'histoire qui pût nous convenir, nous nous contentâmes de nous faire peindre en personnages historiques, indépendans les uns des autres. Ma femme voulut être représentée en Vénus, et recommanda bien au peintre de n'être point économe de diamans pour son corsage et ses cheveux. Ses deux petits enfans, en Cupidons, étaient à ses côtés, tandis que moi, avec ma robe de ministre et ma ceinture, je devais lui présenter mes livres de controverse. Olivia désira être peinte en amazone, assise sur un banc de fleurs, et vêtue d'un habit vert galonné en or, avec un fouet à la main. Sophie devait être en bergère, entourée d'autant de moutons que le peintre en pourrait faire tenir pour rien. Quant à Moïse, il voulut avoir un chapeau à plumet blanc. Notre invention plut si fort au chevalier, qu'il insista pour être placé dans le tableau de famille, aux pieds d'Olivia, dans le costume d'Alexandre-le-Grand. Nous regardâmes tous cette demande comme une marque du désir qu'il avait d'entrer, à titre d'époux, dans notre famille, et nous ne pûmes rejeter sa proposition. Le peintre se mit donc à l'ouvrage, et travailla avec tant d'assiduité et de promptitude, qu'en quatre jours le tableau fut achevé. Il était très-grand et l'artiste n'avait pas été avare de couleurs, ce dont ma femme le loua

beaucoup. Nous fûmes tous très-contens de l'exécution ; mais une difficulté qui ne nous frappa que lorsque le tableau fut fini, vint tout à coup jeter parmi nous la consternation. Il était si grand, que nous n'avions pas dans la maison de chambre assez vaste pour l'y placer. Il est inconcevable que nous n'eussions pas fait, d'abord, une observation si importante ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nous était échappée. Ainsi donc, au lieu de satisfaire notre vanité, comme nous l'espérions, ce tableau resta adossé, de la manière la plus mortifiante, à la muraille de la cuisine, où l'on avait d'abord attaché la toile pour le peindre, puisqu'il était trop grand pour pourvoir passer par aucune des portes. Il devint ainsi le but des plaisanteries de tous nos voisins. L'un le comparait au grand canot de Robinson Crusoé, trop lourd pour pouvoir être remué ; un autre trouvait qu'il ressemblait à un dévidoir dans une bouteille. Quelques-uns enfin demandaient comment il sortirait de là, et le plus grand nombre s'étonnait de ce qu'il y fût entré.

Mais en même temps que ce tableau donnait matière aux sarcasmes des uns, il fournissait aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du chevalier, qui se trouvait joint aux nôtres, était un honneur trop grand pour ne pas exciter l'envie. Des bruits outrageans commencèrent à circuler sourdement sur notre compte, et notre tranquillité fut troublée par des gens qui, sous le masque de l'amitié, venaient nous rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec l'indignation convenable : mais l'opposition ne fait qu'irriter la calomnie. Nous tînmes donc encore une fois conseil sur les moyens d'imposer silence à nos détracteurs, et nous prîmes enfin un parti qui me parut trop tranchant pour me satisfaire complétement. Notre objet principal étant de connaître le motif des assiduités de M. Tornhill, ma femme se chargea de le sonder, sous prétexte de lui demander son avis sur le choix

d'un mari pour sa fille aînée. Si cela ne suffisait pas pour l'amener à une déclaration en forme, on devait l'effrayer par l'apparition d'un rival. Mais je ne voulus consentir à ce dernier projet, qu'après avoir reçu d'Olivia l'assurance la plus solennelle d'épouser ce prétendu rival, dans le cas où M. Tornhill ne préviendrait pas ce mariage en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta, et que je n'approuvai pas entièrement, quoique je n'y apportasse pas une vigoureuse opposition.

Ainsi donc, la première fois que M. Tornhill vint nous voir, mes filles eurent soin de s'absenter, afin de donner occasion à leur mère de mettre son projet à exécution ; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine. d'où elles pouvaient entendre toute la conversation. Ma femme, pour entrer adroitement en matière, dit qu'une des demoiselles Flamborough était sur le point de faire un bon mariage, en épousant M. Spanker. Le chevalier en convint, et elle poursuivit en observant que celles qui avaient de la fortune étaient toujours sûres trouver de bons partis : "Mais," ajouta-t-elle, "pour les jeunes filles qui n'en ont point, que Dieu ait pitié d'elles ! Que signifie la beauté, M. Tornhill ? Que valent dans ce siècle intéressé toutes les vertus et toutes les qualités possibles ? On ne demande pas qui est-elle ? mais qu'a-t-elle ? "

" Madame, j'approuve très-fort la justesse et la nouveauté de vos remarques, et si j'étais roi, il n'en serait pas ainsi ; les filles aimables, mais sans fortune, auraient alors bonne chance, et vos deux jeunes demoiselles seraient les premières pourvues."

" Ah ! Monsieur, vous voulez rire ; mais moi, je voudrais être reine, et je saurais bien alors où mon aînée trouverait un mari. Mais, à propos, M. Tornhill, vous m'y faites penser : sérieusement, ne pourriez-vous me trouver pour elle un mari convenable ? Elle a maintenant dix-neuf ans ; elle est

bien formée, elle a une bonne éducation, et, selon mes faibles connaissances, elle ne manque pas de mérite."

" — Madame, si vous vous en rapportiez à mon choix, je voudrais trouver un homme qui eût toutes les qualités nécessaires pour rendre un ange heureux ; un homme qui réunît prudence, fortune, esprit et sincérité ; oui, Madame, je voudrais tout cela dans un mari pour mademoiselle votre fille." — " Fort bien, Monsieur," dit-elle ; " mais connaissez-vous quelqu'un de cette sorte ? " — " Non, Madame, il est impossible de connaître personne qui soit digne d'être son mari ; c'est un trésor trop grand pour devenir la possession d'un mortel ; sur mon âme, je dis ce que je pense, c'est un ange." — " Ah ! M. Tornhill, vous flattez ma pauvre enfant. Nous avons songé à la marier à l'un de vos fermiers dont la mère est morte depuis peu, et qui a besoin d'une ménagère. Vous savez qui je veux dire, le fermier Williams, c'est un homme actif, en état de lui procurer de l'aisance, et qui nous a déjà fait des propositions " (cela était effectivement vrai) ; " mais, Monsieur, je serais flattée d'avoir votre approbation sur notre choix." — " Comment, Madame, mon approbation sur un tel choix ? jamais. Quoi ! sacrifier tant de beauté, d'esprit et d'excellentes qualités à un rustre incapable de les apprécier ! Excusez-moi, je ne pourrai jamais approuver une telle injustice, et j'ai mes raisons." — " Ah ! oui-dà, Monsieur, " reprit Deborah, " si vous avez vos raisons, c'est une autre affaire ; mais je serais bien aise de les connaître, ces raisons. " — " Excusez-moi, Madame, elles sont trop avant dans mon cœur pour que je puisse les découvrir." Puis, mettant la main sur sa poitrine : " Elles sont," ajouta-t-il, " enterrées et clouées ici."

Quand il fut parti, nous ne pûmes, après une consultation générale, décider ce que signifiaient ces beaux sentimens. Olivia les regardait comme un témoignage de la plus ardente passion ; pour moi, je n'étais pas tout-à-fait si

confiant ; il me paraissait assez clair qu'il y avait là plus d'amour que de désir de mariage. Cependant, quoiqu'il en fût de nos conjectures, nous résolûmes de suivre le projet d'encourager la recherche du fermier Williams, qui depuis que nous étions établis dans le pays, avait fait sa cour à ma fille.

CHAPITRE XVII.

Il y a bien peu de vertus qui résistent à une longue et agréable tentation.

Comme le bonheur de mes enfans était mon unique but, la recherche du fermier Williams me convenait, parce que d'ailleurs il avait une honnête aisance, et qu'il était prudent et sage. Il n'y eut pas besoin de l'encourager beaucoup pour faire revivre sa première passion ; de sorte qu'au bout d'un ou deux jours, M. Tornhill et lui se rencontrèrent le soir chez nous, et se regardèrent mutuellement de travers. Mais Williams ne devant point de fermage à son seigneur, s'embarrassait fort peu de son mécontentement. Olivia, de son côté, jouait la coquette en perfection, si c'est jouer un rôle que d'agir d'après son propre caractère ; et elle affectait pour son nouvel amant une prédilection marquée. M. Tornhill parut accablé de cette preférénce, et nous quitta d'un air chagrin, ce qui me surprit d'autant plus, qu'il pouvait aisément en faire cesser la cause en déclarant un honorable attachement. Mais quelques souffrances qu'il endurât, il était aisé de s'apercevoir que celles d'Olivia étaient plus vives encore. A la suite de chacune de ses entrevues avec ses amans, qui étaient fréquentes, elle cherchait

la solitude, et s'y abandonnait à toute sa douleur. Ce fut dans cet état que je la trouvai un soir, après s'être efforcée de soutenir pendant quelque temps une gaîté factice. "Tu vois, mon enfant," lui dis-je, "que ta confiance dans l'amour de M. Tornhill était une illusion ; il souffre la rivalité d'un inférieur, quand il sait qu'il dépend de lui de s'assurer ta possession par une déclaration sincère de ses sentimens." — "Oui, papa, mais il a des raisons pour différer ; je sais qu'il en a. Ses paroles et ses regards m'ont convaincue de sa sincérité. Peu de temps suffira, je l'espère, pour manifester la générosité de ses sentimens, et vous verrez que mon opinion sur lui est plus juste que la vôtre." — "Ma chère Olivia, c'est toi qui as proposé et dirigé tous les plans qui ont été suivis jusqu'à présent pour le forcer à s'expliquer, et tu ne diras pas qu'on t'ait gênée en rien ; mais tu ne dois pas supposer, ma fille, que je veuille jamais me prêter à ce que son honnête rival soit dupe de ta folle passion. Je te donnerai tout le temps que tu jugeras nécessaire pour amener à une explication ton adorateur prétendu ; mais si, à l'expiration du délai, il ne vient pas franchement au but, j'exige formellement que l'honnête Williams reçoive le prix de sa fidélité. Le caractère que j'ai soutenu jusqu'à présent exige de moi cette conduite, et ma tendresse comme père n'altérera jamais ma probité comme homme. Fixe donc le jour, éloigne-le autant qu'il te conviendra, et en même temps instruis M. Tornhill de l'époque précise à laquelle je dois te donner à un autre. S'il t'aime véritablement, le seul bon sens lui fera voir qu'il n'a qu'un parti à prendre pour ne pas te perdre à jamais." Elle ne put s'empêcher de reconnaître que cette proposition était juste, et elle l'agréa sans difficulté. Elle me renouvela encore sa promesse la plus positive d'épouser M. Williams dans le cas où M. Tornhill ne se déclarerait point ; et à la première entrevue le jour du mariage avec son rival fut, en sa présence même, fixé à un mois.

Ces mesures vigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude M. Tornhill ; mais celle qu'éprouvait Olivia m'affectait sensiblement. Dans ce combat entre l'amour et la raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, et elle cherchait toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine s'écoula sans que M. Tornhill fît aucun effort pour rompre ce mariage. La semaine suivante, il continua ses assiduités, mais il ne s'ouvrit pas davantage. Enfin, la troisième, il cessa entièrement ses visites ; et ma fille, au lieu d'en témoigner du chagrin, comme je m'y attendais, parut conserver une tranquillité pensive, que je pris pour de la résignation. Pour moi, c'était avec la plus grande satisfaction que je voyais ma fille à la veille de s'assurer un état aisé et tranquille, et j'applaudissais fréquemment à la résolution qu'elle avait prise de préférer le bonheur à la vanité. Environ quatre jours avant le mariage, ma petite famille était rassemblée, le soir, au tour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, et faisant des projets pour l'avenir. Nous en avions déjà formé mille et mille, et nous riions de toutes les folies qui nous passaient par la tête. "Eh bien, Moïse, nous allons avoir une noce dans la famille ; qu'en penses-tu, mon enfant, quel est ton avis là-dessus ?"—"Mon avis, mon père, est que tout va fort bien, et je songeais justement tout-à-l'heure que quand ma sœur Livy sera mariée au fermier Williams, il nous prêtera *gratis* son pressoir et ses chaudières à brasser." — "Certainement, Moïse, il nous les prêtera, et par dessus le marché, il nous chantera, pour nous divertir, la chanson de *la Mort* et *la Dame.*" — "Il a appris cette chanson à mon frère Dick," dit Moïse, "et je trouve qu'il la chante très-bien." —"Oui-dà ; eh bien, qu'il la chante ; où est le petit Dick ; allons, qu'il chante avec assurance." "Mon frère Dick," répondit Bill, le plus jeune de mes enfans, "vient de sortir avec ma sœur Livy ; mais M. Williams m'a appris deux chansons, et je les chan-

terai pour vous, papa. Laquelle aimez-vous le mieux, ou du *Cygne mourant*, ou de l'*Elégie sur la mort d'un Chien enragé?*" — "L'élégie, mon enfant, l'élégie, je ne l'ai point encore entendue. Et vous, ma femme, vous savez que la tristesse altère ; donnez-nous pour nous soutenir contre elle un bouteille de votre meilleur vin de groseilles. J'ai tant pleuré de toutes les élégies que j'ai entendues depuis peu, que, sans un petit coup pour m'égayer, je craindrais que celle-ci ne m'effectât trop. Et vous, Sophie, mon amour, prenez votre guitare, et accompagnez un peu cet enfant."

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN CHIEN ENRAGÉ.

Or, écoutez petits et grands, prêtez l'oreille à ma chanson, et si vous la trouvez courte, elle ne vous tiendra pas long-temps.

Il y avait, à Islington, un homme de qui l'on pouvait dire qu'il menait une fort bonne vie, toutes les fois qu'il se mettait en prières.

Il avait une âme charitable et tendre, il faisait du bien à ses ennemis comme à ses amis, et il revêtait toujours celui qui était nu, quand il lui mettait ses habits.

Dans cette ville, il y avait un chien, comme il y en a beaucoup et de toute espèce, des mâtins, des lévriers, des épagneuls et autres.

L'homme et le chien furent d'abord bons amis, mais s'étant brouillés, le chien, pour se venger, devint enragé et mordit l'homme.

Les voisins effrayés accoururent de tous les environs, et disaient que le chien avait perdu le sens d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre chrétien paraissait à tout le monde dangereuse et mortelle, et comme on savait le chien enragé, on disait que l'homme en mourrait infailliblement.
Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna à tous un démenti ; l'homme guérit de sa morsure, et ce fut le chien qui creva. *

" C'est un bon garçon que Bill, sur mon honneur, et son élégie peut véritablement être appelée tragique. Allons, mes enfans, à la santé de Bill, et puisse-t-il devenir un jour évêque ! "

" De tout mon cœur," s'écria ma femme ; " s'il prêche aussi bien qu'il chante, je n'en fais aucun doute. Toute la famille, du côté maternal, chantait très-bien, et c'était un commun dicton dans le pays, que les Blenkinsops ne pouvaient regarder droit devant eux, ni les Huginsons souffler une chandelle ; mais qu'il n'y avait pas un des Grograms qui ne chantât bien, ni aucun des Marjorams qui ne contât parfaitement des histoires." — " Quoiqu'il en soit," repris-je, " la ballade la plus commune me plaît davantage que toutes ces belles romances modernes, qui vous mettent en extase dès le premier couplet, et qu'on trouve ensuite détestables, quoique cependant on les loue. Moïse, passez le verre à votre frère. Le grand défaut de ces faiseurs d'élégies, c'est qu'ils se lamentent toujours pour des malheurs qui ne causent pas la moindre peine aux gens sensés. Une dame perd son manchon, son éventail ou son chien : et vîte, voilà un poète impertinent qui habille en vers cette triste aventure."

" C'est peut-être la mode," dit Moïse, " dans les compositions élevées ; mais quant aux chansons du Ranelagh qui

---

* Le fonds de cette élégie burlesque est pris dans une épigramme de l'Anthologie.

nous parviennent, elles sont extrêmement simples et toutes jetées dans le même moule. Colin rencontre Dolly, ils font ensemble un petit dialogue. Il lui apporte de la foire un ruban pour mettre dans ses cheveux ; elle lui donne en échange un bouquet, et tous deux vont à l'église, et conseillent aux bergers et aux bergères de se marier le plus tôt qu'ils pourront."

"C'est un fort bon conseil," m'écriai-je, "et l'on m'a dit que le Ranelagh était le lieu du monde où ce conseil pouvait être donné le plus à propos ; car en même temps que l'on y engage à se marier, on y trouve aussi des femmes à choisir, et c'est assurément un excellent marché que celui où l'on vous apprend ce dont vous avez besoin et où l'on vous le fournit."

"Oui, mon père," dit Moïse, "et je ne connais en Europe que deux marchés pour les femmes, le Ranelagh, en Angleterre, et Fontarabie, en Espagne. Le marché d'Espagne ne tient qu'une fois l'année ; mais celui d'Angleterre tient tous les soirs."

"Vous avez raison, mon fils," reprit sa mère, "la vieille Angleterre est le pays du monde où les hommes trouvent le mieux à se marier." — "Oui," dis-je, "et où les femmes gouvernent le mieux leurs maris. Il est même passé en proverbe, que si l'on bâtissait un pont sur la mer, toutes les femmes du continent viendraient prendre modèle sur les nôtres, car il n'y en a point de semblables en Europe.

"Mais, ma chère Deborah, donnez-nous une bouteille, et Moïse va nous chanter une belle chanson. Que de grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel, qui daigne nous accorder ainsi le repos, la santé et l'honnête nécessaire ! je me crois en ce moment plus heureux que le plus grand monarque de la terre ; il n'a pas un pareil coin du feu, ni des visages si gais autour de lui. Oui, ma chère Deborah, nous devenons vieux, mais le soir de notre vie a toute l'ap-

parence d'être heureux. Nos ancêtres ont vécu sans reproche, et nous laisserons après nous des enfans honnêtes et vertueux. Ils seront notre joie et notre soutien ici-bas, et quand nous mourrons, ils transmettront notre honneur intact à la postérité. Allons, mon fils, nous attendons votre chanson, et nous ferons chorus. Mais où est ma petite Olivia ? la voix de cette chère enfant est si douce dans un concert ! " A peine avais-je prononcé ces mots, que Dick entra en courant : " Oh ! papa, elle s'en est allée, ma sœur Livy, elle s'en est allée pour toujours." — " Elle s'en est allée, mon enfant ? " — " Oui, elle est partie avec deux messieurs dans une chaise de poste ; et il y en avait un qui l'embrassait, et qui disait qu'il mourrait pour elle, et elle pleurait bien fort, et elle voulait s'en retourner ; mais il l'a pressée de nouveau, et en montant dans la chaise, elle a dit : ' Oh ! que va devenir mon pauvre père, quand il saura que je suis perdue ? ' " — " Mes enfans," m'écriai-je, " il ne nous reste plus qu'à être misérables, car nous n'aurons plus un seul moment de joie dans notre vie. Que la vengeance du Ciel puisse tomber sur lui et les siens, celui qui m'a ravi mon enfant ! Et sans doute elle l'accablera pour m'avoir arraché une fille si sage et si douce, que je conduisais dans le chemin du ciel ! Elle avait tant de candeur et d'innocence ! Il n'y a plus de bonheur à espérer pour nous ! . . . O mes enfans, vous voilà malheureux et déshonorés ! Mon cœur se brise dans mon sein ! " — " Mon père," s'écria mon fils, " est-ce là votre courage ? " — " Du courage, mon fils ! tu vas voir que j'ai du courage. Qu'on m'apporte mes pistolets ; je veux poursuivre le traître ; oui, en quelqu'endroit de la terre qu'il soit, je le poursuivrai ; tout vieux que je suis, il verra que je puis encore l'atteindre. Oh ! le scélérat ! le perfide ! " En disant cela je m'étais emparé de mes pistolets, quand ma pauvre femme, dont les passions étaient moins violentes que les miennes, me retint dans ses bras. " O mon cher ami,"

s'écria-t-elle, " la bible est la seule arme qui convienne actuellement à vos mains. Ouvrez-la, mon bien-aimé, et apprenons-y à supporter nos tourmens avec patience ; car nous sommes indignement trompés." — " En vérité, mon père," reprit Moïse, après un moment de silence, " votre colère est trop violente et intempestive. Vous devriez consoler ma mère, et vous augmentez sa douleur. Il ne convient pas à un homme de votre caractère de maudire même votre plus grand ennemi ; non, vous n'auriez pas dû le maudire." — " Mon fils ; est-ce que je l'ai maudit ? " — " Oui, mon père, vous l'avez maudit deux fois." — " Que le ciel me pardonne donc, si je l'ai fait, et qu'il lui pardonne aussi. Je reconnais maintenant que c'est une charité plus qu'humaine que celle qui nous enseigne à bénir nos ennemis. Mon Dieu, béni soit ton saint nom pour tout le bien que tu m'as donné et pour tout celui que tu m'as ravi ! Mais ce n'est pas une faible douleur que celle qui peut arracher des larmes de ces yeux qui n'ont pas pleuré depuis tant d'années. Mon enfant ! m'enlever ma chère enfant ! Puisse la malédiction . . . O ciel ! pardonne-moi ce que j'allais dire. Vous vous rappelez, ma chère amie, combien elle était bonne, combien elle était aimable. Jusqu'à ce fatal moment, son unique soin était de nous plaire. Que n'est-elle morte auparavant ! Mais elle s'en est allée ; l'honneur de notre famille est souillé ; ce n'est plus que dans un autre monde que je puis espérer la paix et le bonheur. Mais, mon enfant, tu les as vu partir ; peut-être a-t-il usé de violence ? S'il l'a enlevée de force, elle peut encore être innocente." — " Non, mon père," s'écria l'enfant ; " il l'embrassait, il l'appelait son ange ; elle pleurait beaucoup et s'appuyait sur son bras, et puis la chaise a couru bien fort." — " C'est une ingrate créature," dit ma femme, (dont les sanglots étouffaient la voix) " de nous traiter ainsi. Nous ne l'avions jamais gênée dans ses inclinations. La

malheureuse a lâchement abandonné ses parens sans motif; elle conduit vos cheveux blancs au tombeau, et je vous y suivrai bientôt."

Ce fut ainsi que nous passâmes cette nuit, la première de nos infortunes réelles, en plaintes amères, et en transports mal soutenus d'indignation. Je résolus cependant de trouver le ravisseur en quelque lieu qu'il pût être, et de lui reprocher sa bassesse. Le lendemain, notre malheureuse fille manquait au déjeûner, où elle avait coutume de nous inspirer à tous la joie et la gaîté. Ma femme continua de chercher à soulager son cœur par des reproches. "Jamais," s'écria-t-elle, "cet opprobre de notre famille ne souillera désormais notre innocente demeure. Je ne l'appellerai plus ma fille. Non, que la misérable vive avec son infâme séducteur; elle peut nous déshonorer, mais elle ne nous trompera plus."

"Femme, ne vous exprimez pas avec tant de dureté! Je déteste, autant que vous, son crime; mais cette maison et ce cœur seront toujours ouverts à une pauvre pécheresse repentante. Plus tôt elle reviendra de son égarement, mieux elle sera reçue. Le plus juste peut errer une première fois; l'artifice peut séduire, la nouveauté surprendre par ses charmes. Une première faute est le résultat de l'inexpérience; mais toutes les autres sont le produit du crime. Oui, vous dis-je, la malheureuse, fût elle souillée de mille vices, sera toujours la bien-venue dans ce cœur et dans cette maison. Je veux entendre encore la douce harmonie de sa voix; je veux encore la presser tendrement sur mon sien, si je trouve le repentir chez elle. Mon fils, apportez-moi ma bible et mon bâton; je veux aller à sa poursuite, quelque part qu'elle soit; et si je ne puis prévenir sa honte, j'espère, au moins, pouvoir arrêter la continuation de son désordre."

CHAPITRE XVIII.

Poursuite d'un père pour ramener à la vertu son enfant égarée.

Quoique le petit Dick ne pût pas dépeindre celui qui avait fait monter sa sœur dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tombèrent entièrement sur notre jeune seigneur dont la réputation pour ces sortes d'intrigues n'était que trop connue. Je dirigeai donc mes pas vers le château de M. Tornhill résolu de l'accabler de reproches, et de ramener ma fille, s'il était possible. Mais avant d'être arrivé chez lui, je rencontrai un de mes paroissiens qui me dit avoir vu, dans une chaise de poste, une jeune demoiselle qui ressemblait à ma fille, et avec elle un monsieur, qu'au portrait qu'il m'en fit, je ne pus croire autre que M. Burchell ; il ajouta qu'ils couraient très-fort. Cependant je ne me contentai point de cette information. Je me rendis donc chez le chevalier, et, quoiqu'il fût encore de très-bonne heure, j'insistai pour lui parler sur le champ. Il se présenta aussitôt de l'air le plus ouvert et le plus aisé ; il parut extrêmement étonné de l'enlèvement de ma fille, et protesta sur son honneur qu'il y était absolument étranger. Je blâmai alors mes premiers soupçons, et les reportai entièrement sur M. Burchell, que je me rappelai avoir eu avec ma fille plusieurs conversations secrètes. Mais je fus entièrement convaincu de sa perfidie, lorsqu'une autre personne m'apprit que ma fille et lui étaient en ce moment aux eaux, à environ trente milles de là, et où il y avait nombreuse compagnie. J'étais dans cette disposition d'esprit qui nous porte à agir précipitamment plutôt qu'à suivre la saine raison. Il ne me vint pas à la pensée d'examiner si ces rapports ne pouvaient pas m'être faits par des personnes apostées exprès pour me tromper. Je résolus donc d'aller surprendre aux eaux ma

fille et celui que je croyais son ravisseur. Je marchai en toute diligence, et sur la route je pris souvent des informations ; mais elles furent inutiles. En entrant dans la ville, je rencontrai un homme à cheval, que je me souvins d'avoir vu chez le chevalier, et qui m'assura que si je poursuivais mon chemin jusqu'à l'endroit des courses, qui n'étaient qu'à trente milles plus loin, je les atteindrais infailliblement ; qu'il les y avait vus danser le soir précédent, et que toute l'assemblée avait été enchantée des grâces de ma fille. Je partis donc le lendemain de grand matin, et vers les quatre heurs après midi, j'arrivai aux courses. La compagnie était nombreuse et brillante, et uniquement occupée à courir après le plaisir. Quel contraste entre eux et moi, malheureux père, cherchant à ramener son enfant à la vertu ! Je crus apercevoir M. Burchell à quelque distance de moi ; mais comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se perdit dans la foule, et je ne le revis plus. Je réfléchis alors qu'il serait inutile de pousser plus loin ma recherche, et je résolus de retourner chez moi revoir une innocente famille, à qui ma présence était nécessaire. Mais l'agitation d'esprit, et les fatigues que j'avais essuyées, me causèrent une fièvre violente dont j'éprouvai les atteintes avant de quitter les courses. Ce nouveau coup était d'autant plus accablant, que j'étais à plus de soixante-dix milles de chez moi. J'entrai dans un cabaret situé sur le grand chemin ; et dans cet asile ordinaire de l'indigence et de la frugalité, j'attendis patiemment quelle serait l'issue de ma maladie. J'y languis environ trois semaines. A la fin, mon tempérament prit le dessus, mais j'étais sans argent pour payer ma dépense. L'inquiétude que je ressentais de ma pénurie aurait suffi pour m'occasioner une rechute ; si un voyageur, qui était entré dans ce cabaret pour se rafraîchir en passant, ne fût venu à mon secours. Cet homme était précisément le philanthrope et honnête libraire du cimetière Saint-Paul,

qui a fait tant de petits livres pour les enfans. Il se nommait lui-même leur *ami*, mais il était, en même temps, celui de tout le genre humain. Il n'eût pas plus tôt mis pied à terre, qu'il témoigna un vif empressement de repartir ; car il avait toujours des affaires de la plus grande importance, et il était alors occupé à recueillir des matériaux pour l'histoire d'un certain M. Thomas Trip. Je reconnus aussitôt cet excellent homme à face bourgeonnée ; car c'était lui qui avait publié mes écrits contre les deutérogamistes ; je lui empruntai quelque argent, que je promis de lui rendre à mon retour. Je quittai donc l'hôtellerie ; et comme j'étais encore très-faible, je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé et ma tranquillité ordinaires étaient presque entièrement rétablies, et je condamnais alors cet orgueil qui m'avait fait me révolter contre la main qui me châtiait. L'homme ne sait guère qu'à l'épreuve jusqu'à quel degré ses forces lui permettent de supporter l'infortune. L'ambitieux qui s'élève voit tout en beau d'abord, mais à chaque pas qu'il fait, il découvre quelque désagrément caché qu'il n'avait pas prévu : de même, lorsque nous descendons du faîte des jouissances dans la vallée profonde du malheur, nous sommes effrayés, en la contemplant, de son aspect nébuleux et sinistre ; mais à mesure que nous avançons, les objets s'éclaircissent, des perspectives inattendues nous réjouissent, et les yeux de l'esprit s'accoutument aux ténèbres qui les environnent.

Il y avait environ deux heures que je marchais, lorsque j'aperçus de loin une voiture qui me parut être une diligence, je résolus de l'atteindre ; mais, lorsque j'en fus tout près, je reconnus que c'était un charriot qui transportait au village voisin les décorations et le bagage d'une troupe de comédiens de campagne. La voiture n'était accompagnée que du charretier et d'un seul acteur ; les autres devaient arriver le lendemain. Bonne compagnie abrège

le chemin, dit le proverbe; j'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien; et comme j'avais eu moi-même autrefois quelque talent pour le théâtre, je dissertai sur cette matière avec ma liberté ordinaire. Mais comme j'étais fort peu au courant de l'état actuel de la scène, je demandai quels étaient les auteurs dramatiques en vogue, quels étaient les *Dryden*, les *Otway* du jour. "Monsieur," me répondit le comédien, "je crois qu'il y a peu de nos auteurs modernes qui tinssent à honneur d'être comparés aux écrivains dont vous parlez. La manière de *Dryden* et de *Rowe* est à présent passée de mode; notre goût a reculé d'un siècle. *Fletcher*, *Ben Jonson* et *Shakspeare* sont les seuls auteurs dont on représente les pièces." — "Comment!" m'écriai-je, "est-il possible que le langage suranné, les mauvaises plaisanteries et les caractères outrés dont ces ouvrages sont remplis, plaisent au siècle présent?" — "Monsieur, le public ne s'embarrasse ni du langage, ni de la plaisanterie, ni des caractères; ce n'est pas là son objet; il va au spectacle pour s'amuser, et il se trouve fort heureux quand il peut avoir une pantomime, à l'abri du nom de *Shakspeare* ou de *Ben Jonson*." — "Ainsi donc, nos écrivains s'attachent plutôt à imiter Shakspeare que la nature." — "A vous dire vrai, je crois qu'ils n'imitent rien du tout, et le public n'exige pas cela d'eux; ce n'est pas la manière dont le sujet est traité, mais le nombre de gestes et d'attitudes bizarres qu'on y introduit, qui excite aujourd'hui les applaudissemens. Je connais telle pièce qui ne renferme pas une seule plaisanterie, et qui a obtenu une grande faveur, et telle autre dont la chute a été prévenue par un accès de colique que le poète y avait placé. Oui, Monsieur, les pièces de *Congrève* et de *Farquhar* ont trop d'esprit pour le goût présent; notre moderne dialogue est bien plus naturel."

Pendant que nous causions ainsi, nous arrivâmes au village. Les habitans, instruits apparemment de notre arrivée,

s'assemblèrent pour nous considérer ; ce qui fit faire à mon camarade cette observation, que les comédiens de campagne ont toujours beaucoup plus de spectateurs au dehors qu'au dedans. Je ne réfléchis à l'inconvenance qu'il y avait à ce que je me trouvasse en pareille compagnie, que lorsque je vis la populace attroupée autour de moi. Je me réfugiai donc au plus vîte dans le premier cabaret qui ce présenta ; on me fit entrer dans la salle commune, où je fus accosté par un homme très-bien mis, qui me demanda si j'étais le chapelain de la troupe, ou si l'habit que je portais était celui d'un de mes rôles ? Je lui racontai mon aventure, et l'assurai que je n'appartenais à la troupe en aucune façon. Alors il nous invita très-poliment, le comédien et moi, à prendre notre part d'une jatte de punch ; et pendant que nous la vidions, il disserta sur la politique avec tant de feu et d'intérêt, que je le pris tout au moins pour un membre du parlement ; et je fus bientôt confirmé dans cette conjecture, lorsque m'entendant demander ce qu'il y avait à souper dans l'auberge, il insista pour que nous vinssions souper chez lui, ce que nous acceptâmes après quelques instances de sa part.

CHAPITRE XIX.

Portrait d'un homme mécontent du gouvernement, et qui craint la perte de nos libertés.

La maison où nous devions souper était à peu de distance du village ; celui à qui elle appartenait nous dit que, puisque son carrosse n'était pas là, il nous conduirait à pied ; et nous arrivâmes bientôt à l'un des plus magnifiques châteaux que j'eusse encore vus dans le pays. L'appartement

dans lequel il nous introduisit était décoré très-élégamment, et dans le goût moderne. Il sortit pour ordonner le souper, et pendant ce temps, le comédien me fit entendre par un signe que nous étions en bon lieu. Notre hôte reparut bientôt ; on servit un excellent souper ; deux ou trois dames en déshabillé galant furent introduites, et la conversation commença avec beaucoup de vivacité. La politique était le sujet sur lequel notre hôte s'étendit principalement ; la liberté, nous dit-il, était tout à la fois l'objet de son orgueil et de ses alarmes. Le repas fini, il me demanda si j'avais lu le dernier *Moniteur*. Je lui répondis que non. — " Mais l'*Auditeur*, peut-être ? " " Ni l'un ni l'autre, Monsieur." — " Cela est étrange, très-étrange," répliqua mon hôte. " Pour moi, je lis tous les journaux politiques qui paraissent : le *Daily*, le *Ledger*, le *Chronicle*, le *London-Evening*, le *Whitehall-Evening*, les dix-sept *Magasins* et les deux *Revues ;* et quoique ces divers journaux se détestent entre eux, moi, je les aime tous. La liberté, Monsieur, la liberté est l'orgueil d'un Anglais, et par mes mines de Cornouailles, j'en respecte les gardiens." — " En ce cas, j'espère que vous respectez le Roi ? " — " Oui," reprit mon hôte, " quand il fait ce que nous désirons ; mais s'il se comporte comme il a fait dernièrement, je ne me mêlerai plus de ses affaires. Je ne dis rien, je me contente de penser ; mais je crois que j'aurais su conduire certaines affaires un peu mieux. Je crois qu'il n'a pas écouté assez d'avis ; il devrait prendre les conseils de tous ceux qui veulent bien lui en donner ; tout alors irait d'une autre manière."

" Et moi, Monsieur," m'écriai-je, " je voudrais que tous ceux qui s'ingèrent de donner ainsi leurs avis fussent attachés au pilori. Sans doute, le devoir des honnêtes gens est de soutenir le côté faible de notre constitution, ce pouvoir sacré de la royauté, qui, depuis quelques années, va en déclinant, et qui perd son influence sur l'état. Mais une

foule d'ignorans crient toujours à la liberté, et s'ils ont quelque poids, ils le jettent bassement du côté de la balance qui penche déjà trop."

"Comment !" s'écria l'une des dames, "ai-je vécu jusqu'à ce jour pour voir quelqu'un d'assez vil et d'assez abject pour se déclarer le défenseur des tyrans et l'ennemi de la liberté ; la liberté, ce don sacré du ciel, ce privilége glorieux des Bretons !"

"Est-il bien possible," dit notre hôte à son tour, "qu'il se trouve encore aujour-d'hui des partisans de l'esclavage, des hommes capables d'abandonner lâchement les priviléges des Bretons ? Peut-il y avoir, Monsieur, quelqu'un d'assez vil pour cela ?"

"Non, Monsieur," répondis-je ; "je suis pour la liberté, cet attribut de Dieu, pour la glorieuse liberté, ce sujet des déclamations modernes. Je voudrais que tous les hommes fussent rois ; je voudrais être roi moi-même. Nous avons tous un droit égal au trône ; nous sommes tous originairement égaux : telle est mon opinion, et telle fut autrefois celle d'un parti d'honnêtes gens qu'on appelait *Niveleurs*. Ils essayèrent d'établir une communauté où tous seraient également libres : mais hélas ! ils ne purent jamais y parvenir ; car il se trouva parmi eux quelques hommes, les uns plus forts, les autres plus fins, qui se rendirent maîtres du reste. Et comme votre postillon monte vos chevaux, parce que c'est un animal plus rusé qu'eux, très-certainement si ce postillon trouve un autre animal plus fin et plus rusé que lui, celui-ci, à son tour, lui montera sur les épaules. Ainsi donc, puisqu'il est de la nature de l'homme de se soumettre, que les uns sont nés pour commander, les autres pour obéir, et qu'il faut qu'il y ait des tyrans ; la question est de savoir s'il vaut mieux les avoir dans sa propre maison, dans son village, ou plus loin dans la capitale. Pour moi, Monsieur, comme je hais naturellement la face d'un tyran, plus il est

loin de moi, plus je suis satisfait. La majeure partie des hommes est de mon avis, puisque l'on a élu unanimement un roi pour diminuer le nombre des tyrans, et éloigner, en même temps, la tyrannie de la plus grande partie du peuple. Les grands, qui étaient des tyrans eux-mêmes, avant l'élection d'un seul, sont naturellement ennemis d'un pouvoir élevé au-dessus d'eux, et dont le poids se fait plus sentir que le leur sur les classes inférieures de l'état. Il est donc de l'intérêt des grands d'affaiblir, autant que possible, l'autorité royale, parce que tout ce qu'ils lui enlèvent tourne nécessairement à leur profit ; et tout ce qu'ils ont à faire dans l'état, c'est de miner le pouvoir d'un seul, afin de reconquérir leur ancienne autorité. Or un état peut avoir telle constitution, ses lois être tellement ordonnées, et ses sujets riches et puissans animés d'un tel esprit, que tout conspire à ce besoin de miner la monarchie. Au lieu de cela, si la constitution de l'état est de nature à favoriser l'accumulation des richesses et à rendre l'opulent plus riche encore, son ambition croîtra nécessairement avec sa fortune.

"Cette accumulation de richesses arrive naturellement dans un pays qui s'enrichit plus par le commerce extérieur que par son industrie intérieure ; car le commerce extérieur ne peut être fait avec avantage que par le riche, qui profite en même temps de l'industrie intérieure, de sorte qu'il a deux routes ouvertes à la fortune, tandis que le pauvre n'en a qu'une seule. C'est par ce moyen que, dans les états commerçans, on a toujours vu les richesses s'accumuler, et alors ces états sont tous devenus aristocratiques. De plus, les lois mêmes peuvent contribuer à cette accumulation excessive de richesses dans les mains de quelques particuliers ; ce qui arrive, par exemple, lorsque, par leur influence, les liens naturels qui unissent le riche et le pauvre sont rompus, et qu'il est réglé que les riches ne se marieront qu'entre eux, ou que l'entrée du parlement est interdite au savant,

uniquement parce qu'il est pauvre ; de sorte que la fortune devient l'unique objet des désirs de l'homme prudent ; par ces moyens, dis-je, et par d'autres semblables, les richesses tendront à s'accumuler. Mais le possesseur de ces richesses accumulées, quand il s'est procuré les nécessités et les plaisirs de la vie, ne peut employer le superflu de sa fortune qu'à acheter du pouvoir ; c'est-à-dire en d'autres termes, se faire des cliens, et acheter les suffrages de l'indigent, de l'homme vénal, de ceux enfin qui, pour du pain, consentent à supporter une tyrannie immédiate. C'est ainsi que l'homme opulent s'entoure d'un cercle composé de la classe la plus pauvre du peuple ; l'état abondant en richesses accumulées peut être comparé au système de Descartes, où chaque globe est environné du tourbillon qui lui est propre. Ceux qui veulent bien se soumettre à tourner ainsi dans le tourbillon d'un grand, ne peuvent être que des hommes nés pour l'esclavage, le rebut de l'espèce humaine, des gens dont l'âme est formée pour la servitude, et qui ne connaissent de la liberté que le nom.

"Mais il y aura toujours un nombre encore plus grand d'hommes hors de la sphère de l'influence des riches, c'est-à-dire, cet ordre de citoyens placés entre l'homme opulent et la dernière classe, qui ont trop de fortune pour se soumettre à la tyrannie d'un voisin riche, mais qui n'en ont pas assez pour se faire tyrans eux-mêmes. C'est dans cet ordre moyen que se trouvent ordinairement les arts, la prudence et les vertus de la société ; c'est cet ordre seul qui est le véritable conservateur de la liberté, et qui peut être appelé le *peuple*. Il peut arriver cependant que cet ordre moyen perde toute son influence dans l'état, et que sa voix soit, en quelque sorte, étouffé par celle de la populace ; car si la fortune nécessaire pour voter dans les affaires publiques, est dix fois moindre aujourd'hui que celle qui était exigée dans les premiers temps de la constitution, il est évident qu'une

portion plus considérable de la populace sera introduite dans le système politique. Et, comme cette populace se meut toujours dans le tourbillon des grands, elle suivra l'impulsion qui lui sera donnée par ceux-ci.

" Dans un tel état, tout ce que l'ordre moyen peut faire, c'est de conserver et de défendre avec un soin religieux les prérogatives et les priviléges de celui qui gouverne ; car il divise le pouvoir des riches, et empêche les grands de tomber de tout leur poids sur l'ordre inférieur. L'ordre moyen peut étre comparé à une ville dont les riches forment le siége, et que le prince se hâte de secourir. Tant que les assiégeans sont dans la crainte de l'ennemi extérieur, il est naturel qu'ils offrent aux assiégés les conditions les plus avantageuses, qu'ils les flattent par de belles paroles, et les amusent par l'espoir de quelques priviléges. Mais, si une fois le prince est défait, les murailles de la ville ne seront plus qu'une faible défense pour ses habitans. Pour connaître leur sort, jetons les yeux sur la Hollande, Gênes et Venise, où les lois gouvernent le pauvre, et où le riche seul fait les lois. Je tiens donc pour la monarchie, pour la sainte monarchie, et je mourrais, s'il le fallait, pour la défendre ; car s'il y a quelque chose de sacré parmi les hommes, ce doit être le souverain, l'oint du Seigneur ; et toute diminution de son pouvoir, soit dans la guerre, soit dans la paix, est une atteinte à la liberté réelle des sujets. Ces grands mots, *liberté*, *patriotisme*, *Bretons*, ont déjà trop opéré ; il faut espérer que les vrais enfans de la liberté les empêcheront d'opérer davantage. J'ai connu, dans mon temps, beaucoup de vaillans champions de la liberté, et je ne m'en rappelle pas un seul qui, dans le fond de son cœur et dans le sein de sa famille, ne fût un tyran."

Mon zèle pour la cause que je soutenais avait allongé ma harangue au-delà des bornes de la politesse : mais l'impatience de mon hôte, qui avait souvent fait des efforts pour

m'interrompre, ne put se contenir plus long-temps. "Ainsi donc," s'écria-t-il, "c'est un jésuite sous les habits d'un ministre que j'ai reçu à ma table ! Mais, par toutes mes mines de Cornouailles, il décampera d'ici, comme je m'appelle Wilkinson." Je sentis alors que j'avais été trop loin, et je demandai pardon de la chaleur avec laquelle j'avais parlé. "Pardon !" s'écria-t-il en fureur, "il faudrait dix mille pardons pour de pareils principes. Eh quoi ! abandonner la liberté, la propriété, et, comme dit le journaliste, tendre bassement le dos pour se laisser bâter ! Monsieur, j'exige que vous sortiez à l'instant de cette maison ; j'exige, Monsieur, que vous en sortiez, afin de prévenir des conséquences fâcheuses pour vous." J'allais faire de nouvelles remontrances, quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. "—Ah !" s'écrièrent les deux dames, "sûr comme nous mourrons un jour, ce sont nos maîtres qui reviennent." Je découvris alors que l'homme qui nous traitait, n'était que le sommelier de la maison, qui, dans l'absence de son maître, avait eu la fantaisie d'en jouer le rôle pendant quelque temps : et, à dire vrai, il parlait politique tout aussi bien que la plupart de nos gentilhommes campagnards.

Mais il serait impossible de rendre ma confusion quand je vis entrer le maître du château et sa femme : leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre, de trouver chez eux une telle compagnie, et si bonne chère. "Messieurs," dit le gentilhomme à mon compagnon et à moi, "nous sommes vos très-humbles serviteurs ; mais la faveur que vous nous faites est si grande, que je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance." Quelque inattendue que notre compagnie fût pour lui, la sienne assurément ne l'était pas moins pour nous, et j'étais muet de honte de mon inconséquence, quand je vis entrer dans la salle ma chère miss Arabella Wilmot, qui avait été autrefois destinée à mon fils Georges, mais dont le mariage avait été rompu, ainsi que je

l'ai rapporté plus haut. Dès qu'elle me vit, elle vint se jeter dans mes bras avec la joie la plus vive. " Mon cher Monsieur, à quel heureux hasard devons-nous une visite si inespérée ? Je suis sûr que mon oncle et ma tante seront charmés d'apprendre qu'ils possèdent chez eux le bon docteur Primerose." En m'entendant nommer, le vieux Monsieur et la dame s'avancèrent poliment, et m'accueillirent avec la plus aimable bienveillance. Ils ne purent s'empêcher de sourire en apprenant l'aventure qui m'avait amené chez eux, ils voulaient chasser sur-le-champ le malheureux sommelier ; mais ils lui firent grâce à ma prière.

M. Arnold et sa femme insistèrent pour que je restasse chez eux pendant quelques jours ; et comme leur nièce, ma charmante pupille, dont j'avais autrefois dirigé l'éducation, joignit ses prières aux leurs, je me rendis à leurs instances. Le soir, je fus conduit dans un magnifique appartement ; et le lendemain de bon matin, miss Wilmot me fit engager à venir me promener avec elle dans le jardin, qui était décoré dans le goût moderne. Après qu'elle m'en eut fait voir pendant quelque temps les beautés, elle me demanda, avec un air d'indifférence, s'il y avait long-temps que je n'avais reçu des nouvelles de mon fils Georges. " Hélas ! Mademoiselle, voilà trois ans qu'il est absent, et il n'a écrit ni à moi, ni à aucun de ses amis. J'ignore où il est en ce moment. Peut-être ne reverrai-je jamais ni lui, ni le bonheur. Non, ma chère miss, nous ne retrouverons plus les jours si heureux que nous passions à Wakefield. Ma petite famille se disperse, et la pauvreté a fait tomber sur nous, non-seulement le besoin, mais encore le déshonneur." L'aimable fille laissa couler quelques larmes en m'écoutant, et la crainte de trop affecter sa sensibilité, m'empêcha d'entrer dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi, de voir que le temps n'avait point changé ses affections, et d'apprendre qu'elle avait re-

fusé plusieurs partis qui lui avaient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me fit voir toutes les beautés du parc, les allées, les berceaux, les bosquets, saisissant, à chaque nouvel objet, l'occasion de me faire quelque question relative à mon fils. Nous passâmes ainsi la matinée, jusqu'au moment où la cloche du dîner se fit entendre. Nous trouvâmes au château le directeur de la troupe ambulante, qui était venu proposer des billets pour la *Belle Pénitente*, que l'on jouait le soir, et dans laquelle un jeune homme qui n'avait encore paru sur aucun théâtre, devait remplir le rôle d'Horatio. Il louait excessivement ce nouvel acteur, et nous assura qu'il n'en avait jamais vu qui donnât d'aussi belles espérances. “ L'art de bien jouer,” observa-t-il, “ ne s'acquiert pas en un jour ; mais ce jeune homme paraît né pour le théâtre : sa figure, sa voix, ses gestes, tout en lui est admirable ; nous l'avons rencontré par hasard en nous rendant ici.”

Ce récit piqua vivement notre curiosité, et, à la sollicitation des dames, je consentis à les accompagner à la salle de spectacle, qui n'était autre qu'une grange. Comme les personnes avec lesquelles je me trouvais étaient, sans contredit, les principaux du lieu, nous fûmes reçus avec beaucoup de respect, et placés au premier rang, en face du théâtre. Nous attendîmes quelque temps, impatiens de voir Horatio paraître. Il s'avança enfin ; mais je laisse à juger ce que je devins, lorque dans ce nouvel acteur je reconnus mon malheureux fils ! Il allait commencer, quand, jetant les yeux sur les spectateurs, il aperçut miss Wilmot et moi ; il resta sans voix et sans mouvement. Les acteurs qui étaient dans les coulisses attribuant son silence à la timidité, tâchèrent de l'encourager ; mais, au lieu de parler, il fondit en larmes, et quitta précipitamment le théâtre. Je ne puis rendre les sensations que j'éprouvai alors, car elles se succédèrent trop rapidement pour que je puisse les décrire ; mais

je fus bientôt tiré de cette désagréable rêverie par miss Wilmot qui, pâle et tremblante, me pria de la reconduire chez son oncle. Quand nous fûmes de retour, M. Arnold, qui ne comprenait rien d'abord à notre conduite extraordinaire, apprenant que le débutant était mon fils, lui envoya son carrosse avec l'invitation de venir chez lui ; et comme mon fils persévéra dans son refus de paraître sur le théâtre, les comédiens mirent un autre acteur à sa place, et il se réunit bientôt à nous. M. Arnold le reçut avec beaucoup de politesse, et moi avec mes transports accoutumés ; car je n'ai jamais pu feindre le ressentiment. Pour miss Wilmot, elle l'accueillit avec une indifférence affectée, qui trahissait les efforts qu'elle faisait pour jouer ce rôle. Le trouble de son âme ne paraissait pas encore apaisé. Il lui échappait mille propos qui ressemblaient à de la joie ; ensuite elle riait aux éclats de son étourderie. De temps en temps elle jetait un petit coup-d'œil sur la glace, comme si elle eût été bien aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté ; puis elle faisait cent questions sans écouter les réponses.

CHAPITRE XX.

Histoire d'un vagabond philosophe qui, en courant après la nouveauté, perd le contentement.

Après le souper, mistriss Arnold offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord ; mais comme elle renouvelait ses instances, il se vit forcé de lui avouer qu'un bâton et un sac de nuit composaient tout ce qu'il possédait au monde. « Fort bien, mon fils, » m'écriai-je ; « pauvre vous m'avez quitté, et pau-

vre je vous retrouve. Je crois que vous avez vu bien du pays."

—" Assurément, mon père, mais courir après la fortune n'est pas toujours le moyen de l'attrapper; aussi depuis quelque temps ai-je abandonné sa poursuite." —" Monsieur," dit mistriss Arnold, " le récit de vos aventures doit être fort amusant; ma nièce m'en a souvent raconté la première partie, mais si vous vouliez nous apprendre le reste, la compagnie vous en aurait beaucoup d'obligation." — " Madame, je puis vous assurer que vous n'aurez pas à l'entendre la moitié autant de plaisir que j'aurai de vanité à en faire le récit. Je ne puis, cependant, vous promettre une seule aventure dans tout le cours de ma narration, car j'ai plus vu de choses que je n'en ai faites. Le premier malheur que j'éprouvai, et que vous connaissez tous, fut grand; il m'affligea vivement, mais il ne m'abattit point, car personne n'eût jamais une disposition aussi heureuse que moi à se bercer d'espérances. Moins la fortune m'était favorable, plus j'attendais d'elle pour l'avenir; et comme je me trouvais au plus bas de sa roue, chaque nouveau mouvement pouvait m'élever; mais il lui était impossible de me faire descendre. Je me mis donc, un beau matin, en route pour Londres, sans nul souci du lendemain, et joyeux comme les oiseaux qui gazouillaient sur la route. Je prenais courage en réfléchissant que Londres était le lieu où les talents de toute espèce étaient sûrs de trouver des distinctions et des récompenses.

" A mon arrivée dans la capitale, mon premier soin fut de remettre à notre cousin votre lettre de recommandation. Sa situation n'était pas beaucoup meilleure que la mienne. Mon projet, comme vous savez, était d'entrer dans une pension en qualité de répétiteur, et je lui demandai son avis là-dessus. Notre cousin reçut ma proposition avec un rire sardonique. 'Oui, ma foi!' s'écria-t-il, 'voilà une belle

carrière à parcourir pour vous. J'ai été moi-même précepteur dans une pension, et je veux être pendu, si je n'eusse préféré être le dernier des porte-clefs de Newgate. Je me levais de bonne heure, et je me couchais tard; le maître me regardait avec hauteur; la maîtresse me haïssait, parce que je n'étais pas beau garçon. Les écoliers me tourmentaient au dedans, et je n'avais pas la permission de sortir pour aller chercher des consolations au dehors. Mais êtes-vous sûr d'être propre à entrer dans une pension? Permettez que je vous examine un peu. Avez-vous fait l'apprentissage de ce métier?' — 'Non.' — 'Donc vous ne convenez pas pour une pension. Savez-vous arranger les cheveux des enfants?' — 'Non.' — 'Donc vous ne convenez pas pour une pension. Avez-vous eu la petite vérole?' — 'Non.' — 'Donc vous ne convenez pas pour une pension. Pouvez-vous coucher trois dans un lit?' — 'Non.' — 'Donc vous ne convenez pas pour une pension. Avez-vous bon appétit?' — 'Oui.' — 'Eh! vous ne valez rien du tout pour une pension. Non, Monsieur, si vous voulez une profession douce et aisée, engagez-vous pour sept ans chez un coutelier pour tourner sa roue, mais renoncez à entrer dans une pension. Cependant,' continua-t-il, 'je vois que vous êtes un garçon d'esprit et que vous ne manquez pas d'instruction, que ne vous faites-vous auteur comme moi? Vous avez lu, peut-être, que des hommes de génie sont morts de faim à ce métier; mais, aujourd'hui, je vous citerai quarante sots dans cette ville qui en vivent, et qui sont dans l'opulence. Ce sont tous d'honnêtes écrivailleurs, qui vont tout doucement leur petit chemin, écrivant sur l'histoire et sur la politique, et qui trouvent des admirateurs; des hommes enfin qui, s'ils eussent été savetiers, auraient toute leur vie raccommodé de vieux souliers sans avoir jamais eu le talent d'en faire de neufs.'

"Voyant que la métier de précepteur n'avait rien de fort honorable, je résolus d'accepter la proposition de mon cousin. Pénétré du plus profond respect pour la littérature, je me retirai dans *Grub-street*, et je saluai avec vénération cette rue fameuse. Je m'imaginais, dans mon orgueil, que j'allais suivre la même route que les Dryden et les Otway s'étaient frayée avant moi. Je considérais la divinité de ce pays comme une mère par excellence, et je me disais que si le commerce du monde peut former le goût, la pauvreté que cette bonne déesse procure à ses adorateurs élève et nourrit le génie. Plein de ces réflexions, je me mis à l'œuvre ; et trouvant qu'il restait encore à dire les meilleures choses du monde, du côté faux, je résolus de faire un livre absolument neuf. J'habillai donc deux ou trois paradoxes avec quelque habileté. Mes propositions étaient fausses, mais elles étaient neuves. Les trésors de la vérité avaient été importés si souvent par mes prédécesseurs, que ma seule ressource était d'offrir quelque chose de brillant qui, vu de loin, lui ressemblât. O vous, puissances du Parnasse ! vous fûtes témoins de l'importance qui était perchée sur ma plume pendant que j'écrivais. Je ne doutais pas que le monde savant ne s'élevât en masse contre mes systèmes ; mais j'étais préparé à tenir tête au monde savant tout entier ; et semblable au porc-épic, j'étais ramassé sur moi-même, prêt à opposer la pointe de mes dards à tout venant."

"— Bien dit, mon enfant," m'écriai-je. "Et quel sujet avez-vous traité ? j'espère que vous n'avez point oublié l'importance de la monogamie. Mais je vous ai interrompu ; poursuivez. Vous avez donc publié vos paradoxes : eh bien ! qu'a dit le monde savant de vos paradoxes ?"

"— Hélas ! le monde savant ne dit rien de mes paradoxes ; absolument rien. Chacun de ces messieurs était occupé à se louer, lui et ses amis, ou à déchirer ses ennemis ; et

comme malheureusement je n'avais ni amis ni ennemis, je souffris la plus cruelle des mortifications, l'indifférence.

"J'étais un jour dans un café, occupé à réfléchir sur le sort de mes paradoxes, lorsqu'un petit homme vint se placer vis-à-vis de moi. Après quelques instans de conversation préliminaire, s'apercevant que j'étais homme de lettres, il tira de sa poche un paquet de prospectus, et me proposa de souscrire à une nouvelle édition des œuvres de Properce, avec des notes. Je fus forcé de lui avouer que je n'avais pas d'argent, et cet aveu le conduisit à s'informer quelle était la nature de mes espérances. Il reconnut qu'elles n'étaient pas plus grandes que ma bourse n'était pleine. 'Je vois bien,' me dit-il, 'que vous ne connaissez pas les ressources de cette ville ; je vais vous en enseigner quelques-unes. Regardez ces prospectus ; par leur moyen, je vis fort à mon aise depuis douze ans. Dès qu'un seigneur revient de ses voyages, qu'un créole arrive de la Jamaïque, ou une douairière de son château, je vais leur proposer de souscrire. J'assiège d'abord leurs cœurs par la flatterie, et quand la brèche est faite, j'y présente mes prospectus. S'ils souscrivent immédiatement, je reviens à la charge pour obtenir la permission de leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens, je demande celle de faire graver leurs armes sur le frontispice. C'est ainsi,' continua-t-il, 'que je vis aux dépens de la vanité, tout en me moquant d'elle. Mais, entre nous, je suis maintenant trop connu ; je serais bien aise d'emprunter quelquefois votre visage. Un homme de grande distinction arrive précisément d'Italie ; son portier connaît ma figure ; mais si vous vous chargiez d'aller vous même lui presenter cette pièce de vers, je parie ma tête que vous réussiriez, et nous partagerions le profit.'"

"— Dieu me bénisse, Georges, est-ce là l'emploi de nos poètes d'à-présent ? Des gens d'un talent supérieur s'abaisser à ces actes de mendicité ! Peuvent-ils déshonorer leur

profession jusqu'à faire, pour un morceau de pain, un aussi vil trafic de leurs louanges !"

"—Oh! non, Monsieur, un vrai poète ne se dégrade jamais ainsi ; car où se trouve le génie, là est aussi l'orgueil. Les êtres que je vous dépeins sont les mendians de la rime. Le véritable poète, en même temps qu'il brave toutes les difficultés pour acquérir de la gloire, tremble à la seule idée du mépris ; et il n'y a que ceux que sont indignes de protection qui s'abaissent à la solliciter.

" J'avais l'âme trop fière pour descendre à ces indignités, et cependant la fortune trop basse pour hasarder un second effort en faveur de la gloire ; je fus donc obligé de prendre un parti mitoyen, et d'écrire pour vivre ; mais je n'avais pas les qualités nécessaires pour une profession où le savoir-faire peut seul assurer le succès. Je ne pouvais étouffer entièrement ma passion pour le louange ; en sorte que je consumais en éfforts pour écrire bien, et avec précision, un temps que j'aurais employé bien plus avantageusement aux productions diffuses d'une utile médiocrité. Mes opuscules ne furent point aperçus au milieu de la foule des écrits périodiques. Le public avait des occupations trop importantes pour remarquer l'élégante simplicité de mon style, ou l'harmonie de mes périodes. Feuille par feuille, tout tombait dans l'oubli, et mes essais furent ensevelis avec les *Essais sur la liberté*, les *Contes orientaux*, et les *Remèdes contre la morsure des chiens enragés ;* tandis que *Philautos*, *Philalethes*, *Phileleutheros* et *Philanthropos*, écrivaient tous bien mieux que moi parce qu'ils écrivaient plus vîte.

" Je commençai dès lors à n'avoir d'autre société que celle de pauvres auteurs comme moi, qui se louaient, se plaignaient et se méprisaient les uns les autres. La satisfaction que nous causait chaque production nouvelle de quelque auteur célèbre était en raison inverse de son mérite. Je ne pouvais plus voir sans envie le génie chez les autres ;

mes malheureux paradoxes avaient entièrement tari pour moi cette source de contentement. Je ne pouvais plus lire ni écrire qu'avec dégoût ; car la perfection dans autrui m'était insupportable, et écrire était mon métier.

" En proie à ces sombres réflexions, j'étais un jour assis sur un banc dans le parc de St. James, lorsqu'un jeune homme de distinction que j'avais intimement connu à l'Université s'approcha de moi. Nous nous saluâmes l'un l'autre avec quelque hésitation, lui presque honteux d'être connu d'un homme aussi mal mis, et moi dans la crainte d'un mauvais accueil ; mais cette crainte s'évanouit bientôt, car Ned Tornhill était au fond un bon garçon."

" — Comment dites-vous, Georges ? n'est-ce pas Tornhill que vous le nommez ? Certainement ce ne peut être que notre jeune seigneur." — " Quoi," s'écria mistriss Arnold, " M. Tornhill est votre voisin ? Il est depuis long-temps l'ami de notre famille, et nous attendons très-incessamment sa visite."

" — Le premier soin de mon ancien camarade," continua mon fils, " fut de changer mon extérieur, en me faisant revêtir d'un de ses plus beaux habits ; alors je fus admis à sa table, moitié comme ami, moitié comme protégé. J'avais pour emploi de l'accompagner aux ventes publiques, de l'égayer pendant qu'il posait pour se faire peindre, de prendre la gauche dans son carrosse, quand il n'avait personne, et de l'aider à faire la débauche, quand il était en joyeuse humeur. J'avais, en outre, vingt autres petits emplois dans la maison ; il me fallait faire encore une foule de petites choses sans qu'on me l'ordonnât : porter le tire-bouchon, être le parrain des enfans de ses domestiques, chanter quand on me le disait, être toujours gai, toujours humble, et content si je le pouvais.

" Je n'étais cependant pas sans rival dans ce poste honorable. Un Capitaine de vaisseau, que la nature semblait

avoir formé tout exprès, partageait avec moi les affections de mon patron. Sa mère avait été blanchisseuse d'un homme de qualité, et, par ce moyen, il avait acquis de bonne heure du talent pour les intrigues amoureuses, et pour les généalogies. Cet homme faisait son unique occupation de s'introduire dans l'intimité des seigneurs ; et quoique plusieurs l'eussent éconduit à cause de sa stupidité, d'autres souffraient ses assiduités, parce qu'ils étaient aussi sots que lui. Comme la flatterie était son métier habituel, il la pratiquait avec une aisance et une facilité inconcevables ; tandis que je ne m'en acquittais que gauchement et à regret ; car, si chaque jour le désir de la louange croissait chez mon patron, chaque jour aussi, la connaissance que j'acquérais de ses défauts m'ôtait la volonté de le louer. J'étais donc sur le point d'abandonner le champ de bataille au capitaine, quand il survint une occasion où mon ami eut besoin de mon secours. Il ne s'agissait de rien moins que de se battre en duel pour lui, contre un gentilhomme avec la sœur duquel on prétendait qu'il en avait mal agi. J'acquiesçai sans difficulté à sa demande. Je vois que vous blâmez ma conduite ; cependant il fallait payer cette dette à l'amitié, et il ne m'était guère possible de m'en dispenser. Je me battis donc, je désarmai mon adversaire, et j'eus, bientôt après, le plaisir d'apprendre que la dame n'était qu'une fille, et le monsieur un escroc qui la protégeait. Ce service fut payé par les plus vives protestations de reconnaissance ; mais comme mon ami devait quitter la capitale sous peu de jours, il ne trouva pas d'autre moyen de m'être utile, que de me recommander à son oncle sir William Tornhill, et à un autre grand seigneur de distinction qui occupait une place dans le gouvernement. Quand il fut parti, mon premier soin fut de porter ma lettre de recommandation à cet oncle, qui jouissait, à juste titre, de la réputation d'un homme de bien. Ses gens me reçurent

avec toute l'honnêteté possible ; car le ton des domestiques annonce toujours le caractère du maitre. On m'introduisit dans une grande salle où sir William ne tarda pas à venir me trouver. Je lui remis la lettre : il la lut ; puis après avoir réfléchi pendant quelque momens, il me dit : 'Apprenez-moi, je vous prie, Monsieur, ce que vous avez fait pour mériter de mon parent une recommandation si chaude. Mais je crois deviner le service que vous lui avez rendu : vous vous serez battu pour lui, et vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices ! Je souhaite, Monsieur, très-sincèrement, que mon refus soit une punition de votre faute, et je désire encore plus que cette leçon vous conduise au repentir.' Je supportai patiemment cette sévère réprimande, parce que je sentais qu'elle était méritée. Je n'avais plus alors pour ressource que ma lettre à l'homme en place. Comme les portes des grands sont presque toujours assiégées par une foule de gens prêts à les importuner de demandes ridicules, il me fut très-difficile de pénétrer jusqu'à lui. Cependant après avoir dépensé la moitié de mes faibles ressources pécuniaires à faire des présens aux valets, je fus introduit dans un appartement spacieux, où j'attendis que l'on eût porté ma lettre à Monseigneur. Pendant ce pénible intervalle, j'eus le temps d'examiner tout ce que m'environnait. Tout était grand et de bon goût. Les peintures, les meubles, les dorures me pétrifiaient d'admiration, et me donnaient une idée sublime du propriétaire. 'Ah !' me disais-je en moi-même, 'combien doit être grand celui qui possède toutes ces choses, celui dont la tête dirige les affaires de l'état, et dont la maison renferme la moitié des richesses du royaume ! Certainement la profondeur de son génie doit être immense.' J'étais livré à ces hautes réflexions lorsque j'entendis quelqu'un s'avancer pesamment. 'Ah ! sans doute,' me dis-je, 'voilà le grand homme lui-même.' Mais ce n'était qu'une femme de cham-

bre. Peu de temps après, j'entendis encore marcher. 'Pour le coup c'est lui-même.' Non; ce n'était encore que le valet de chambre du grand homme. Enfin sa Grandeur parut. — 'Est-ce vous,' me dit-elle, 'qui êtes le porteur de cette lettre?' Je répondis en m'inclinant. — 'J'apprends que vous . . .' — A cet instant même un domestique vint lui remettre un billet; et sans faire davantage attention à moi, il sortit de la salle, en me laissant réfléchir, à mon aise, sur l'excès de mon bonheur. Je n'entendis plus parler de lui, jusqu'à ce qu'un laquais vint m'avertir que sa Grandeur allait monter en voiture. Je descendis précipitamment, et en le suivant, je joignis ma voix à celle de trois ou quatre personnes qui venaient comme moi demander des grâces. Mais sa Grandeur allait trop vite pour nous, et gagnait son carrosse à grands pas; de manière que je fus obligé d'élever la voix le plus haut possible, pour demander à Mylord si je pouvais espérer une réponse. Pendant ce temps-là il montait dans son carrosse, en murmurant une réponse dont je n'entendis que la moitié, l'autre fut étouffée par le bruit des roues. Je restai quelque temps le cou tendu, dans la posture d'un homme qui prête l'oreille pour saisir des sons, jusqu'à ce que regardant autour de moi, je me trouvai seul à la porte de sa Grandeur.

"Ma patience était entièrement épuisée: accablé de toutes les indignités que j'avais éprouvées, j'étais déterminé à me jeter dans un gouffre, si j'en eusse trouvé un sous mes pas. Je me considérais comme un de ces vils objets de rebut jetés dans un garde-meuble pour y périr au sein de l'obscurité. Il me restait cependant une demi-guinée, et je pensais bien que la fortune ne pourrait pas me la ravir; mais pour m'en assurer mieux, je résolus d'aller, à l'instant même, la dépenser pendant que je l'avais, et de m'en remettre ensuite au hasard pour le reste. Comme je m'éloignais dans cette résolution, le bureau de M. Crispe, qui se

trouvait ouvert, sembla m'inviter à y entrer, comme si j'eusse dû y recevoir un bon accueil. Dans ce bureau, M. Crispe offre obligeamment aux sujets de Sa Majesté une promesse généreuse de trente livres sterling par an, et on ne leur demande en échange que l'aliénation de leur liberté pour la vie, avec la permission de les transporter comme esclaves en Amérique. Je m'estimai heureux de trouver le moyen de mettre fin à mes incertitudes en me jetant dans le désespoir, et j'entrai dans cette cellule (car la chambre en présentait toute l'apparence), avec toute la ferveur monacale.

"Je trouvai là un grand nombre de pauvres misérables, tous dans la même position que moi, attendant l'arrivée de M. Crispe, et presentant le tableau de la misère anglaise. Leurs âmes hautaines en querelle avec la fortune, se soulageaient en la maudissant. Enfin M. Crispe parut, et tous les murmures cessèrent. Il daigna me regarder avec un air tout particulier, et en vérité, il était le premier homme qui, depuis un mois, m'eût parlé avec bienveillance. Après quelques questions, il trouva qu'il n'y avait rien au monde dont je ne fusse capable. Il réfléchit quelques momens sur les meilleurs moyens de me pourvoir ; puis, se frappant le front comme s'il eût eu une inspiration subite, il me dit qu'il était beaucoup question, en ce moment, d'une ambassade que le synod de Pensylvanie devait envoyer aux Indiens Chiacas, et qu'il emploierait tout son crédit pour m'en faire nommer secrétaire. Je pensais bien intérieurement que le drôle mentait, et pourtant sa promesse me fit plaisir, car elle avait quelque chose de séduisant et de magnifique. Je partageai donc ma demi-guinée : une moitié alla se joindre aux trente mille livres sterling de M. Crispe, et avec l'autre moitié, je résolus entrer dans la première taverne, pour me rendre un moment plus heureux que lui.

"Je sortais dans ce dessein, lorsque je rencontrai à la porte un Capitaine de vaisseau que j'avais un peu connu autrefois; il consentit à vider avec moi un bol de punch. Comme je n'ai jamais su garder le secret sur mes affaires, il m'assura que j'étais un homme perdu si j'écoutais les promesses de Crispe, qui n'avait d'autre dessein que de me vendre pour les plantations. 'Mais,' continua-t-il, 'je pense que vous pourriez, sans aller si loin, vous mettre à portée de gagner honnêtement de quoi vivre. Suivez mon conseil. Je fais voile demain pour Amsterdam: que ne vous embarquez-vous avec moi comme passager? En arrivant, vous n'aurez autre chose à faire que d'enseigner l'anglais aux Hollandais, et je vous garantis que vous ne manquerez ni d'écoliers, ni d'argent. Je suppose que vous savez l'anglais, ou ce serait bien le diable.' Je lui en donnai l'assurance, mais je lui témoignai quelque doute de savoir si les Hollandais seraient curieux d'apprendre l'anglais. Il me jura qu'ils aimaient cette langue à la folie; et sur sa parole, je m'embarquai le lendemain pour aller enseigner l'anglais en Hollande. Le vent étant favorable notre voyage fut court; après avoir payé mon passage avec la moitié de mes effets, je me trouvai comme un étranger tombé des nues dans une des principales rues d'Amsterdam. Dans ma position, je ne voulais pas que mon cours d'enseignement fût différé d'un moment; je m'adressai donc à deux ou trois personnes que je rencontrai, et dont l'extérieur me parut le plus avantageux; mais il nous fut impossible de nous comprendre mutuellement. Ce ne fut qu'alors que je songeai qu'avant d'enseigner la langue anglaise aux Hollandais, il était indispensable qu'ils m'apprissent d'abord la leur. Je m'étonnai même comment une réflexion si simple avait pu m'échapper; mais il est certain que je ne l'avais pas faite.

" Mon projet ainsi évanoui, je fus tenté de me rembarquer sur-le-champ pour l'Angleterre ; mais ayant fait rencontre d'un étudiant irlandais qui revenait de Louvain, nous mîmes la conversation sur la littérature ; car, soit dit en passant, j'oubliais toujours le mauvais état de mes affaires quand je trouvais occasion de parler sur ce sujet. Il m'apprit que dans toute cette université il n'y avait pas deux hommes qui entendissent le grec. J'en fus étonné ; je résolus sur-le-champ d'aller à Louvain, et d'y gagner ma vie à enseigner le grec. Je fus encouragé dans ce dessein par mon camarade l'étudiant, qui me fit entendre que je pourrais faire fortune à ce métier.

" Le lendemain matin, je partis plein de courage et d'espérance. Mon paquet, comme le panier de pain d'Ésope, diminuait de poids chaque jour ; car je donnais mes hardes pour payer mon logement en route. Arrivé à Louvain, résolu que j'étais de ne point ramper devant les professeurs subalternes, je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talens au principal lui-même. Je me présentai chez lui, j'obtins audience, et lui offris mes services comme maître de langue grecque, dont j'avais appris qu'on manquait dans son université. Le principal parut d'abord douter de ma science ; mais je lui proposai de l'en convaincre, en traduisant devant lui, en latin, un passage de tel auteur grec qu'il lui plairait de choisir. Me voyant si ferme et si sûr de mon fait, il me dit : ' Vous me voyez, jeune homme : je n'ai jamais appris le grec, et je ne me suis jamais aperçu qu'il m'ait fait faute. J'ai eu la robe et le bonnet de docteur sans grec, j'ai dix mille florins par an, sans grec, je bois et mange bien, sans grec ; en un mot,' continua-t-il, ' je ne sais pas le grec, et je ne pense pas qu'il puisse être bon à rien.'

" J'étais alors trop loin de mon pays pour songer à y retourner ainsi je résolus de poursuivre ma route. Je savais un peu de musique, j'avais une voix passable, et je me fis

alors un moyen de subsistance de ce qui jusque-là n'avait été pour moi qu'un amusement. Je traversai ainsi les campagnes de la Flandre, et les parties de la France où les paysans sont assez pauvres pour être gais, car j'ai toujours remarqué que plus ils étaient misérables, plus ils étaient joyeux. Lorsque, à la chute du jour, j'approchais de la chaumière d'un paysan, je jouais un de mes airs les plus gais, et cela me procurait non-seulement un logement, mais de quoi vivre le lendemain. J'essayai une fois ou deux de jouer pour des gens comme il faut ; mais ils trouvaient ma musique détestable, et ne me donnaient pas la moindre bagatelle. Cela me parut d'autant plus extraordinaire, que quand il m'arrivait, dans des temps plus heureux, de faire de la musique en société pour mon agrément, mon exécution jetait toujours la compagnie dans le ravissement, et particulièrement les dames. Mais comme c'était alors ma seule ressource pour vivre, mon chant n'excitait plus que le mépris ; ce qui prouve que le monde se plaît toujours à ravaler les talens par lesquels un homme gagne sa vie.

" J'arrivai de cette manière jusqu'à Paris, sans autre dessein que de voir la ville, et de m'en retourner. Le peuple de Paris préfère les étrangers qui ont de l'argent à ceux qui n'ont que de l'esprit. Vous imaginez bien d'après cela, que n'ayant ni de l'un ni de l'autre, je ne fus pas très-bien accueilli. Après m'être promené pendant quatre ou cinq jours dans la ville, et avoir vu les meilleures maisons, par dehors ; je me préparais à quitter ce séjour d'une hospitalité vénale, lorsque, passant dans l'une des principales rues, je rencontrai inopinément notre cousin, celui à qui vous m'aviez recommandé. Cette rencontre me fit beaucoup de plaisir, et ne parut pas lui être désagréable. Il s'informa des motifs qui m'avaient amené à Paris, et m'apprit qu'il était en ce moment occupé à former une collection de tableaux, médailles, gravures et antiques de toute espèce pour

un gentilhomme de Londres, qui venait tout d'un coup d'acquérir une grande fortune et du goût. Je fus d'autant plus surpris de voir notre cousin chargé d'une pareille commission, que lui-même m'avait assuré plusieurs fois qu'il n'y entendait rien du tout. Je lui demandai comment il avait fait pour devenir si subitement un *connaisseur*. Il m'assura que rien n'était plus aisé. Tout le secret consistait, me dit-il, en deux règles dont il ne fallait point se départir: l'une d'observer toujours que le tableau aurait été meilleur, si le peintre y avait mis plus de soin ; et l'autre de louer tous les ouvrages du Pérugin. ' Mais,' ajouta-t-il, ' comme autrefois je vous ai appris à être auteur à Londres, je veux aujourd'hui vous enseigner l'art d'acheter des tableaux à Paris.'

" J'acceptai sa proposition avec joie, parce que c'était un moyen de subsister, et que je bornais là toute mon ambition. J'allai donc chez lui. Grâce à son secours, je remontai un peu ma garde-robe, et quelques jours après je l'accompagnai aux ventes de tableaux, où les Anglais étaient attendus comme d'excellens acheteurs. Je vis avec surprise son intimité avec des gens du meilleur ton. Ils s'en rapportaient à son jugement sur les tableaux et les médailles, comme à un guide infaillible en matière de goût. Il tirait très-bon parti de ma présence dans ces occasions ; car, lorsqu'on lui demandait son avis, il m'emmenait gravement à l'écart, et me demandait ce que j'en pensais. Il faisait alors un mouvement d'épaules, prenait un air important ; puis, revenant, il assurait la compagnie qu'il ne pouvait guère émettre d'opinion sur un point de cette importance. Cependant il se trouvait quelquefois des occasions où il fallait montrer plus d'assurance : je me rappelle l'avoir vu un jour, après avoir dit que la touche d'un tableau n'était pas assez moëlleuse, prendre, d'un air assuré, une brosse et du vernis qui se trouvaient là par hasard, en frotter tranquille-

ment le tableau entier devant toute la compagnie, et demander ensuite s'il n'avait pas infiniment mieux fait ressortir les teintes par cette opération.

" Quand sa commission fut achevée, il me laissa à Paris, fortement recommandé à plusieurs personnes de distinction, comme très-propre à servir de gouverneur à un jeune homme dans ses voyages ; et effectivement je fus, quelque temps après, employé en cette qualité par un Anglais qui venait d'amener son pupille à Paris, pour l'envoyer de là faire son tour d'Europe. Je fus donc institué gouverneur du jeune homme ; mais sous la condition que je le laisserais toujours se gouverner à sa fantaisie. Mon pupille, en effet, entendait beaucoup mieux que moi l'art de faire emploi de son argent. Il avait hérité d'une fortune d'environ deux cent mille livres sterling que lui avait laissée un oncle mort dans les Indes orientales ; et ses tuteurs, pour lui faire acquérir le talent de ménager son bien, l'avaient placé dans une étude de procureur. Aussi l'avarice était-elle sa passion dominante. Toutes ses questions, en route, ne roulaient que sur les moyens d'économiser l'argent, de voyager à moins de frais, et de savoir où il pourrait trouver des marchandises sur lesquelles il y eût à gagner en les revendant à Londres. Il aimait assez à voir en chemin les curiosités pour lesquelles on ne payait pas ; mais s'il fallait donner quelque chose, il assurait alors savoir très-bien que cela ne valait pas la peine d'être vu. Jamais il ne payait la carte dans une auberge, sans se récrier sur l'excessive dépense qu'entraînaient les voyages, et cependant il n'avait pas encore vingt-un ans. A notre arrivée à Livourne, nous fûmes nous promener sur le port : là il s'informa de ce que coûtait le passage par mer pour retourner en Angleterre. Calculant que ce n'était qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'il faudrait dépenser pour s'y rendre par terre, il ne put résister à la tentation ; il me paya la petite portion d'ap-

pointemens qui m'était due, me congédia, et s'embarqua pour Londres avec un seul domestique.

" Je me vis donc encore une fois abandonné dans le monde, et sans ressources ; mais j'y étais déjà accoutumé. Mon talent pour la musique ne pouvait m'être d'aucune utilité, dans un pays où il n'y avait pas un paysan qui ne fût meilleur musicien que moi ; mais heureusement j'avais acquis un autre talent qui me servit tout aussi bien, c'était une grande habileté dans la dispute théologique. Dans toutes les universités étrangères et dans les couvens, on soutient, à jour nommé, des thèses philosophiques contre tout venant ; et celui des deux champions qui montre le plus d'habileté reçoit une petite gratification pécuniaire, un dîner, et un lit pour la nuit. Ce fut ainsi que je parcourus l'Italie, examinant toujours les hommes de plus près, et je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes remarques cependant furent peu nombreuses. J'ai vu que les monarchies étaient le meilleur gouvernement pour les pauvres ; mais que les républiques conviennent mieux aux riches ; que par tout pays, la richesse est un mot qui remplace celui de liberté, et qu'il n'y a point d'homme, si passionné qu'il soit pour l'indépendance, qui ne veuille asservir à sa volonté celle de quelques individus.

" En arrivant en Angleterre, mon intention était d'aller d'abord vous offrir mes respects, et de m'enrôler ensuite comme volontaire pour la première expédition qui se présenterait. Mais ayant rencontré, chemin faisant, un homme que j'avais anciennement connu, et qui faisait partie d'une troupe de comédiens ambulans, cette circonstance fit changer mes résolutions. La compagnie parut disposée à m'admettre ; on m'avertit, toutefois, de l'importance de mon entreprise ; on me dit que le public était un monstre à mille têtes, et qu'il fallait en avoir une bonne pour le satisfaire ; que l'art du comédien ne s'apprenait pas en un jour ;

qu'enfin, sans quelques contorsions que la tradition conservait au théâtre, et qui depuis cent ans ne se trouvent que là, je ne pourrais jamais réussir à plaire.

"Ce fut une autre difficulté lorsqu'il s'agit de me choisir des rôles, parce que presque tous étaient pris. On me promena d'un rôle à un autre pendant quelque temps. Enfin on s'arrêta à celui d'Horatio, que la présence de la compagnie m'a heureusement empêché de jouer."

CHAPITRE XXI.

L'amitié n'est pas de longue durée entre les gens vicieux ; elle n'existe qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.

Le récit de mon fils était beaucoup trop long pour une seule séance. La première partie avait été commencée le soir même de son arrivée, et la seconde s'achevait à l'issue du dîner du lendemain, quand l'apparition de la voiture de M. Tornhill à la porte du château vint suspendre la satisfaction générale. Le sommelier, qui était devenu mon ami, me dit à l'oreille que le chevalier avait déjà fait à miss Wilmot des ouvertures de mariage, et que l'oncle et la tante paraissaient désirer vivement cette union. M. Tornhill, en entrant, recula d'un pas en nous apercevant mon fils et moi ; mais j'attribuai ce mouvement à la surprise, plutôt qu'au mécontentement. En effet, lorsque nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos politesses avec l'air de la franchise, et, peu d'instans après, sa présence parut avoir augmenté la gaîté générale.

Après le thé, il me prit à part pour me demander des nouvelles de ma fille. Lorsque je lui appris que toutes mes recherches avaient été infructueuses, il parut extrêmement

surpris, et il ajouta que depuis mon départ il avait été souvent chez moi pour consoler ma famille, qu'il avait laissée en parfaite santé. Il me demanda ensuite si j'avais fait part de la perte d'Olivia à miss Wilmot et à mon fils. Je répondis que je ne leur en avais pas encore parlé ; il loua beaucoup ma prudence et ma discrétion, et me conseilla de tenir la chose secrète ; "car après tout," dit-il, "ce serait divulguer soi-même son déshonneur, et peut-être miss Livy n'est-elle pas aussi coupable qu'on l'imagine." Nous fûmes alors interrompus par un domestique qui vint avertir le chevalier qu'on le demandait pour former les contredanses. Il me quitta donc, et je demeurai pénétré de l'intérêt qu'il paraissait prendre à mon malheur. Cependant ses assiduités près de miss Wilmot étaient trop marquées pour qu'il fût possible de s'y méprendre ; mais elle y paraissait peu sensible, et semblait les souffrir plutôt par complaisance pour sa tante, que par inclination. J'eus même la satisfaction de la voir jeter à la dérobée sur mon malheureux fils quelques regards tendres que son rival ne pouvait obtenir, malgré ses richesses et son assiduité. Cependant la tranquillité apparente de M. Tornhill me surprenait étrangement. Il y avait déjà une semaine que les instances réitérées de M. Arnold nous retenaient chez lui, chaque jour miss Wilmot laissait voir plus de tendresse pour mon fils, et chaque jour aussi l'amitié de M. Tornhill pour lui paraissait augmenter.

Déjà il nous avait donné les assurances les plus obligeantes d'employer son crédit pour être utile à ma famille ; mais alors sa générosité ne se borna plus à de simples promesses. Le matin du jour que j'avais fixé pour mon départ, M. Tornhill vint me trouver, le visage rayonnant de joie, pour m'apprendre le service qu'il avait rendu à son ami Georges. Il ne s'agissait de rien moins que d'un brevet d'enseigne qu'il lui avait procuré dans un des régimens qui

allaient partir pour les Indes orientales. Il n'en coûterait, disait-il, que cent livres sterling, ayant obtenu, par son crédit, la remise des deux cents autres. " Ce service," ajouta le chevalier, " est une bagatelle dont je ne veux d'autre récompense que le plaisir d'avoir obligé mon ami ; et, quant aux cent livres sterling, si vous n'êtes pas en état de les payer, je vous en ferai l'avance, et vous me les rendrez quand vous le pourrez." Nous manquâmes d'expressions pour lui témoigner notre reconnaissance. Je lui fis sur-le-champ mon billet de la somme, et j'y joignis autant de remercîmens que si je n'avais jamais dû la payer.

Georges partit pour Londres dès le lendemain, afin de s'assurer de son brevet, suivant l'avis de son généreux protecteur, qui assura qu'il fallait user de la plus grande diligence, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne se présentât avec des propositions plus avantageuses. Le lendemain donc, notre jeune officier fut prêt à partir de très-bonne heure, et il semblait être le seul que cette séparation n'affligeât pas. Ni les fatigues, ni les dangers auxquels il allait s'exposer, ni les amis, ni la maîtresse qu'il quittait (car alors miss Wilmot l'aimait visiblement), rien ne put abattre son courage. Après qu'il eut pris congé de la compagnie, je lui donnai tout ce dont je pouvais disposer, ma bénédiction " Maintenant, mon enfant," lui dis-je, " tu vas combattre pour ton pays ; souviens-toi avec quel courage ton brave aïeul combattit pour la personne sacrée de son roi dans un temps où la loyauté était une vertu chez les Anglais. Va, mon fils, ressemble-lui en tout, excepté dans son malheur, si toutefois ce fut un malheur que de mourir avec lord Falkland. Va, mon enfant ; et si tu péris dans des climats lointains, sans être secouru ni pleuré par ceux qui t'aiment, souviens-toi que les larmes les plus précieuses sont celles dont le ciel arrose le corps du guerrier privé de sépulture."

Le lendemain matin je pris congé de l'excellente famille dont j'avais reçu un si aimable accueil, non sans renouveler à M. Tornhill l'expression de ma vive reconnaissance pour le dernier service qu'il venait de me rendre. Je les laissai tous dans ce contentement que procure la fortune jointe à la bonne éducation, et je repris le chemin de ma demeure désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant vers le ciel des soupirs qui imploraient son pardon pour elle. Je n'étais plus qu'à environ vingt milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y rendre, parce que j'étais encore trop faible, et je me consolais par l'espérance de voir bientôt ce que j'avais de plus cher au monde. Surpris par la nuit, je m'arrêtai à une petite auberge sur la route, et j'engageai l'hôte à boire avec moi une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine, qui était la meilleure pièce de sa maison, et nous causâmes politique et nouvelles du pays. Entre autres chóses, nous vînmes à parler du jeune chevalier Tornhill : l'hôte m'assura qu'il n'était pas moins haï, que son oncle, qui venait quelquefois dans le pays, n'était aimé. "Il fait," me dit-il, "toute son étude de séduire les filles de ceux qui le reçoivent chez eux, et après les avoir gardées quinze jours ou trois semaines, il les abandonne sans récompense et sans ressources." Nous nous entretenions ainsi, quand l'hôtesse, qui était sortie pour aller chercher de la monnaie, rentra, et voyant son mari jouir d'un plaisir qu'elle ne partageait pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisait là. L'hôte répondit ironiquement, en buvant à sa santé. "Monsieur Symmonds," lui dit-elle, "vous en usez fort mal avec moi, et je ne le souffrirai pas plus long-temps. Vous me laissez les trois quarts de l'ouvrage à faire, et le reste ne se fait pas. Vous buvez tout le long du jour avec les passans, tandis que moi, ne me fallût-il qu'une cuillerée de vin pour me guérir de la fièvre, je n'en aurais pas une goutte." Je vis sur-le-champ

ce que cela voulait dire, et je lui versai une rasade, qu'elle reçut en faisant une révérence, et en buvant à ma santé. " Monsieur," reprit-elle, " ce n'est pas pour cela que je me fâche ; mais, en vérité, on ne peut pas être de bonne humeur quand tout va de travers dans la maison. S'il faut harceler les pratiques ou les voyageurs qui ne paient pas, cette besogne-là tombe sur moi ; quant à lui, il mangerait plutôt ce verre, que de faire un pas pour cela. Nous avons maintenant là-haut une jeune femme qui est venue loger ici, et qui, je le gagerais, n'a pas le sou, avec toutes ses belles politesses. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne paie pas vite, et je voudrais bien qu'on l'y fît songer." — " Que signifie, l'y faire songer ? " reprit l'hôte ; " si son argent vient lentement, il est sûr." — " Je n'en sais rien ; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il y a quinze jours qu'elle est ici, et nous ne savons pas encore quelle marque a son argent." — " Eh bien, ma femme, nous recevrons cela en gros." — " En gros ! " reprit l'hôtesse ; " je souhaite que nous l'ayons d'une ou d'autre manière ; mais je prétends qu'elle paie dès ce soir, ou qu'elle décampe avec armes et bagages." — " Considérez, ma chère, que c'est une femme comme il faut, et qu'elle mérite plus d'égards." — " Pour ce qui est de cela," répliqua l'hôtesse, " femme comme il faut ou non, elle décampera. Les gens comme il faut peuvent être de fort honnêtes gens quand ils paient bien ; mais pour moi je n'en ai jamais vu revenir grand profit à l'enseigne de la *Herse.*" En disant ces mots, elle grimpa très-rapidement un petit escalier qui allait de la cuisine à la chambre au-dessus, et je m'aperçus bientôt, à l'élévation de sa voix et à l'aigreur de ses reproches, que la locataire n'avait pas d'argent. Je pouvais entendre très-distinctement tout ce qu'elle disait : " Sors d'ici tout à l'heure, décampe à l'instant, infâme coquine, ou je te donnerai un coup dont tu te sentiras plus de trois mois. Comment, effrontée, venir dans

une honnête maison sans argent pour payer! Sors d'ici, te dis-je." — "O! ma chère dame," criait l'étrangère, "ayez pitié de moi, ayez pitié, pour une nuit, d'une pauvre créature abandonnée; la mort vous délivrera bientôt de moi." Je reconnus à l'instant la voix de ma malheureuse Olivia. Je volai à son secours, je l'arrachai des mains de l'hôtesse, qui la traînait par les cheveux le long de l'escalier, et je pressai cette chère enfant dans mes bras. — "Sois la bienvenue, chère brebis égarée, mon trésor, viens dans les bras de ton vieux père. Si les méchans t'abandonnent, il y a dans le monde un homme qui ne t'abandonnera jamais. Quand tu serais coupable de mille crimes, il te les pardonnerait tous." — "O mon cher..." (pendant quelques minutes elle ne put poursuivre) "ô le meilleur des pères, les anges mêmes ont moins de douceur que vous... Comment ai-je mérité tant de bonté! Le monstre! je l'abhorre, je m'abhorre moi-même d'être devenue un sujet de honte à vos yeux. Vous ne pouvez me pardonner; non, vous ne le pouvez pas." — "Si, mon enfant, je te pardonne du fond de mon cœur; sois repentante, et nous serons encore heureux, mon Olivia, nous verrons encore des jours sereins." — "Oh! jamais, mon père, jamais; le reste de ma malheureuse vie ne sera plus qu'infamie au-dehors, et honte au-dedans. Mais, hélas! vous paraissez plus pâle qu'à l'ordinaire: serait-il possible que j'en fusse la cause? Vous avez sans doute trop de sagesse pour vous punir vous-même de mes fautes." — "Ma sagesse! jeune femme... — "Ah! mon père, pourquoi un nom si froid? C'est la première fois que vous m'appelez ainsi." — "Je te demande pardon, ma chère enfant; je voulais dire que la sagesse n'est qu'une faible défense contre le malheur, quoiqu'à la fin son effet soit sûr."

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous voulions une chambre plus commode. J'y consentis; et alors elle nous

conduisit dans une pièce où nous pûmes nous entretenir avec plus de liberté. Nous recouvrâmes peu à peu une certaine tranquillité; alors je ne pus m'empêcher de demander compte à Olivia des gradations par lesquells elle était arrivée à la situation misérable où elle se trouvait. — " Le scélérat," me dit-elle, " dès la première fois qu'il me vit, me fit des propositions honorables, quoique secrètes."

— " C'est un scélérat en effet, et cependant j'ai encore de la peine à concevoir comment un homme qui paraissait avoir autant de sens et d'honneur que M. Burchell a pu se rendre coupable d'une pareille infamie, et qu'il se soit ainsi introduit dans une famille, exprès pour la déshonorer."

— " Mon cher papa, vous êtes dans une étrange erreur; jamais M. Burchell n'a tenté de me séduire ; il a au contraire saisi toutes les occasions pour me prémunir contre les artifices de M. Tornhill, que je reconnais à présent être mille fois pire qu'il ne me le présentait." — " M. Tornhill ! " m'écriai-je en l'interrompant; " serait-il possible ? . . . " — " Oui, mon père, c'est lui; c'est M. Tornhill qui m'a séduite ; c'est lui qui, pour m'attirer à Londres, a employé les deux dames, comme il les appelait, mais qui, dans le fait, n'étaient que de misérables prostituées, sans pitié comme sans éducation. Leurs artifices, vous vous en souvenez, auraient certainement réussi, sans la lettre de M. Burchell qui leur adressait ces reproches dont nous nous sommes fait l'application. Comment a-t-il eu assez d'influence sur elles pour les faire renoncer à leur projet ? c'est ce que j'ignore encore; mais je suis convaincue qu'il a toujours été le plus sincère et le plus zélé de nos amis."

— " Vous m'étonnez, ma chère ; mais cependant je vois que mes anciens soupçons sur la bassesse de M. Tornhill n'étaient que trop bien fondés. Il peut triompher impunément, car il est riche, et nous sommes pauvres. Mais, dis-moi, mon enfant, il fallait que la tentation fût bien forte,

pour qu'il ait pu te faire oublier les impressions d'une aussi bonne éducation que celle que tu as reçue, et détruire les heureuses dispositions que tu avais pour la vertu ?"

—"En vérité, mon père, il ne doit son triomphe qu'au désir que j'avais de faire plutôt son bonheur que le mien ; car je savais que la cérémonie de notre mariage, faite secrètement par un prêtre papiste, n'était nullement valable, et que je n'avais que son honneur pour garant."—"Quoi !" m'écriai-je, "vous avez été réellement mariés par un prêtre qui est dans les ordres ?"—"Oui, mon père, mais ce prêtre nous a fait jurer à tous deux de cacher son nom."—"Eh bien donc, mon enfant, viens encore une fois dans mes bras, et tu y seras mille fois mieux reçue qu'auparavant ; car actuellement tu es sa femme légitime ; et toutes les lois humaines, fussent-elles gravées sur des tables de diamant, ne sauraient atténuer la force de ce lien sacré."

—"Hélas ! mon père, vous ne connaissez pas toute sa scélératesse : il a été déjà marié par le même prêtre à sept ou huit autres femmes qu'il a, comme moi, séduites et abandonnées."

—"S'il en est ainsi, il faut faire pendre le prêtre ; et dès demain tu rendras plainte contre lui."—"Mais, mon père, le puis-je en conscience, puisque j'ai juré de garder le secret ?"—"Si vous avez fait ce serment, ma chère, je ne puis ni ne veux vous engager à le violer. Non, quelque utilité qu'il en puisse résulter, vous ne devez pas porter plainte contre lui. Dans toutes les institutions humaines, on permet un petit mal quand il doit en résulter un grand bien ; en politique, on peut abandonner une province pour assurer la conservation du royaume ; en médecine, on sacrifie un membre pour sauver tout le corps ; mais en matière de religion, la loi est écrite et immuable : *Ne faites jamais le mal.* Et cette loi, mon enfant, est juste ; car autrement,

si un mal, si petit qu'il soit, se commet dans l'espérance d'un grand bien, le mal certain se trouvera commis dans l'attente d'un avantage incertain. Et quand même l'avantage suivrait infailliblement, pendant l'intervalle nécessairement criminel qui se trouve entre le moment de la faute et celui où se fait le bien qui doit en résulter, nous pouvons être appelés pour rendre compte de nos œuvres, et le livre des actions humaines peut se fermer à jamais pour nous. Mais je vous interromps, ma chère, poursuivez."

— " Dès le lendemain de notre mariage, je vis le peu de fond qu'il y avait à faire sur sa sincérité. Ce jour-là même, il me présenta deux autres malheureuses femmes qu'il avait trompées comme moi, mais qui vivaient contentes dans la prostitution. Je l'amais trop, pour consentir à partager ses affections avec de telles rivales ; mais je m'efforçai d'oublier ma honte dans le tumulte des plaisirs. Dans cette vue, je me parais, je dansais, et je chantais ; mais je n'en étais pas plus heureuse. Les hommes qui venaient nous voir, me parlaient sans cesse du pouvoir de mes charmes ; mais comme je n'y attachais plus aucun prix, ces discours ne servaient qu'à accroître ma mélancolie. Ainsi chaque jour augmentait ma tristesse et son insolence ; jusqu'à ce qu'enfin le monstre eut l'audace de m'offrir à un jeune baronet de sa connaissance. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon père, à quel point son ingratitude me déchira le cœur. J'entrai en fureur à une telle proposition. Je voulus partir à l'instant ; comme je sortais, il m'offrit une bourse que je rejetai avec indignation, et je le quittai dans un transport de rage qui, pour quelque temps, m'ôta le sentiment de ma misérable situation. Mais quand je vins à jeter les yeux autour de moi, je ne me considérai plus que comme un objet vil, abject, coupable, sans un ami dans le monde auquel je pusse recourir.

“ Précisément dans cet instant, une voiture publique vint à passer ; j'y pris place, sans autre projet que de m'éloigner d'un misérable pour qui je sentais autant d'horreur que de mépris. On me descendit ici, où, depuis mon arrivée, mon désespoir et la dureté de cette femme, ont été ma seule compagnie. Le souvenir des jours heureux que j'ai passés avec ma mère et ma sœur, ne sert qu'à redoubler ma peine. Leurs chagrins sont grands, mais les miens sont plus grands encore, puisqu'ils naissent du crime et de l'infamie.”

— “ Prends courage, mon enfant, m'écriai-je ; j'espère que les choses s'amélioreront. Repose-toi cette nuit, et demain je te conduirai à ta mère et à la famille, dont tu seras reçue avec tendresse. La pauvre femme ! tu lui as percé le cœur ; mais elle t'aime encore, Olivia, et elle te pardonnera.”

CHAPITRE XXII.

On pardonne aisément à ceux qu'on aime.

Le lendemain matin je pris ma fille en croupe, et me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant, j'employai tous les moyens de persuasion possibles pour diminuer sa douleur et ses craintes, et l'armer du courage nécessaire pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je pris occasion de la vue d'un beau paysage qui s'offrit à nos yeux, pour lui faire remarquer combien le Ciel est meilleur envers nous, que nous ne le sommes les uns envers les autres, et combien sont en petit nombre les maux qui nous viennent directement de la nature. Je l'assurai qu'elle ne s'apercevrait jamais du moindre changement dans ma ten-

dresse pour elle, et que pendant le reste de ma vie, qui pouvait encore être longue, je serais son guide et son consolateur. Je la fortifiai contre les censures du monde, et lui rappelai que les livres étaient pour les malheureux des amis doux et indulgens qui, s'ils ne pouvaient nous procurer les plaisirs de la vie, nous enseignaient du moins à la supporter.

Je devais remettre le cheval de louage que nous montions, à une auberge qui n'était qu'à environ cinq milles de chez moi; et, pour préparer ma famille a recevoir Olivia, je me déterminai à la laisser passer cette nuit-là dans l'hôtellerie, et à revenir l'y prendre le lendemain matin de bonne heure avec sa sœur Sophie. Il était nuit avant que nous fussions arrivés au gîte; cependant après lui avoir fait donner une chambre décente, et lui avoir fait prendre les rafraîchissemens dont elle avait besoin, je l'embrassai, et je m'acheminai vers ma maison. En approchant de ma paisible demeure, mon cœur éprouvait les plus douces sensations, mes affections devançaient mes pas; et, semblables à l'oiseau que la frayeur a fait fuir de son nid, elles voltigeaient autour de ma chère famille. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allais dire, et j'anticipais sur le bon accueil que j'attendais. Je sentais déja les embrassemens de ma femme, et je souriais de la joie que mes petits enfans allaient témoigner en me revoyant. Comme je marchais lentement, la nuit avançait; les laboureurs étaient retirés pour se livrer au repos; les lumières étaient éteintes partout; et on n'entendait plus d'autre bruit que le chant du coq et les aboiemens du chien vigilant. J'approchai de mon heureuse retraite, et j'en étais encore à cent pas, lorsque mon chien accourut pour me caresser.

Il était près de minuit quand j'arrivai à ma porte; tout était calme et silencieux; mon cœur trésaillait d'allégresse; j'allais frapper, lorsqu'à mon grand étonnement, je vis la

maison en feu, et la flamme sortant par toutes les ouvertures. Je jetai un cri terrible et convulsif, et je tombai à terre, privé de sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils qui, voyant le feu, courut avertir sa mère et ses sœurs. Tous sortirent nus, pleins d'effroi, et poussant des cris qui me rappelèrent à la vie ; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de terreur ; car, pendant ce temps-là, les flammes avaient gagné le toit qui tombait par partie, tandis que ma famille, debout et dans une agonie muette, contemplait l'incendie comme si elle eût joui d'un spectacle. Je jetais les yeux alternativement sur eux et sur la maison, et je regardais autour de moi pour chercher mes petits enfans, lorsque je m'aperçus qu'ils n'y étaient pas. " O malheureux !" m'écriai-je, " où sont mes enfans ?" — " Ils ont péri dans les flammes," me dit ma femme d'un air calme, " et je vais mourir avec eux." Au même instant j'entendis au dedans les cris des deux enfans que le feu venait d'éveiller. Rien ne put m'arrêter. " Où sont mes enfans ?" m'écriai-je en me jetant au travers des flammes, et brisant la porte de leur chambre : " Où sont mes enfans ?" — " Ici, papa, ici," crièrent-ils tous deux ensemble. Je les saisis tous les deux dans mes bras, je les emportai le plus promptement que je pus, et à peine fus-je dehors que le plancher de la chambre s'enfonça. " Maintenant," dis-je en les serrant dans mes bras, " que le feu consume la maison, que tout ce que je possède périsse ; les voici, j'ai sauvé mon trésor. Voici, ma chère, nos trésors, et nous pourrons encore être heureux." Nous baisâmes mille fois ces chers petits qui, passant leurs bras autour de notre cou, semblaient partager nos transports, tandis que leur mère riait et pleurait tout à la fois.

Je demeurais alors tranquille spectateur de l'incendie mais, au bout de quelques momens, je sentis de la douleur à mon bras, et j'y avais effectivement une brûlure profonde,

jusqu'à l'épaule. J'étais donc hors d'état de donner aucun secours à mon fils, soit pour sauver quelques-uns de nos effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps-là, nos voisins alarmés accoururent pour nous secourir ; mais ils ne purent qu'être, comme nous, oisifs spectateurs de notre désastre. Mes effets, parmi lesquels étaient quelques billets de banque que je conservais pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte et de quelques papiers qui étaient dans la cuisine, et de deux ou trois autres bagatelles que mon fils avait sauvées dès le commencement. Nos voisins contribuèrent, autant qu'ils purent, à adoucir notre malheur. Ils nous apportèrent des habits, et nous fournirent quelques ustensiles de cuisine que nous plaçâmes dans une petite chaumière qui était à quelque distance de notre maison ; de sorte qu'au point du jour nous eûmes du moins une retraite, toute misérable qu'elle fût. Mon honnête voisin Flamborough et ses enfans ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous était nécessaire, et à nous offrir toutes les consolations que leur bienveillance naturelle put leur suggérer.

Lorsque la frayeur et les agitations de ma famille furent un peu calmées, elle témoigna le désir de connaître la cause de ma longue absence. Je racontai toutes les particularités de mon voyage, et je commençai ensuite à préparer ma femme et mes enfans à recevoir notre pauvre Olivia ; et quoique nous n'eussions plus que de la misère à lui faire partager, je voulais du moins qu'elle fût accueillie parmi nous avec bienveillance. Cette tâche aurait été plus difficile sans notre malheur récent, qui avait abaissé l'orgueil de ma femme, et émoussé son ressentiment par une affliction plus profonde. Ne pouvant pas aller moi-même chercher ma malheureuse fille, parce que la douleur de mon bras était devenue plus vive, je lui envoyai Moïse et sa sœur.

Ils revinrent bientôt, soutenant la pauvre pécheresse qui n'osait pas regarder sa mère, que toutes mes instances n'avaient encore pu engager à une réconciliation complète; car les femmes sont plus impitoyables que les hommes pour les fautes des autres femmes. " Mademoiselle," s'écria sa mère, " vous voilà revenue dans une bien chétive demeure, après tant d'élégance ; ma fille Sophie et moi ne sommes pas en état de procurer beaucoup d'amusement à une personne accoutumée à ne voir que des gens de distinction. Oui, miss Livy, vous nous avez fait bien souffrir, votre pauvre père et moi ; et je souhaite que Dieu vous le pardonne." Pendant cette réception, la malheureuse victime, pâle et tremblante, était également incapable de pleurer ni de répondre ; mais je ne pus rester plus long-temps spectateur muet de sa détresse ; prenant donc un air de sévérité que j'avais toujours vu suivi d'une prompte obéissance, je m'écriai : " Femme, je vous en supplie, une fois pour toutes, faites attention à ce que je vais dire. Je vous ai ramené une pauvre fugitive séduite et délaissée ; son retour au devoir exige celui de notre tendresse. Les malheurs réels de la vie fondent assez sur nous : ne les augmentons pas par nos dissensions intérieures. Si nous vivons ensemble en bonne intelligence, nous pouvons encore trouver le contentement ; car nous sommes en nombre suffisant pour fermer notre porte aux censeurs, et pour nous soutenir les uns les autres. Le ciel promet le pardon à ceux qui se repentent : imitons-le. Les anges se réjouissent plus pour un seul pécheur pénitent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont jamais erré, et cela doit être ; car l'effort que nous faisons pour nous arrêter dans le chemin glissant et rapide de la perdition, est en soi beaucoup plus courageux que cent actes de justice et de vertu."

CHAPITRE XXIII.

Le coupable seul peut être long-temps et complétement malheureux.

Il nous fallut quelques soins pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il était possible, et en peu de temps nous recouvrâmes notre ancienne tranquillité. Comme je me trouvais dans l'impossibilité d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisais à ma famille des lectures tirées des livres que nous avions sauvés, et particulièrement de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuent à la tranquillité du cœur.

Nos honnêtes voisins venaient tous les jours nous voir, et nous témoignaient la plus tendre sensibilité ; ils fixèrent même entre eux une époque à laquelle ils devaient tous se réunir pour rétablir notre ancienne habitation. Le bon fermier Williams ne fut pas des derniers à nous faire visite ; il nous offrit cordialement son amitié. Il paraissait même vouloir renouer avec ma fille ; mais elle rejetta ses propositions, de manière à lui ôter toute espérance. Sa tristesse était continuelle ; et elle était la seule personne de notre petite société à qui une semaine n'avait pas suffi pour recouvrer sa gaîté ordinaire. Elle avait alors perdu cette innocence qui n'a à rougir de rien, et qui, en lui assurant sa propre estime, n'est cependant pas insensible au désir de plaire. L'inquiétude s'était emparée de son âme ; sa beauté diminua en même temps que sa santé s'affaiblit, et le peu de soin qu'elle avait de sa personne contribuait encore à cette altération. Chaque expression de tendresse donnée à sa sœur lui arrachait un soupir et des larmes ; et, comme un vice, quoique déraciné, donne presque toujours naissance à un autre, de même, à sa faute effacée par le repentir,

avaient succédé l'envie et la jalousie. Je m'efforçais par mille moyens d'adoucir ses chagrins, et j'oubliais mes propres maux, pour m'occuper des siens. Dans ce dessein, je recueillais les passages les plus amusans des histoires que me rappelaient une mémoire heureuse et beaucoup de lecture. " Notre bonheur," lui disais-je, " ma chère, dépend d'un Être qui peut l'assurer par mille moyens que nous ne saurions prévoir, et qui se rit de toute notre prudence. Si un exemple est nécessaire pour vous le prouver, je vais vous raconter une histoire rapportée par un auteur grave, quoique parfois un peu romanesque.

" Mathilde, mariée très-jeune à un seigneur napolitain de la première distinction, se trouva veuve et mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle caressait son fils à une fenêtre au-dessous de laquelle coulait le Voltorno, l'enfant, s'échappant tout-à-coup de ses bras, tomba dans la rivière, et disparut. La mère éperdue s'élança après lui pour le sauver; mais, loin de pouvoir le secourir, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'elle-même échappa au danger de se noyer. Elle atteignit la rive opposée dans l'instant où des soldats français, qui pillaient le pays, se trouvaient là, et ils la firent prisonnière.

" La guerre entre les Italiens et les Français se faisait alors avec la dernière inhumanité. Ceux qui l'avaient prise allaient se porter envers elle aux extrémités que suggèrent la barbarie et la brutalité, lorsqu'un jeune officier s'opposa à leur infâme résolution ; et, quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très-précipitée, il la mit en croupe derrière lui, et la ramena saine et sauve dans sa ville natale. La beauté de la dame avait d'abord charmé les yeux de l'officier, son mérite gagna bientôt entièrement son cœur; il l'épousa, parvint aux grades les plus élevés, et ils vécurent longtemps heureux. Mais le bonheur d'un soldat ne peut guère être durable. Après un intervalle de plusieurs années, les

troupes qu'il commandait ayant été repoussées, il fut contraint de se réfugier dans la ville où il demeurait avec sa femme. La place fut assiégée et prise. Peu d'histoires présentent des exemples de cruauté semblables à celles que les français et les italiens exerçaient dans ce temps-là les uns envers les autres. Dans cette circonstance, les vainqueurs résolurent de mettre à mort tous les prisonniers français, et surtout l'époux de l'infortunée Mathilde, parce qu'il avait été la principale cause de la longue résistance de la place. Leurs arrêts étaient ordinairement mis à exécution presque aussitôt que prononcés. Le prisonnier fut donc conduit au lieu du supplice ; le bourreau avait déjà la hache levée ; les spectateurs, dans un morne silence, attendaient que le général qui présidait donnât le signal de l'exécution. Dans ce moment affreux, Mathilde vint pour dire le dernier adieu à son mari et à son libérateur, déplorant son infortune et la cruauté du sort qui ne l'avait soustraite à une mort prématurée dans les flots du Voltorno, que pour la rendre spectratrice d'un malheur mille fois plus grand. Le général ennemi, qui était un très-jeune homme, fut frappé de sa beauté et touché de son sort ; mais son émotion augmenta quand il l'entendit parler de ses premiers malheurs. C'était son fils, ce même enfant pour lequel elle avait couru de si grands dangers. Il la reconnut aussitôt pour sa mère, et tomba à ses pieds. Le reste se conçoit facilement. Le prisonnier fut mis en liberté, et tout le bonheur que peuvent procurer l'amour, l'amitié et la tendresse filiale, se trouva réuni dans ces trois personnes."

C'était ainsi que je tâchais d'amuser ma fille ; mais elle ne me prêtait qu'une attention partagée, car ses propres malheurs absorbaient toute la pitié qu'elle éprouvait autrefois pour ceux des autres, et rien ne pouvait la consoler. Dans le monde, elle craignait le mépris ; et dans la solitude, elle ne trouvait qu'affliction. Tel était l'état malheureux

de son âme, quand nous reçûmes l'avis que M. Tornhill allait épouser miss Wilmot, pour laquelle je lui avais toujours cru de l'amour, quoique devant moi il saisit toutes les occasions de marquer du mépris pour sa personne et pour sa fortune. Cette nouvelle ne pouvait qu'accroître encore le chagrin de la pauvre Olivia, et elle ne se trouva point assez de courage pour soutenir le coup que venait de lui porter une violation si manifeste de la foi que lui avait jurée M. Tornhill. Je résolus cependant de me procurer des renseignemens plus certaines, et d'empêcher, s'il était possible, l'accomplissement de ses desseins. A cet effet, j'evoyai mon fils chez le vieux M. Wilmot, avec les instructions nécessaires, et le chargeai, pour miss Wilmot, d'une lettre qui l'instruisait de la conduite de M. Tornhill envers ma famille. Il partit, et revint trois jours après. Il m'apprit que le bruit était véritable, et il me dit qu'il avait été obligé de laisser ma lettre chez miss Wilmot, n'ayant pu la lui remettre, parce qu'elle était en visites de cérémonie, dans les environs, avec M. Tornhill.

Leur mariage devait, disait-on, être célébré sous peu de jours, car ils avaient déjà paru ensemble à l'église, en grande pompe, le dimanche précédent ; la future, accompagnée de six jeunes personnes vêtues de blanc, et M. Tornhill suivi d'un pareil nombre de jeunes gens. " L'approche de leur mariage," ajouta mon fils, " remplit de joie tout le pays, et ils se promènent chaque jour ensemble dans l'un des plus beaux équipages qu'on ait vus depuis longtemps dans la contrée. Toutes les personnes des deux familles sont réunies, et particulièrement l'oncle du chevalier, sir William Tornhill, qui jouit d'une si bonne réputation. Chacun vante la beauté de la prétendue et la bonne mine du futur ; on les croit très-épris l'un de l'autre, et je ne puis m'empêcher," dit Moïse en finissant, " de regarder M. Tornhill comme le mortel le plus heureux du monde."

—"Eh bien, qu'il le soit, s'il le peut. Mais, mon fils, regardez ce lit de paille, ce toit et ces murailles en ruines, ce plancher humide, ce corps souffrant et estropié, et ces enfans qui pleurent autour de moi en demandant du pain. Vous voyez toute cette misère, mon fils, et cependant ici même vous voyez aussi un homme qui, pour tous les trésors du monde, ne voudrait pas changer de situation avec ce M. Tornhill. O mes enfans ! si vous pouviez apprendre à descendre dans votre propre cœur, et savoir quelles ressources vous pouvez trouver en lui, comme vous dédaigneriez la pompe et l'éclat des méchans ! Les hommes répètent sans cesse que la vie est un passage, et qu'ils ne sont que des voyageurs ; mais cette comparaison peut être rendue plus utile encore, en ajoutant que les bons sont joyeux et sereins dans la route, comme le voyageur qui regagne sa demeure ; tandis que le méchant, au contraire, semblable à celui qui se rend en exil, n'a que des intervalles de bonheur."

J'allais continuer, mais ma pauvre fille, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit. Émthan de compassion, je dis à sa mère de la secourir ; et quelques momens après elle revint à elle. Pendant quelque temps elle parut plus calme, et j'imaginai qu'elle avait enfin pris son parti ; mais les apparences me trompaient. Sa tranquillité n'était qu'une langueur occasionée par l'excès du chagrin. Un secours de provisions, qui m'était envoyé par mes charitables paroissiens, répandit la joie dans ma famille ; et c'était pour moi un bonheur de la voir gaie et contente ; car il y aurait eu de l'injustice à lui faire partager une mélancolie opiniâtre, et à l'accabler du fardeau d'une tristesse qui ne lui était pas personnelle. On recommença à conter des histoires comme autrefois ; la chanson fut redemandée, et la joie vint visiter encore notre modeste habitation.

CHAPITRE XXIV.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain, le soleil à son lever étant extraordinairement chaud pour la saison, nous résolûmes d'aller déjeûner sur le banc de chèvre-feuille. Ma fille cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisaient les oiseaux perchés sur les arbres qui nous environnaient. C'était là que ma pauvre Olivia avait vu pour la première fois son séducteur, et chaque objet la rappelait à sa tristesse ; mais la mélancolie causée par les objets agréables, ou inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au lieu de le flétrir. Sa mère aussi éprouva, à cette occasion, une tristesse mêlée de douceur ; elle pleura, et sentit renaître sa première tendresse pour sa fille. "Ma chère Olivia," lui dit-elle, "chante-nous ce petit air touchant que ton père aime tant ; ta sœur Sophie a déjà chanté ; alons, mon enfant, cela fera plaisir à ton vieux père." Elle obéit, et chanta avec un tel attendrissement, qu'elle m'émut jusqu'au fond de l'âme.

"Quand une jeune fille écoute un séducteur, et qu'elle reconnaît, mais trop tard, que les hommes sont perfides ; quel charme peut adoucir sa mélancolie ? Quel moyen lui reste-t-il pour expier sa faute ?

"Sa seule ressource, pour réparer son erreur, pour cacher sa honte à tous les yeux, et, pour faire repentir l'ingrat de son infidélité, sa seule ressource est de mourir."

Comme elle finissait ce dernier couplet, auquel une interruption causée par la douleur donnait une expression toute particulière, l'équipage de M. Tornhill que nous aperçûmes à quelque distance répandit l'alarme parmi nous. Cette vue redoubla surtout la douleur de ma fille aînée, qui, pour éviter la présence de son séducteur, retourna à la maison

avec sa sœur. Il fut bientôt près de nous, et, s'avançant vers l'endroit où nous étions assis, il s'informa de ma santé avec son air de familiarité ordinaire. " Monsieur," lui répondis-je, " votre audace en ce moment ne sert qu'à aggraver la bassesse de vos sentimens ; il fut un temps où j'aurais châtié l'insolence que vous avez de paraître devant moi ; mais l'âge a calmé la violence de mes passions, et le caractère dont je suis revêtu m'apprend à les réprimer."

— " Je vous avoue, mon cher Monsieur, que je suis surpris de votre réception et que je n'y comprends rien. Vous ne pensez pas, j'espère, qu'il y ait rien eu de criminel dans la petite excursion que votre fille a faite avec moi dernièrement."

— " Va," m'écriai-je, " tu n'es qu'un misérable, un lâche, un vil et impudent menteur. Mais l'excès de votre bassesse vous met à l'abri de ma colère. Cependant, Monsieur, je descends d'une famille qui n'aurait pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire une passion momentanée, tu as rendu malheureuse pour la vie une pauvre créature, et tu as déshonoré une famille qui n'avait pour tout bien que l'honneur ! "

— " Si tous deux vous êtes déterminés à être malheureux, je ne saurais qu'y faire ; mais vous pouvez encore être tous heureux, et quelque opinion que vous ayiez conçue de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur. Nous pouvons facilement la marier à un autre, et ce qu'il y a de mieux, elle peut en outre conserver son amant ; car, je vous le proteste, j'ai toujours une véritable affection pour elle."

A cette insolente proposition, toute ma colère se réveilla ; car la même âme qui quelquefois peut supporter avec calme et dignité les plus grandes injures, peut aussi s'irriter jusqu'à la fureur par l'insigne bassesse. " Ote-toi de ma vue, reptile ! " m'écriai-je, " et ne continue pas à m'insulter par

ta présence. Si mon brave Georges était ici, il ne souffrirait pas une telle insulte ; mais je suis vieux, estropié, et accablé de toutes parts."

—"Je vois," me dit-il, "que vous voulez me forcer à vous parler plus durement que je n'en avais l'intention, mais après vous avoir montré ce que vous pouviez espérer de ma bienveillance, il ne me reste plus qu'à vous mettre sous les yeux les conséquences de mon ressentiment. Mon procureur, à qui j'ai transféré votre dernier billet, en exige le paiement ; je ne connais pas d'autre moyen de prévenir le cours de la justice que de payer moi-même ; mais je ne suis pas en fonds pour le moment à cause des dépenses que j'ai faites dernièrement pour mon mariage : d'un autre côté, mon intendant parle de vous poursuivre pour les fermages ; c'est un homme qui connaît son devoir ; car pour moi, je ne me mêle jamais des affaires de cette nature. Cependant je veux bien encore vous obliger, et je désire même que vous et votre fille assistiez à la prochaine célébration de mon mariage avec miss Wilmot ; c'est aussi le vœu de ma charmante Arabella, et j'espère que vous ne voudrez pas la refuser."

— " M. Tornhill, écoutez-moi bien une fois pour toutes. Quant à votre mariage, je ne consentirai jamais que vous épousiez une autre personne que ma fille ; et dût votre amitié m'élever au trône, ou votre ressentiment me précipiter au tombeau, je mépriserais également l'une et l'autre. Vous m'avez trompé d'une manière horrible, irréparable. Mon cœur se fiait à ta probité, et je n'ai trouvé en toi que bassesse. Ne compte donc plus sur mon amitié. Va, et jouis de tout ce que la fortune t'a donné, beauté, richesse, santé et plaisirs ; va, et laisse-moi abandonné à la misère, à la honte, à la maladie, et à l'affliction. Quelque accablé que je sois, mon âme soutiendra sa dignité ; je puis bien te pardonner, mais je te mépriserai toujours."

— " S'il en est ainsi," dit-il, " croyez que vous ressentirez les effets de votre insolence, et nous verrons bientôt lequel de nous deux est le plus méprisable." En disant ces mots, il sortit brusquement.

Ma femme et mon fils, qui étaient présens à la conversation, semblaient glacés d'effroi. Mes filles, sachant qu'il était parti, vinrent pour s'informer du résultat de notre conférence, et lorsqu'elles l'apprirent, elles ne furent pas moins alarmées que les autres. Quant à moi, je défiais les plus grands efforts de sa méchanceté, car le coup le plus terrible était déjà porté, et j'étais disposé à repousser toute nouvelle atteinte : semblable à ces instrumens de guerre, qui, quoique renversés présentent encore leur pointe à l'ennemi.

Nous vîmes bientôt que ses menaces n'avaient point été vaines, car dès le lendemain son homme d'affaires vint me demander mes fermages, que les événemens rapportés plus haut me mettaient hors d'état de payer ; en conséquence, mes bestiaux furent saisis le soir même, et vendus le jour suivant pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme et mes enfans me conjurèrent d'accepter toute espèce de proposition plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplièrent même de recevoir encore les visites de M. Tornhill, et employèrent leur faible éloquence pour me peindre les extrémités que j'allais avoir à souffrir ; les horreurs de la prison dans une saison aussi rigoureuse, et le danger que ma santé pouvait courir surtout dans l'état où m'avait mis ma brûlure ; mais je demeurai inflexible.

" Pourquoi, mes chers trésors," m'écriai-je, " me conseiller une chose qui n'est pas juste ? mon devoir m'ordonne de lui pardonner, mais ma conscience me défend d'approuver sa conduite. Voulez-vous que je paraisse applaudir aux yeux du monde à une chose que mon cœur condamne intérieurement ? m'abaisserai-je jusqu'à flatter un infâme séducteur, et, pour éviter la prison, faut-il que je me soumette

à la gêne de l'âme, mille fois plus pénible que celle du corps ? Non, jamais ! Si nous devons être arrachés de ce réduit, au moins que la justice soit de notre côté, et quelque part que l'on nous jette, nous y serons toujours agréablement, car nous pourrons descendre dans notre conscience avec plaisir et sécurité."

La soirée se passa dans ces entretiens. Le lendemain matin, comme il était tombé pendant la nuit une grande quantité de neige, mon fils s'occupait à la balayer pour ouvrir un passage devant notre porte. Il était depuis peu de temps à l'ouvrage, lorsqu'il rentra en courant, et tout pâle, pour nous dire que deux hommes, qu'il connaissait pour des officiers de justice, s'avançaient vers la maison.

Ils entrèrent comme il parlait encore, s'approchèrent du lit où j'étais couché, et, après m'avoir informé de leur profession et du motif qui les amenait, ils me constituèrent prisonnier, et m'ordonnèrent de me préparer à les suivre à la prison du comté, qui était à onze milles de distance.

"Mes amis," leur dis-je, "vous venez par un temps bien rude pour me mener en prison ; cela est d'autant plus malheureux que tout récemment j'ai eu le bras cruellement brûlé, que cette blessure me cause une fièvre lente, que je manque d'habits pour me couvrir, et que je suis trop vieux pour marcher dans une neige aussi épaisse. Cependant s'il faut que cela soit, je vous obéirai."

Me tournant ensuite vers ma femme et mes enfans, je leur dis de ramasser en hâte le peu d'effets qui nous restaient, et de se préparer à quitter la maison. Je chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, qui, sentant bien qu'elle seule était la cause de tous nos désastres, venait de tomber privée de sentiment. J'encourageai ma femme qui, pâle et tremblante, serrait dans ses bras nos deux pauvres petits enfans qui, effrayés à la vue de ces étrangers, s'étaient réfugiés sur son sein. Pendant ce temps, ma fille cadette faisait les pré-

paratifs de notre départ, et, comme je lui répétai plusieurs fois de se hâter, au bout d'une heure nous fûmes en état de partir.

CHAPITRE XXV.

Il n'est point de situation, si misérable qu'elle paraisse, qui soit entièrement dénuée de consolation.

Nous nous mîmes donc en devoir de quitter notre paisible demeure, et nous marchions lentement. Ma fille aînée, affaiblie par une fièvre lente qui, depuis quelques jours, minait sa constitution, pouvait à peine se soutenir ; un des recors, qui avait un cheval, voulut bien la prendre en croupe ; car même cette espèce d'hommes n'est pas toujours étrangère aux sentimens d'humanité. Mon fils conduisait un des enfans par la main, ma femme tenait l'autre, et moi je m'appuyais sur ma fille cadette, qui versait des pleurs, non sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à peine à deux milles de notre habitation, lorsque nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres paroissiens qui couraient après nous, en poussant de grands cris. Ils saisirent aussitôt, avec des imprécations horribles, les deux sergens, disant qu'ils ne souffriraient jamais qu'on menât leur ministre en prison, tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans les veines, et qu'ils le défendraient jusqu'à la mort ; et déjà ils commençaient à les maltraiter. Les suites auraient pu leur devenir fatales, si je n'eusse interposé sur-le-champ mon autorité, et retiré, quoiqu'avec peine, les sergens des mains de cette multitude furieuse. Mes enfans qui regardaient ma délivrance comme

certaine, paraissaient transportés de joie, et pouvaient à peine en retenir les expressions; mais ils furent bientôt détrompés quand ils m'entendirent adresser ces paroles aux pauvres bonnes gens qui étaient venus, à ce qu'ils s'imaginaient, pour me rendre service.

" Quoi ! mes amis, est-ce ainsi que vous m'aimez ? est-ce ainsi que vous pratiquez les leçons que je vous ai données dans la chaire ? Vous révolter contre la justice, c'est vous perdre vous et moi. Quel est votre chef ? montrez-moi celui qui vous égare ainsi. Aussi sûr qu'il existe, il éprouvera mon ressentiment. Hélas ! mes chères ouailles, rentrez dans le devoir envers Dieu, votre pays et moi-même. Peut-être vous reverrai-je un jour dans une situation moins affligeante. Peut-être contribuerai-je encore à vous rendre heureux ; mais que j'aie au moins la consolation, quand je parquerai mon troupeau pour l'éternité, de voir qu'il ne me manque aucune de mes brebis."

Tous parurent alors repentans, et ils vinrent me dire adieu, l'un après l'autre, en fondant en larmes. Je leur serrai tendrement la main à chacun, et leur ayant donné ma bénédiction, je continuai ma route sans autre obstacle. Quelques heures avant la nuit, nous arrivâmes à la ville, ou pour mieux dire au village ; car ce lieu ne consistait qu'en un petit nombre de maisons de chétive apparence, ayant perdu sa première splendeur, et ne conservant de son ancienne supériorité que sa prison.

A notre arrivée, nous descendîmes à une hôtellerie, où nous prîmes les rafraîchissemens que nous pûmes nous procurer. J'y soupai en famille avec ma bonne humeur ordinaire. Qand je vis tous les miens pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les officiers du shérif à la prison. C'était un bâtiment qui avait été construit pour les besoins de la guerre ; il consistait en une vaste chambre fortement grillée et pavée en pierres, qui, à certaines heures du jour,

était commune aux criminels et aux prisonniers pour dettes ; chaque détenu avait en outre une chambre séparée, où on l'enfermait pendant la nuit.

Je m'attendais, en y entrant, à n'entendre que des gémissemens et les cris du désespoir ; mais ce fut tout le contraire. Les prisonniers semblaient n'être occupés que d'une seule chose, d'étouffer toute réflexion, dans les clameurs d'une gaîté bruyante. On m'avait instruit de l'usage établi de payer la *bien-venue.* Je satisfis à cette demande, quoique le peu d'argent que j'avais fut presque épuisé. Ce que je donnai fut aussitôt employé à se procurer des liqueurs, et la prison retentit bientôt d'éclats de rire, de cris et de juremens.

"Comment !" me dis-je à moi-même, "des hommes si pervers seront joyeux, et moi je serai triste ! Je n'ai pourtant de commun avec eux que la prison ; et je crois avoir plus de motifs qu'eux pour être heureux."

Je m'efforçais, par ces réflexions, de ramener la gaîté dans mon âme ; mais on ne peut forcer ce sentiment, car tout effort en lui-même est pénible. J'étais donc assis d'un air pensif dans la prison, lorsqu'un de mes compagnons d'infortune s'approcha, et s'asseyant auprès de moi, entra en conversation. J'ai toujours eu pour règle de ne jamais me refuser à l'entretien de quiconque me témoignait le désir de causer avec moi, car si c'était un honnête homme, je pouvais profiter avec lui, et si c'était un méchant, il pouvait s'amender avec moi. Je m'aperçus que celui-ci avait un bon sens naturel, et même de l'esprit quoique sans culture ; qu'il avait, en outre, une grande connaissance du monde, ou, pour mieux dire, qu'il connaissait la nature humaine par son mauvais côté. Il me demanda si j'avais eu soin de me pourvoir d'un lit : c'était précisément ce à quoi je n'avais pas pensé.

"Cela est malheureux," me dit-il, "car on ne fournit ici que de la paille, et votre chambre est vaste et froide ; cependant, comme vous paraissez un homme comme il faut, et que je l'ai aussi été moi-même dans mon temps, une partie de mes couvertures sera bien volontiers à votre service."

Je le remerciai, et lui témoignai ma surprise de trouver tant d'humanité dans une prison, au milieu de la misère; ajoutant, pour lui faire voir que j'étais homme de lettres, qu'un ancien sage avait bien senti le prix de la compagnie dans l'affliction, lors qu'il avait dit : *Ton kosmon aire, eidos ton etairon ;* " et dans le fait," continuai-je, "que serait le monde, si nous n'y trouvions que la solitude ? "

"Vous parlez du monde, Monsieur," reprit mon compagnon d'infortune, "le monde est dans son déclin, et cependant la cosmogonie, ou création de l'univers, a embarrassé les philosophes de tous les siècles. Quelle foule d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptées sur la création du monde ? Sanchoniathon, Manéthon, Bérose et Ocellus Lucanus ont tous tenté en vain de l'expliquer. Le dernier s'exprime ainsi : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan :* ce qui signifie . . . " — "Je vous demande pardon, Monsieur, de vous interrompre en si beau chemin," lui dis-je, "mais je crois avoir déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de vous voir à la foire de Welbridge, et votre nom n'est-il pas Ephraïm Jenkinson ? " Il ne répondit à ma question que par un soupir. "Vous devez, je crois, vous rappeler un certain docteur Primerose de qui vous avez acheté un cheval ? . . . "

Il me reconnut alors, car l'obscurité du lieu, et les approches de la nuit l'avaient empêché de distinguer mes traits. "Oui, Monsieur," reprit-il, "je vous remets parfaitement bien. Je vous ai, en effet, acheté un cheval que j'ai oublié de vous payer. Votre voisin Flamborough est le seul accusateur que je craigne aux prochaines assises, car

il est dans l'intention de m'accuser comme faussaire. Je suis sincèrement fâché, Monsieur, de vous avoir trompé ainsi que tant d'autres; car vous voyez," me dit-il en me montrant ses fers, " ce que j'y ai gagné."

— " Eh bien, Monsieur, la bonté que vous avez eue de m'offrir du secours quand vous n'aviez aucun retour à espérer, sera reconnue par les efforts que je ferai pour engager M. Flamborough à atténuer ou même à retirer son accusation, et j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet à la première occasion. Je ne doute pas qu'il ne m'accorde ce que je lui demanderai; et quant à mon propre témoignage, vous ne devez avoir aucune inquiétude à cet égard."

— " Cela étant, Monsieur, toute la reconnaissance que je suis en état de vous témoigner, vous pouvez l'attendre de moi. Je vous donnerai non-seulement la moitié de mes couvertures pour cette nuit, mais je me montrerai constamment votre ami dans cette prison, où je crois avoir quelqu'influence."

Je le remerciai, et ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de lui voir un air si jeune, tandis que la première fois que je l'avais vu, il paraissait avoir au moins soixante ans. — " Monsieur, vous connaissez peu les ruses de ce monde; j'avais alors une fausse chevelure, et j'ai appris à contrefaire tous les âges, depuis dix-sept ans jusqu'à soixante-dix. Ah ! Monsieur, si j'avais employé à apprendre un honnête métier la moitié de la peine que j'ai prise pour devenir un coquin, je pourrais être bien riche aujourd'hui; mais tout fripon que je suis, je puis encore vous être utile, et cela peut-être au moment que vous vous y attendrez le moins."

Notre conversation fut interrompue par les valets du geolier qui venaient faire l'appel des prisonniers, pour les renfermer pendant la nuit. L'un d'eux portant sous son bras une botte de paille pour mon lit, me conduisit, par un pas-

sage long et étroit, dans une chambre pavée comme la pièce commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille et les couvertures que mon camarade de prison m'avait données. Cela fait, mon conducteur, qui était assez poli, me souhaitai une bonne nuit. Après avoir fait ma méditation ordinaire, et avoir remercié l'Etre suprême qui me châtiait, je me couchai, et dormis jusqu'au lendemain du sommeil le plus tranquille.

CHAPITRE XXVI.

Réforme dans la prison. Les lois, pour être équitables, devraient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui entourait mon lit en fondant en larmes. L'aspect redoutable de ma prison, et l'obscurité qui y régnait, semblaient les pénétrer de douleur et d'effroi. Je les repris doucement de cet excès d'affliction, leur assurant que je n'avais jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée que je ne voyais pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble et la fatigue de la veille avaient augmenté sa fièvre, et qu'on avait jugé convenable de la laisser reposer. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une ou deux chambres pour loger ma famille ausse près de la prison qu'il serait possible. Il s'acquitta de cette commission ; mais il ne put trouver qu'un petit appartement qu'il loua, à peu de frais, pour sa mère et ses sœurs ; le geolier eut l'humanité de consentir que lui et ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans l'un des coins de ma chambre. Je

voulus cependant savoir auparavant si les enfans n'auraient pas de répugnance à coucher dans un lieu qui avait paru les effrayer si fort lorsqu'ils y étaient entrés.

"Eh bien, mes enfans," leur dis-je, "comment trouvez-vous votre lit ? j'espère que vous n'aurez pas peur de coucher dans cette chambre, quelque obscure qu'elle paraisse. — "Non, papa," répondit Dick, "je n'ai point peur de coucher partout où vous êtes." — "Et moi," s'écria Bill, qui n'avait encore que quatre ans, "j'aime mieux l'endroit où est papa, que tout autre."

Après cela, j'assignai un emploi à chaque personne de ma famille. Sophie fut chargée de soigner sa sœur dont la santé dépérissait; ma femme devait rester auprès de moi, et les deux enfans me faire la lecture. — "Quant à vous, Moïse, c'est le travail de vos mains qui doit nous soutenir tous. Votre salaire, comme journalier, sera suffisant, avec de la frugalité, pour nous procurer le nécessaire. Vous avez seize ans, vous êtes fort, et le ciel en vous donnant cette force, mon fils, a voulu qu'elle vous servît à sauver de la famine, vos parens dans la détresse et dans le malheur. Préparez-vous donc, dès ce soir, à chercher de l'ouvrage pour demain, et apportez-nous chaque jour l'argent que vous aurez gagné."

Ayant ainsi tout réglé, je descendis dans la chambre commune de la prison, où il y avait plus d'air que dans la mienne. Mais j'y étais à peine, que les imprécations, les obscénités et les blasphèmes que j'entendis de toutes parts m'obligèrent à rentrer dans mon réduit. Là, je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables, qui, se trouvant en guerre ouverte avec tout le genre humain, travaillaient encore à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur aveuglement excita ma compassion, et éloigna pour un moment de mon esprit le sentiment de mes propres

maux. Il me sembla même qu'il était de mon devoir de m'efforcer de les réformer. Je résolus donc de retourner auprès d'eux, de leur donner des conseils, malgré leurs mépris, et de les vaincre par ma persévérance. En conséquence, je me rendis de nouveau auprès d'eux, et je fis part de mon dessein à M. Jenkinson qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettait un nouveau sujet d'amusement à des gens qui n'avaient d'autre ressource pour s'égayer, que celle qu'ils pouvaient trouver dans la raillerie ou la débauche.

Je leur lus une partie de l'office, d'une voix haute, mais sans affectation, et je m'aperçus que cela mettait mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissemens d'une contrition burlesque, des mouvemens d'yeux ridicules, et une toux affectée, excitaient le rire alternativement. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisais pourrait peut-être en convertir quelques-uns, mais ne pourrait jamais être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation dans laquelle je m'attachais, plutôt à les amuser, qu'à les réprimander. J'eus soin de leur faire remarquer qu'aucun autre motif que leur propre avantage ne pouvait m'engager à la démarche que je faisais ; que j'étais prisonnier comme eux, et que mes sermons ne me rapportaient rien ; j'étais fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnaient rien à l'être, et qu'ils pouvaient y perdre beaucoup. " Soyez sûrs, mes amis," continuai-je, "(car vous êtes mes amis, quoique le monde vous repousse et dédaigne votre amitié,) soyez sûrs, que quand vous proféreriez dix mille juremens en un jour, il n'en entrera pas un sou de plus dans votre bourse. A quoi sert-il donc d'appeler sans cesse le diable, et de rechercher son amitié, puisque vous voy-

ez combien il en use mal avec vous ! Il ne vous met ici dans la bouche que des blasphèmes ; tandis qu'il vous laisse l'estomac vide, et sur ce que je sais de lui, il ne vous garde rien de bon pour l'avenir.

" Si un homme n'en agit pas bien avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connaissances ; ne conviendrait-il donc pas d'essayer comment vous vous accommoderiez d'un autre maître, qui, au moins, vous fait de belles promesses pour vous attirer à lui ? Certainement, mes amis, de tous les fous celui-là serait le plus grand qui, après avoir dépouillé une maison, irait se mettre sous la protection des archers ; et cependant êtes vous plus sages, vous qui recherchez l'appui de celui qui vous a déjà trompés, et qui vous fiez à un être mille fois plus malicieux que tous les archers du monde ; car ceux-ci ne cherchent à vous attraper que pour vous faire pendre ensuite ; au lieu que l'autre vous attrape, vous pend, et, ce qu'il y a de pis, ne vous lâche pas même, après que vous êtes pendus."

Quand j'eus fini, je reçus des complimens de mon auditoire, quelques-uns vinrent me prendre la main et me la secouèrent en protestant que j'étais un honnête homme, et qu'ils voulaient faire plus ample connaissance avec moi. Je leur promis donc de renouveler ma lecture le lendemain, et je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance d'introduire une réforme dans la prison ; car j'ai toujours pensé qu'il n'y a point d'homme si abandonné, dont on dût désespérer, et que tout cœur est accessible aux traits du repentir, pourvu que celui qui les lance ait l'adresse de frapper juste. L'esprit ainsi satisfait, je retournai à ma chambre où ma femme avait préparé un repas frugal. J'y trouvai M. Jenkinson, qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre, afin de jouir, dit-il poliment, du plaisir de ma conversation. Il n'avait point encore vu ma famille, parce qu'elle se rendait à ma chambre par une porte qui

communiquait dans le passage étroit dont j'ai parlé, de sorte qu'elle n'était pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. Jenkinson, lorsqu'il vit Sophie pour la première fois, parut frappé de sa beauté qu'un air pensif rendait encore plus intéressant, et mes deux petits garçons n'attirèrent pas moins son attention.

— " Hélas ! docteur, ces enfans sont trop beaux et trop aimables pour une demeure comme celle-ci ! "

— " Mes enfans, Monsieur, sont assez bien, grâce au ciel, quant au moral, et pourvu qu'ils soient bons, le reste importe peu."

— " Je crois que ce doit être pour vous une grande consolation de voir ainsi votre famille autour de vous."

— " Oui, c'est une grande consolation, M. Jenkinson, et je ne voudrais pas pour rien au monde être séparé d'eux ; leur présence peut changer pour moi un cachot en palais, et le seul moyen de troubler mon bonheur, en ce monde, c'est de leur faire le plus léger tort."

— " En ce cas, Monsieur, je crains bien d'être coupable envers vous ; car j'en vois un ici," (regardant Moïse) " à qui j'ai fait tort, et je lui en demande pardon."

Mon fils rappela aussitôt sa voix et ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu que déguisé, et lui prenant la main en souriant, il l'assura qu'il lui pardonnait ; " cependant," dit-il, " je ne puis concevoir ce que vous avez pu trouver dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à faire une dupe."

— " Mon cher Monsieur, ce ne fut pas votre figure mais vos bas blancs et le ruban noir qui nouait vos cheveux qui me décidèrent à m'adresser à vous ; mais que cela ne vous humilie point ; j'en ai trompé de plus fins que vous dans mon temps, et cependant avec toutes mes finesses, les sots m'ont attrapé à la fin."

— " Je crois," dit mon fils, " que le récit d'une vie telle que la vôtre serait instructif autant qu'amusant."

— " Ni l'un ni l'autre," reprit Jenkinson ; " les récits qui ne présentent que la peinture des vices et défauts de l'espèce humaine, retardent vos succès dans le monde en vous rendant trop défians. Le voyageur qui craint tous ceux qu'il rencontre, et qui retourne sur ses pas à la vue de tout homme qui lui paraît un voleur, arrive rarement à temps au terme de son voyage.

" Pour moi, je pense, d'après ma propre expérience, qu'un homme fin est l'être le plus sot qui existe sous le ciel. Dès mon enfance, j'ai passé pour être rusé ; je n'avais pas plus de sept ans que les dames disaient que j'étais un petit homme tout formé ; à quatorze, je connaissais le monde, je faisais le petit-maître, et je courtisais les femmes. A vingt ans, quoique je fusse encore parfaitement honnête, j'avais une telle réputation de finesse, que personne ne voulait plus se fier à moi. Je fus donc forcé de devenir escroc faute de pouvoir faire mieux, et j'ai vécu depuis, la tête pleine de projets pour attraper, et le cœur rempli de la frayeur d'être découvert.

" J'avais coutume de rire de l'honnête simplicité de votre voisin le bon homme Flamborough, et de manière ou d'autre, je l'attrapais ordinairement une fois l'année. Eh bien cependant, ce brave homme, simple et sans défiance, a fait son chemin et est devenu riche ; tandis que moi, avec tout mon esprit et ma subtilité, je suis resté pauvre, sans avoir la consolation d'être honnête homme.

" Cependant," continua-t-il, " racontez-moi votre histoire, et comment vous avez été amené ici. Peut-être, quoique je n'aie pas été assez habile pour éviter la prison moi-même, le serai-je assez pour en tirer mes amis."

Pour satisfaire sa curiosité, je lui appris toute la série d'accidens qui m'avait plongé dans le malheur où je me trouvais, et l'impuissance absolue où j'étais de m'en retirer.

Après avoir entendu mon récit, il réfléchit pendant quelques instans, puis se frappant le front, comme s'il venait d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il verrait ce qu'il serait possible de faire.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme et à mes enfans le plan que je méditais pour opérer la réforme des prisonniers. Ils le désapprouvèrent d'un commun accord, m'objectant qu'il n'était ni convenable, ni susceptible d'exécution; ils ajoutèrent que, malgré mes efforts, je ne parviendrais jamais à les rendre meilleurs, et que, par là, je compromettrais, sans succès, la dignité de mon ministère. "Pardonnez-moi," leur dis-je; "ces gens, quoique dégradés, sont encore des hommes, et c'est un titre suffisant à mon affection. Les bons conseils, quand ils sont rejetés, retournent enrichir celui qui les donne; et si mes instructions ne parviennent pas à les corriger, elles serviront du moins à me rendre meilleur moi-même. Si ces malheureux étaient des princes, mille personnes s'offriraient pour les instruire; mais à mon avis, l'âme de celui qui est enfermé dans un cachot n'est pas moins précieuse que celle de l'homme qui occupe un trône. Oui, mes enfans, si je puis les réformer, je le ferai. Peut-être tous ne mépriseront-ils pas mes conseils; que j'en retire un seul du gouffre, et ce sera beaucoup de gagné; car, quels diamans sur la terre sont aussi précieux qu'une âme humaine?"

En disant ces mots, je les quittai, et descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m'attendant, et chacun d'eux préparé à jouer quelque bon tour au docteur. Ainsi, quand je voulus commencer, l'un tournait ma perruque de travers, comme par accident, puis me demandait pardon ; un second avait une adresse particulière pour faire jaillir sa salive d'entre ses dents, et il en inondait mon livre ; un troisième criait *amen* d'un ton si plaisant qu'il divertissait tous ses camarades ; un quatrième tira subtilement mes lunettes de ma poche ; mais il y en eut un dont le tour l'emporta sur tous les autres, et qui excita une joie universelle. Ayant remarqué de quelle manière j'avais disposé mes livres sur la table qui était devant moi, il en escamota un, auquel il substitua très-adroitement un livre de plaisanteries obscènes. Cependant je feignis de ne pas m'apercevoir des tours de cette troupe malfaisante, et je continuai tranquillement, persuadé que ce qui leur paraissait ridicule dans mon entreprise n'exciterait leur risée qu'une fois ou deux, tandis que ce qu'elle avait de sérieux produirait un effet durable. Le succès répondit à mon attente ; en moins de six jours quelques-uns furent convertis, et tous se montrèrent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance, et de l'art que j'avais eu de rendre sensibles des êtres privés jusque-là de toute idée morale. Je songeai aussi à leur être utile sous le rapport temporel, en rendant leur situation un peu plus supportable. Leur temps avait été, jusqu'alors, partagé entre la faim et les excès, entre les débauches crapuleuses et les repentirs cuisans. Ils n'étaient occupés qu'à se quereller, à jouer aux cartes, et à faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée de les employer à faire des chevilles pour les fabricans de tabac, et pour les cordonniers. Le bois nécessaire était acheté à frais communs, et quand il était mis en

œuvre, c'était moi qui prenais soin de le faire vendre ; par ce moyen, chacun d'eux gagnait quelque chose tous les jours ; une bagatelle, à la vérité, mais assez pour le préserver de la misère.

Je ne m'en tins pas là : j'établis des amendes pour punir l'immoralité, et des récompenses pour encourager l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, j'étais parvenu à leur donner une organisation sociale et humaine, et j'eus la satisfaction de me considérer comme un législateur qui aurait arraché des sauvages à leur férocité primitive, et leur aurait enseigné l'obéissance et l'amitié réciproque.

Il serait bien à désirer que le législateur dirigeât ainsi les lois, plutôt vers la réforme que vers le châtiment, et qu'il voulût bien se convaincre que le moyen de réprimer les crimes n'est pas de multiplier les châtimens, mais de les faire craindre. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent les hommes criminels, et qui les rendent plus pervers encore ; qui renferment des malheureux qui n'ont commis qu'un seul crime, et qui, lorsque les détenus en sortent vivans, les rejettent dans la société, propres à commettre des milliers de crimes ; je voudrais qu'il y eût ici, comme dans d'autres parties de l'Europe, des maisons de pénitence et de solitude, où les prévenus fussent visités par des hommes capables de leur inspirer le repentir, s'ils sont criminels, ou de les affermir dans le chemin de la vertu, s'ils sont innocens ; c'est par ce moyen, et non en multipliant les supplices, que l'on peut réformer un état. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué, de punir de légers délits par la peine capitale.

Dans le cas de meurtre, ce droit est évident, parce qu'il dérive de celui de la défense personnelle, qui veut qu'on prive de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. La société toute entière s'arme contre le meurtrier ; mais il

n'en est pas de même de celui qui me vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit d'ôter la vie à celui qui a volé mon cheval ; car, suivant cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant sa propriété que la mienne. Si donc j'ai ce droit, ce ne peut être qu'en vertu d'un contrat fait entre nous, par lequel nous convenons que celui de nous deux qui privera l'autre de son cheval sera mis à mort. Mais d'abord ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit d'aliéner sa vie, qu'un autre de recevoir ce qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste, il est hors de toute proportion, et il serait cassé même dans une cour ordinaire de justice, comme infligeant une punition trop forte, pour la privation d'une simple et futile commodité ; puisqu'il est bien plus intéressant que deux hommes vivent, qu'il ne l'est que l'un plutôt que l'autre aille à cheval. Mais un contrat qui serait nul entre deux hommes doit l'être également entre cent mille ; car de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un carré, de même aussi la voix d'un milliard d'hommes ne donnera jamais un fondement équitable à ce qui est injuste et nul en soi : et ce langage est celui de la raison et de la nature. Les sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent beaucoup plus que nous la vie les uns des autres, et ils ne répandent le sang que pour punir un meurtrier par la peine du talion.

Nos ancêtres, les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, ne faisaient que peu d'exécutions en temps de paix. Dans tous les gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, très-peu de crimes sont punis de mort.

C'est seulement dans les états très-civilisés, que les lois pénales, confiées aux mains du riche, pèsent fortement sur le pauvre. Les gouvernemens, en vieillissant, semblent acquérir l'humeur dure et chagrine de la vieillesse ; et, comme

si nos propriétés nous devenaient plus chères à mesure qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissaient avec nos trésors, chaque jour de nouveaux édits viennent leur servir de remparts, et de nouveaux gibets s'élèvent, pour effrayer quiconque tenterait de les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse des lois pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays seul voit condamner plus de criminels dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de ces deux causes réunies; car l'une produit nécessairement l'autre. Quand les lois pénales infligent indistinctement des châtimens égaux, pour des délits que les circonstances différencient, le peuple, qui ne voit point de distinction dans les peines, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes; et c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Il résulte de là, que la multitude des lois produit de nouveaux crimes, qui nécessitent alors de nouvelles lois.

Il serait donc à souhaiter que l'autorité, au lieu de faire de nouvelles lois pour punir les crimes, au lieu de serrer les liens de la société jusqu'à produire des mouvemens convulsifs qui les rompent, au lieu de faire périr les coupables comme inutiles, avant d'avoir essayé s'il n'y a pas d'autre parti à tirer d'eux, au lieu de transformer enfin la correction en vengeance; il serait, dis-je, à souhaiter qu'elle essayât l'emploi des moyens répressifs qui sont entre ses mains, et qu'elle fît des lois qui protégeassent le peuple au lieu de le tyranniser. Nous reconnaîtrions alors que ces créatures, qui semblaient n'être qu'une vile écume, n'avaient besoin que d'être habilement dirigées; nous verrions que ces malheureux, que nous condamnons à de longs et cruels supplices, de peur que le luxe n'éprouve une privation passagère, contribueraient, s'ils étaient traités convenablement, à soutenir et à fortifier l'état dans des

temps de danger. On verrait que, si leurs visages sont faits comme les nôtres, leurs cœurs le sont aussi ; que peu d'âmes sont assez endurcies pour que la persévérance ne parvienne pas à les corriger ; qu'un homme peut cesser d'être criminel, sans que ce soit la mort qui l'y force ; et qu'il faudrait enfin bien peu de sang pour assurer et affermir notre tranquillité.

CHAPITRE XXVIII.

Le bonheur et le malheur, dans cette vie, sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu : le ciel ne considère les biens et les maux temporels en eux-mêmes, que comme des bagatelles qui ne méritent pas qu'il s'occupe de leur distribution.

Il y avait déjà plus de quinze jours que j'étais en prison, sans que ma chère Olivia fut venue me visiter, et je souhaitais ardemment de la voir. Je fis part de mon dessein à ma femme, et le lendemain matin, la pauvre enfant entra dans ma chambre, appuyée sur le bras de sa sœur. Je fus frappé, en la voyant, du changement que je remarquai en elle. Les grâces qui brillaient auparavant dans sa personne étaient effacées ; la main de la mort semblait avoir déjà déformé ses traits. Ses tempes étaient creuses, son front tendu, et ses joues étaient d'une pâleur effrayante.

— " Je suis charmé de te voir, ma chère enfant ; mais pourquoi cet abattement, Livy ? J'espère, que vous m'aimez assez pour ne pas laisser miner par le chagrin une vie qui m'est aussi chère que la mienne. Prenez courage, ma fille, nous pourrons voir encore des jours heureux."

— " Vous avez toujours été bon envers moi, mon père, et ce qui augmente ma peine, c'est de voir que je ne pour-

rai jamais partager ce bonheur que vous vous promettez : non, il n'y a plus pour moi de bonheur, ici-bas, et il me tarde de sortir d'un lieu où je n'ai trouvé que des malheurs. Mais je désirerais que vous voulussiez bien faire des soumissions à M. Tornhill ; vous l'appaiseriez peut-être, et ce serait une grande consolation pour moi en mourant, de vous savoir libre."

— " Jamais, mon enfant, on ne m'amènera à reconnaître ma fille pour une prostituée ; car quoique le monde puisse regarder votre faute avec mépris, moi je n'y vois que l'effet de la credulité, et non celui de la corruption. Ma chère, je ne suis point malheureux dans ce séjour, quelque affreux qu'il puisse paraître, et soyez convaincue que tant que j'aurai le bonheur de vous posséder, M. Tornhill n'obtiendra jamais mon consentement pour vous rendre encore plus malheureuse en s'unissant à une autre."

Lorsque ma fille fut sortie, mon compagnon de prison, qui avait été présent à notre entretien, me fit des observations assez sensées sur mon opiniâtreté à refuser une soumission qui pouvait me rendre à la liberté. Il me représenta que le reste de ma famille ne devait point être sacrifié à un seul enfant, à la seule surtout qui m'eût offensé. " D'ailleurs," ajouta-t-il, " je ne sais s'il est juste de troubler ainsi, par le refus de votre consentement, une union qu'il n'est point en votre pouvoir d'empêcher, mais que vous pouvez rendre malheureuse."

— " Monsieur," répliquai-je, " vous ne connaissez pas l'homme qui nous opprime. Je suis très-convaincu qu'il n'y a point de soumissions qui puissent me procurer seulement une heure de liberté. On m'a dit que dans cette même chambre, où je suis, un de ses débiteurs, qu'il détenait, est mort de besoin, l'année dernière. Mais, quand ma soumission et mon consentement à son mariage pourraient me faire sortir d'ici, et me loger dans le plus beau de ses

appartemens, je les lui refuserais également, parce que quelque chose semble me dire que ce serait sanctionner un adultère. Tant que ma fille vivra, il ne pourra contracter aucun mariage valable à mes yeux. Si j'avais le malheur de la perdre, je conviens que je serais alors le plus vil des hommes, si, par vengeance, je m'obstinais à séparer deux personnes qui veulent s'unir. Alors, quelque malhonnête homme, qu'il soit, je désirerais qu'il se mariât pour arrêter le cours de ses débauches. Mais aujourd'hui, ne serais-je pas le plus cruel des pères, si, pour sortir de prison, je signais un contrat qui mettrait ma fille au tombeau, et si je causais mille angoisses affreuses à mon enfant, pour m'éviter un moment de gêne."

Il convint de la justesse de ma reponse; mais il ne put s'empêcher de me représenter qu'il craignait bien que la vie de ma fille ne fût pas long-temps un obstacle à mon élargissement. "Cependant," ajouta-t-il, "si vous vous refusez à faire des soumissions au neveu, vous n'aurez point, j'espère, de répugnance à exposer votre situation à l'oncle, qui passe pour l'homme le plus honnête et le plus juste du royaume. Je voudrais que vous lui écrivissiez pour l'informer des mauvais traitemens que son neveu vous fait éprouver, et je parie ma tête que dans trois jours vous aurez une réponse." Je le remerciai de l'idée qu'il me suggérait, et je résolus de la suivre; mais malheureusement je n'avais pas de papier, parce que tout notre argent avait été employé, le matin, en provisions; mais Jenkinson m'en fournit obligeamment.

Pendant les trois jours qui suivirent, je fus dans l'inquiétude de savoir comment ma lettre serait reçue; mais, dans cet intervalle, ma femme me sollicitait fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions, plutôt que de rester en prison; et l'on m'apprenait de moment en moment que l'état de ma fille empirait. Le troisième et le quatrième jour ar-

riverent, sans que je reçusse de réponse à ma lettre ; il n'y avait pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu chéri pussent être écoutées. Ainsi, cette espérance s'évanouit bientôt comme les autres. Mon courage cependant ne m'abandonnait pas, quoique la captivité et le mauvais air commençassent à altérer visiblement ma santé, et que mon bras empirât ; mais j'avais mes enfans auprès de moi, et, pendant que j'étais couché sur la paille, ils me faisaient tour à tour une lecture, ou écoutaient mes instructions en pleurant. Cependant la santé de ma fille déclinait encore plus vîte que la mienne ; chaque nouvelle que je recevais d'elle augmentait mes craintes et ma tristesse. Cinq jours après le départ de ma lettre à sir William Tornhill, on vint m'annoncer qu'elle avait perdu la parole. Ce fut alors que la captivité me devint vraiment douloureuse ; mon âme eut voulu s'élancer hors de la prison, pour voler au chevet de mon enfant, pour la consoler, la fortifier, recevoir ses dernières paroles, et enseigner à son âme le chemin du ciel. On m'apprit enfin qu'elle était expirante, et, cependant, je me voyais privé de la triste consolation de pleurer sur elle ! Enfin M. Jenkinson vint quelques jours après me porter le dernier coup, en m'annonçant qu'elle était morte. Le lendemain matin il revint, et il me trouva avec mes deux petits enfans, qui faisaient alors ma seule compagnie, et qui employaient leurs efforts innocens pour me consoler. Ils me prièrent de leur permettre de me faire une lecture, et de ne pas pleurer, parce que j'étais trop vieux pour cela. "Ma sœur," s'écria l'aîné, "n'est-elle pas un ange à présent, mon papa ? Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ? Je voudrais être un ange aussi, pour sortir de ce vilain endroit, pourvu que mon papa vînt avec moi." "Oui," ajouta le plus jeune, "le ciel où est ma sœur est un plus bel endroit que celui-ci : il n'y a là que de bonnes gens, au lieu que les gens d'ici sont bien méchans."

M. Jenkinson interrompit leur babil innocent, en me disant qu'à présent que ma fille n'était plus, je devais penser sérieusement au reste de ma famille, et essayer de sauver ma propre vie, qui dépérissait chaque jour, par le besoin et par le mauvais air. Il ajouta qu'il était de mon devoir de sacrifier, en ce moment, tout orgueil et tout ressentiment au bien de ceux qui avaient besoin de moi pour les soutenir, et que j'étais obligé maintenant, par raison et par justice, d'essayer de me réconcilier avec mon jeune seigneur.

— " Dieu soit loué," répondis-je, " je n'ai plus ni orgueil, ni ressentiment ; je me détesterais moi-même, si je découvrais l'un ou l'autre dans mon cœur. Au contraire, comme mon oppresseur a été autrefois mon paroissien, j'espère le présenter un jour avec une âme sans tache au tribunal éternel. Non, Monsieur, je n'ai plus de ressentiment, et quoiqu'il m'ait ôté ce que je prisais plus que tous ses trésors, quoiqu'il ait déchiré mon cœur (car je suis malade à mourir, bien malade, mon cher camarade), cependant tous ses torts ne m'inspireront jamais de désirs de vengeance. Je puis maintenant approuver son mariage ; et si cette soumission peut lui faire quelque plaisir, faites-lui savoir que si je l'ai offensé, j'en ai regret." M. Jenkinson prit une plume et de l'encre, il écrivit ma soumission presque dans les mêmes termes que j'avais employés, et je la signai. J'envoyai mon fils porter la lettre à M. Tornhill, qui était alors à son château. Il y alla, et, environ six heures après, il nous rapporta une réponse verbale. Ce n'avait été qu'avec beaucoup de difficultés qu'il était parvenu à parler au seigneur, parce que les domestiques étaient insolens et soupçonneux ; mais il l'avait vu par hasard, comme il sortait pour quelques affaires concernant son mariage, qui devait se faire dans trois jours. Il s'était approché, nous dit-il, de la manière la plus respectueuse, et il avait donné la lettre. M. Tornhill, après l'avoir lue, lui avait fait réponse

que la soumission venait trop tard, et était inutile ; qu'il avait appris que je m'étais adressé à son oncle, mais que ma lettre avait été honorée du mépris qu'elle méritait : qu'au reste toutes les propositions qu'on aurait à faire par la suite, devaient être adressées à son procureur, et non pas à lui. Il ajouta néanmoins que, comme il avait très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes demoiselles, leur intercession lui aurait été plus agréable.

—" Eh bien, Monsieur," dis-je à mon compagnon, " vous voyez maintenant quel est le caractère de l'homme qui nous opprime : il joint l'insulte à la cruauté ; mais qu'il fasse ce qu'il lui plaira, je serai bientôt libre en dépit de tous ses verrous. J'avance vers ce séjour qui me paraît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette attente soulage mes maux, et, quoique je laisse après moi une famille orpheline et sans secours, ils ne seront cependant pas entièrement abandonnés. Il se trouvera peut-être quelque ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, et quelque être charitable qui les secourera pour l'amour de leur Père céleste."

Comme je disais ces mots, ma femme, que je n'avais pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air du désespoir, et faisant, mais vainement, des efforts pour parler. — " Pourquoi, mon amour, voulez-vous ajouter à mon affliction par la vôtre ? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se rendre à nos soumissions ; quoiqu'il m'ait condamné a périr dans ce séjour de misère, et que nous ayons perdu un enfant bien aimé, vous trouverez encore de la consolation dans vos autres enfans, quand je ne serai plus." — " Nous avons effectivement perdu un enfant bien aimé. Ma Sophie, ma chère Sophie est perdue, arrachée de nos bras, enlevée par des scélérats." — " Comment, Madame," s'écria mon compagnon de prison, " miss Sophie a été enlevée par des scélérats ! Cela ne peut pas être ! "

Elle ne put répondre qu'en me regardant fixement, et en fondant en larmes ; mais la femme d'un des prisonniers qui était présente, et qui était entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille et elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au-delà du village ; une chaise de poste à quatre chevaux était venue droit à elles, s'était arrêtée, et qu'un homme bien mis, mais qui n'était pas M. Tornhill, était descendu, avait saisi ma fille par le milieu du corps, et l'ayant fait entrer de force dans la chaise, avait ordonné au postillon de marcher, en sorte qu'ils les avaient perdus de vue en un moment.

— " Maintenant," m'écriai-je, " la somme de mes maux est complète. Rien au monde ne peut plus ajouter à mon malheur. Quoi ! il ne m'en reste pas une. Ne m'en avoir pas laissé une ! le monstre ! l'enfant que je chérissais le plus ! Elle avait la beauté d'un ange, et presque sa sagesse... Mais soutenez ma femme, ne la laissez pas tomber... Ne m'en avoir pas laissé une ! " — " Hélas ! mon ami, vous paraissez avoir plus besoin de consolation que moi : nos malheurs sont grands, mais je les supporterais, et même de plus grands encore, si je vous voyais plus tranquille. Ils peuvent m'ôter mes enfans, et tout ce que je possède au monde, pourvu qu'ils vous laissent à moi."

Mon fils s'efforçait de modérer notre douleur. Il nous conjurait de nous consoler, en nous disant qu'il espérait que nous pourrions jouir encore de quelque bonheur. — " Mon enfant, parcours des yeux l'univers, et vois si je puis désormais attendre aucune consolation. Nous luit-il un seul rayon d'espérance ? la seule qui nous reste, n'est-elle pas au-delà du tombeau ? " — " Mon cher père, j'espère que quelque chose encore pourra vous donner un moment de satisfaction ; car j'ai une lettre de mon frère George... "

— " Que dis-tu, mon fils, de ton frère ? sait-il notre misère ?

J'espère qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve." — " Oui, mon père, il est parfaitement satisfait et heureux. La lettre ne contient que de bonnes nouvelles ; il est le favori de son colonel, qui lui a promis de lui faire obtenir la première lieutenance qui viendrait à vaquer."

— " Es-tu bien sûr de tout ce que tu dis ? " reprit ma femme. " Es-tu sûr qu'il ne soit arrivé aucun mal à mon enfant ? " — " Aucun, certainement : vous allez voir sa lettre qui vous fera le plus grand plaisir : et si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr que ce sera cette lettre." — " Mais es-tu sûr," répéta encora ma femme, " que cette lettre vienne de lui, et qu'il soit réellement aussi heureux que tu le dis ? " — " Oui, Madame, elle est certainement de lui, et il sera un jour l'honneur et le soutien de notre famille." — " Je remercie donc la Providence de ce que la dernière lettre que je lui ai écrite ne lui soit point parvenue ; oui, mon cher," continua-t-elle, en se tournant vers moi, " je vous avouerai maintenant que, quoique le ciel nous traite avec rigueur à d'autres égards, il nous a été favorable dans cette circonstance. Dans ma dernière lettre à mon fils, et que j'ai écrite dans l'amertume de mon cœur, j'ai exigé de lui, sur le respect qu'il doit à sa mère, et sur son honneur, de faire rendre justice à son père et à sa sœur, et de vous venger : mais grâces à celui qui dirige toutes choses, la lettre n'a pas été remise, et je suis tranquille."

— " Femme," m'écriai-je, " vous avez très-mal fait, et dans un autre temps, mes reproches seraient plus sévères. Oh ! dans quel terrible précipice alliez-vous tomber ? Il vous aurait engloutis vous et votre fils dans une ruine éternelle. Il faut convenir que la Providence nous a été plus favorable que nous ne le méritions. Elle a réservé ce fils pour être le père et le protecteur de mes enfans, quand je

15*

ne serai plus . . . Combien j'étais injuste de me plaindre de ce que j'étais privé de toute consolation, quand j'apprends qu'il est heureux, qu'il ignore nos afflictions, et qu'il me reste encore ce fils pour soutenir sa mère dans son veuvage, et pour protéger ses frères et ses sœurs ! Mais que dis-je ses sœurs ; il n'en a plus à présent ; elles sont toutes perdues, elles m'ont été enlevées, et je suis au désespoir . . . " — " Mon père," dit mon fils en m'interrompant ; " je vous demande la permission de vous lire sa lettre, je suis certain qu'elle vous fera plaisir." J'y consentis, et il lut la lettre suivante :

" MON TRES-HONORÉ PERE,

" Je détourne pour quelques instans ma vue des plaisirs qui m'environnent, pour la fixer sur des objets qui me sont encore plus agréables ; et je la porte sur le foyer paternel. Mon imagination me représente le groupe innocent de mes frères et sœurs, prêtant une oreille attentive à chaque mot de cette lettre. Je vois avec délices ces visages que n'ont jamais déformés ni l'ambition ni la misère. Mais quelqu' heureux que vous soyez à la maison, je suis sûr que ce sera un surcroît à votre félicité, d'apprendre que je suis parfaitement content de mon état, et le plus heureux des hommes.

" Notre régiment a reçu contre-ordre, et ne sortira pas du royaume. Le colonel, qui me regarde comme son ami, me conduit dans toutes les sociétés qu'il fréquente : et, après une première visite, j'ai la satisfaction de voir que, quand j'en fais une seconde, je suis reçu avec considération. J'ai dansé l'autre jour avec milady G . . . . ., et si je pouvais oublier la personne que vous savez, il serait peut-être possible que je parvinsse à plaire à cette dame : mais c'est mon destin de me ressouvenir des autres, tandis que je suis moi-même oublié par la plupart de mes amis absens, et dans ce

nombre, mon très-honoré père, je crains bien d'être obligé de vous compter ; car il y a long-temps que j'attends inutilement de vos nouvelles. Olivia et Sophie avaient aussi promis de m'écrire, mais elles paraissent m'avoir oublié : dites-leur que ce sont deux petites friponnes, et que je suis en ce moment dans la plus grande colère contre elles. Cependant, je ne sais comment il se fait que, quoique je veuille gronder un peu, mon cœur ne ressent que de douces émotions. Dites-leur donc, mon cher père, que, malgré tout, je les aime tendrement, et soyez assuré que je suis à jamais

Votre respectueux fils."

"Quelles grâces n'avons-nous pas à rendre dans tous nos malheurs," m'écriai-je, "de ce qu'au moins un de nos enfans est exempt des maux que nous souffrons ? Que le ciel le conserve et prolonge son bonheur, pour qu'il soit le soutien de sa pauvre mère, et le père de ces deux enfans ; seul patrimoine que je puisse maintenant lui laisser. Puisse-t-il préserver leur innocence des tentations que la misère inspire, et être leur guide dans le chemin de l'honneur !" A peine avais-je achevé ces mots, que j'entendis un bruit tumultueux qui paraissait venir de la prison d'en bas. Ce bruit cessa peu de temps après, et j'entendis un cliquetis de chaînes dans le passage qui conduisait à ma chambre. Le geolier entra, tenant un homme couvert de sang, blessé et chargé de fers. Je regardais ce malheureux avec compassion à mesure qu'il approchait ; mais de quelle horreur je fus saisi, quand je reconnus mon fils George ! "George, mon enfant, est-ce toi que je vois dans cet état, blessé, enchaîné ? Est-ce là le bonheur dont tu jouis ? Est-ce ainsi que tu reviens à moi ? Oh ! cette vue me déchire le cœur, et ma fera mourir."

—"Où est votre courage, mon père ?" répondit mon fils d'une voix ferme. "Je dois souffrir ; j'ai mérité la mort,

et je la verrai sans crainte. Ma seule consolation est que je n'ai point commis de meurtre, quoique je ne doive point attendre de grâce."

J'essayai de contenir ma douleur pendant quelques minutes, mais je sentis que mes efforts me coûteraient la vie. —"O! mon enfant, mon cœur saigne de te voir en cet état, et je ne puis retenir mes larmes. En ce moment même je te croyais heureux, je priais le ciel pour la continuation de ton bonheur, et je te revois dans cet état, enchaîné, blessé! Cependant la mort est un bonheur pour un jeune homme; mais moi je suis vieux, j'ai vécu trop long-temps pour voir ce jour, pour voir tous mes enfans tomber autour de moi prématurément, tandis que je reste et survis à leur destruction. Puissent toutes les malédictions du ciel tomber sur le meurtrier de mes enfans et l'écraser! puisse-t-il vivre ainsi que moi, pour voir..."

—"Arrêtez, mon père, ou vous me forcerez à rougir pour vous. Comment pouvez-vous, oubliant votre âge et votre saint ministère, empiéter ainsi sur la justice du ciel, et lui adresser des imprécations qui retomberaient bientôt sur votre tête vénérable? Non, mon père, vous ne devez songer maintenant qu'à me préparer à cette mort ignominieuse que je dois souffrir bientôt, à m'armer d'espérance et de résolution, à m'inspirer le courage nécessaire pour boire, avec résignation, cette coupe amère qui me sera bientôt présentée."

—"Mon enfant, tu ne mourras pas. Je suis sûr que tu n'as pas commis de faute qui mérite un châtiment si honteux. Mon fils n'a pu se rendre coupable d'un crime qui puisse faire rougir sa famille."

—"Je crains que mon crime ne soit pas graciable. Lorsque je reçus la lettre de ma mère, je partis sur-le-champ pour punir l'auteur de notre déshonneur; je lui envoyai un billet pour me joindre au lieu que je lui indiquais. Au lieu

d'y répondre en venant lui-même, il envoya quatre de ses gens pour me prendre. J'ai blessé le premier qui s'est présenté, et je crains que ce ne soit mortellement ; mais les autres m'ont fait prisonnier. Le lâche est résolu de demander contre moi l'exécution de la loi ; les preuves sont sans réplique, j'ai envoyé un cartel, et comme je suis premier transgresseur de la loi depuis qu'elle est faite, je n'ai point d'espérance de grâce. Mais vous m'avez souvent charmé par des leçons de courage : inspirez-le-moi aujourd'hui par votre exemple."

— "Hé bien, mon fils, tu retrouveras ces leçons. Je me sens maintenant élevé au-dessus de ce monde et de tous les plaisirs qu'il peut procurer. Dès ce moment mon cœur rompt les liens que le tenaient attaché à la terre, et va nous préparer l'un et l'autre pour l'éternité. Oui, mon fils, je te montrerai le chemin, mon âme guidera la tienne dans le passage, car elles prendront leur vol toutes deux ensemble. Je vois, et je suis convaincu que tu n'as pas de pardon à espérer ici-bas. Je t'exhorte donc à tâcher de l'obtenir à ce grand tribunal, où bientôt nous recevrons notre sentence l'un et l'autre ; mais ne soyons pas avares de nos exhortations : que nos compagnons de prison les partagent. Bon geolier, voulez-vous bien leur permettre de venir ici pour que je tâche de les édifier ?" En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais les forces me manquèrent, et tout ce que je pus faire, fut de me tenir contre la muraille. Les prisonniers s'assemblèrent, suivant mon désir, car ils aimaient à entendre mes conseils ; mon fils et sa mère me soutenaient de chaque côté. Je regardai mon auditoire, et voyant qu'il ne me manquait personne, je lui adressai l'exhortation suivante.

CHAPITRE XXIX.

La Providence est également juste, ici-bas, envers les heureux comme envers les malheureux : par la nature du plaisir et de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie, en proportion de leurs souffrances dans ce monde.

"Mes amis, mes enfans, mes compagnons d'infortune; quand je réfléchis sur la distribution du bien et du mal ici-bas, je vois que l'homme a reçu une grande somme de jouissances, mais une bien plus grande d'infortunes. Cherchons dans le monde entier, et nous ne trouverons pas un homme si complètement heureux, qu'il n'ait quelque chose à désirer : mais nous en voyons tous les jours des milliers qui, par le suicide, nous prouvent qu'il ne leur restait plus aucune espérance. Il paraît donc, que dans cette vie nous ne pouvons être entièrement heureux, mais que nous pouvons être complètement misérables.

"Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur ? Pourquoi notre malheur est-il un élément nécessaire de la félicité générale ? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits, seulement par l'arrangement de leurs parties subordonnées ; le grand système nécessite-t-il, pour sa perfection, des parties qui sont non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes ? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, et dont la connaissance serait inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières, et elle s'est contentée de nous accorder des motifs de consolation.

"Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la philosophie ; mais ayant reconnu l'impuissance de ses consolations, il l'a aidée de la religion. Les consolations de la philosophie sont fort bonnes, mais elles sont souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs,

quand nous savons en jouir. D'un autre côté, elle nous dit que, si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, et que notre misère finira bientôt.

" Ainsi ces deux consolations se détruisent l'une par l'autre ; car si la vie est agréable, sa brièveté doit être un mal ; et si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la philosophie est faible, mais les consolations de la religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour épurer son âme, et la préparer à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte sa dépouille mortelle, il devient un esprit glorieux, et va jouir des trésors de félicité qu'il s'est amassés ici-bas ; le méchant, au contraire, qui s'est souillé de vices, quitte la vie avec frayeur, et reconnaît qu'il a anticipé sur la vengeance du ciel. C'est donc à la religion que nous devons nous attacher dans toutes les circonstances de la vie, pour nous procurer de vrais plaisirs ; car si nous sommes déjà heureux, c'est pour nous un surcroît de plaisir, de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel ; et si nous sommes malheureux, il est bien consolant de songer que nous trouverons ailleurs le repos. Ainsi, la religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur ; et au malheureux, un échange de félicité contre sa misère.

" Mais, quoique la religion soit remplie de bonté pour tous les hommes, elle promet cependant des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prisonniers, sont ceux à qui notre foi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre religion fait lui-même profession, partout, d'être l'ami des malheureux ; et, bien différent en cela des faux amis du monde, il prodigue ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des hommes sans réflexion ont taxé cette conduite de partialité, comme une préférence donnée sans que rien la justifiât ; mais ils n'ont pas réfléchi, qu'il n'est point

au pouvoir du ciel même, de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent pour l'homme heureux, que pour le malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédait déjà. Pour le dernier, l'avantage est double ; car en faisant cesser ses peines, il le récompense par le bonheur céleste pour l'éternité.

" Mais la Providence est encore plus favorable au pauvre qu'au riche sous un autre rapport ; car, en même temps qu'elle donne à celui-là une vie plus heureuse après sa mort, elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné s'est familiarisé avec tous les objets de terreur. L'homme accablé de chagrins, s'endort tranquillement dans la mort ; en quittant la vie, il n'a point de possessions à regretter, et bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans cette séparation, et celle-là n'est pas plus considérable que celles qu'il a éprouvées auparavant ; car, après un certain dégré de peine, chaque brèche que la mort fait à notre constitution, la nature compatissante la couvre avec l'insensibilité.

" Ainsi la Providence a donné aux malheureux, deux avantages de plus qu'à ceux qui sont heureux dans cette vie ; une plus grande douceur dans la mort ; et, dans le ciel, cette supériorité de plaisir que produit le contraste de situation. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un faible avantage ; elle semble être un des plaisirs du pauvre dans la parabole ; car quoiqu'il fût déjà dans le ciel, et qu'il goutât toutes les joies qu'on y doit trouver, cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il avait été autrefois malheureux, et qu'alors il était consolé ; qu'il avait connu ce que c'était que d'être misérable, et que maintenant il sentait ce que c'était que d'être heureux.

" Ainsi, mes amis, vous voyez que la religion fait ce que la philosophie est incapable de faire ; elle prouve l'égalité de la conduite du ciel envers les heureux et les malheureux, et met presque au même niveau toutes les jouissances humaines. Elle promet aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur, et une espérance égale de l'obtenir ; mais si le riche a l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas, le pauvre a dans l'autre vie, quand il y est couronné d'une félicité éternelle, la satisfaction de savoir ce que c'était que d'être misérable ; et quand on pourrait appeler cela un faible avantage, son éternelle durée fait compensation avec le bonheur temporel, dans lequel les riches l'ont surpassé.

" Telles sont les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, et au-dessus des autres hommes, auxquels il sont inférieurs à d'autres égards. Pour bien connaître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir et l'endurer ; déclamer contre les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont le nécessaire ne sont point pauvres, et ceux qui en manquent, sont véritablement misérables. Oui, mes amis, nous sommes, nous autres, effectivement misérables. Tous les raffinemens de l'imagination ne peuvent satisfaire les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou appaiser les douleurs d'un cœur brisé par la souffrance. Laissons le philosophe, sur son lit de duvet, nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas ! les efforts que nous faisons pour y résister, ne font qu'aggraver nos peines. La mort est peu de chose, et tout homme peut la supporter ; mais les tourmens sont terribles, et il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

" C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur éternel doivent être particulièrement chères ; car, si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes

véritablement de tous les hommes les plus misérables. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer, cette faible lumière qui ne sert qu'à nous montrer les horreurs de ce séjour; ces fers dont la tyrannie nous a chargés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages maigres et pâles, et que j'entends ces gémissemens; ô! mes amis, quel échange glorieux nous ferons de ces objets pour le séjour de la félicité! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air, savourer un bonheur éternel, chanter sans cesse des hymnes de louange, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte; mais jouir sans cesse de la vue du modèle de la bonté même; quand je pense à toutes ces choses, la mort me paraît un messager porteur des plus heureuses nouvelles. Quand je pense à ces biens, sa faux me devient un bâton pour m'appuyer; quand je songe à tout cela, qu'y a-t-il dans la vie qui me paraisse désirable? que peut-elle offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison? Les rois dans leur palais devraient soupirer après de pareils avantages; et nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

“ Mais, posséderons-nous tous ces biens? Oui, certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, et ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourraient retarder notre entreprise. Essayons seulement de les acquérir, et elles seront bientôt à nous; je dis bientôt, car si nous jetons les yeux sur ce qui est déjà écoulé de notre vie, le reste nous paraîtra bien court, quelque idée que nous nous fassions du temps que nous avons encore à vivre. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts; et la familiarité que nous contractons avec le temps, en diminue la perception. Consolons-nous donc, car nous serons bientôt à la fin de notre voyage. Bientôt nous nous trouverons déchargés du far-

deau pesant que le ciel nous avait imposé ; et quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque quelquefois du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horison, de sa vue à mesure qu'il s'en approche, cependant le moment viendra certainement bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands et les heureux de la terre ne nous fouleront plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis, ou de ceux qui méritent de l'être ; où notre félicité sera ineffable, et, pour couronner le tout, éternelle."

CHAPITRE XXX.

Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, et la fortune finira par être moins cruelle envers nous.

Lorsque mon exhortation fut terminée, et que mon auditoire se fut retiré ; le geôlier, qui était l'un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il allait faire : que son devoir l'obligeait de renfermer mon fils dans une chambre plus sûre ; mais qu'il lui permettrait de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa bonté ; et, serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, en lui recommandant de penser au grand œuvre qu'il avait à achever. J'allai me recoucher ; et un de mes petits enfans lisait à côté de mon lit, quand M. Jenkinson entra, et me dit qu'on avait des nouvelles de ma fille ; qu'elle avait été vue, environ deux heures auparavant, accompagnée d'un étranger ; qu'ils s'étaient arrêtés au village voisin, pour se rafraîchir, et qu'ils paraissaient revenir à la ville. A peine avait-il achevé, que le geôlier entra,

avec un air d'empressement et de satisfaction, pour m'informer que ma fille était retrouvée. Moïse accourut un moment après, en criant que sa sœur Sophie était en bas, et qu'elle montait avec notre ancien ami M. Burchell.

Au moment même, ma chère enfant entra ; ses yeux étaient presqu'égarés par le plaisir, elle accourut, et m'embrassa avec la plus grande affection. Sa mère ne manifestait sa joie que par ses pleurs et son silence.

— " Voici, mon papa," s'écria l'aimable enfant, " voici le brave homme qui m'a délivrée ; c'est à son intrépidité que je suis redevable de l'honneur et de la liberté." Un baiser de M. Burchell, qui ne paraissait pas moins heureux qu'elle, interrompit ce qu'elle allait ajouter.

— " Ah ! M. Burchell," m'écriai-je, " vous nous voyez dans une bien misérable demeure ; et nous sommes en ce moment dans un état bien différent de celui où vous nous avez vus. Vous avez toujours été notre ami. Il y a longtemps que nous avons découvert l'erreur dans laquelle nous étions tombés à votre égard, et combien nous sommes-nous repentis de notre ingratitude ! Après la manière indigne dont je vous ai traité, j'ai honte de vous regarder en face ; j'espère cependant que vous serez assez généreux pour me pardonner, puisque j'ai été induit en erreur par un vil et lâche misérable, qui, sous le masque de l'amitié, a consommé ma ruine."

— " Il m'est impossible," répondit M. Burchell, " de vous pardonner, puisque vous n'avez jamais mérité mon ressentiment. Je vis dans le temps votre erreur ; mais comme je ne pouvais pas vous en tirer, je me suis contenté de vous plaindre."

— " J'ai toujours pensé que vous aviez l'âme généreuse ; mais à présent j'en suis convaincu . . . Dis-moi, ma chère fille, comment tu as été délivrée, et quels étaient les scélérats qui t'enlevaient ? "

— " A la vérité je ne sais quel est celui qui m'a enlevée ; mais comme nous nous promenions, maman et moi, il accourut derrière nous ; et avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me fit entrer de force dans une chaise de poste, et aussitôt les chevaux partirent au grand galop. Apercevant plusieurs personnes sur le chemin, j'appelai à mon secours ; mais elles dédaignèrent mes prières. En même temps le scélérat employait tous les moyens possibles pour m'empêcher de crier. Il me flattait et me menaçait tour à tour, et assurait que si je voulais me taire, il ne me ferait aucun mal. En me débattant, j'avais crevé la toile du store qui était levé ; et la première personne que j'aperçus à quelque distance, fut notre ami M. Burchell, marchant avec toute sa vitesse ordinaire, et tenant en main le grand bâton pour lequel nous le plaisantions tant. Aussitôt que je fus à portée d'être entendue, je l'appelai par son nom, et j'implorai son secours. Je répétai mes exclamations plusieurs fois : alors il cria au postillon, d'une voix menaçante, de s'arrêter, mais celui-ci loin d'obéir, fouetta plus fort. Je craignis un moment que M. Burchell fût dans l'impossibilité de nous atteindre, quand, en moins de quatre minutes, je le vis à côté des chevaux, et, d'un coup de son bâton, jeter le postillon par terre. Les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes, après la chute de leur conducteur ; et mon ravisseur sautant de la voiture, en jurant et en menaçant, tira son épée, et ordonna à M. Burchell de se retirer. Mais, loin de là, il fondit sur le scélérat, et, après avoir mis son épée en pièces, il le poursuivit près d'un quart de mille ; mais il ne put l'atteindre. Pendant ce temps, j'étais sortie de la voiture, dans le dessein d'aider mon libérateur, lorsque je le vis revenir à moi triomphant. Le postillon, qui était revenu de son étourdissement, voulait aussi s'échapper ; mais M. Burchell lui ordonna de remonter, et de nous conduire à la ville. Comme il était dans l'impossibilité de résister, il fut obligé d'obéir,

quoique la blessure qu'il avait reçue parût être dangereuse. Il se plaignit le long du chemin de la douleur qu'il ressentait ; en sorte qu'à la fin M. Burchell en eut pitié, et, à ma prière, il en prit un autre à sa place, à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant."

— " Soyez donc les bien-venus ! toi, ma chère enfant, et vous, son brave libérateur, soyez mille fois les bien-venus. Quoique nous n'ayons qu'une pauvre chère à vous offrir, nos cœurs son prêts à vous recevoir. Et vous, M. Burchell, qui avez sauvé ma fille, si vous la regardez comme une récompense suffisante de ce service, elle est à vous. Si vous pouvez consentir à une alliance avec une famille aussi pauvre que la mienne, prenez ma fille, obtenez son consentement : je sais que vous avez déjà son cœur, je vous prie d'accepter aussi le mien, et permettez-moi de vous le dire, Monsieur, ce n'est pas un mince présent que je vous fais. On vante à la vérité les charmes de sa figure ; mais cela n'est rien : je vous donne un trésor dans sa personne.

— " Je suppose," répondit M. Burchell, " que vous connaissez l'état de mes affaires, et l'impuissance où je suis de l'élever au rang qu'elle mérite." — " Si cette objection est un moyen évasif pour refuser mon offre, je m'en désiste ; mais je ne connais pas d'homme plus digne que vous de la posséder ; et si j'étais en état de donner à ma fille des millions, et qu'un million de personnes me la demandassent en mariage, mon honnête et brave M. Burchell serait celui que je choisirais de préférence."

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant ; et, sans répondre à mon offre, il s'informa si l'on pourrait se procurer des rafraîchissemens de l'hôtellerie voisine. On lui en donna l'assurance, et il ordonna qu'on apportât le meilleur dîner qu'on pourrait préparer sur un ordre aussi prompt. Il demanda aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, et quelques cordiaux pour moi ;

ajoutant, avec un sourire, qu'il voulait faire une fois, au moins, de l'extraordinaire, et que, quoique dans une prison, il ne s'était jamais trouvé si joyeux. Le garçon parut bientôt avec le dîner : le geôlier prêta une table, et parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, et on y servit deux plats excellens.

Ma fille n'avait pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, et personne n'osait interrompre sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je m'efforçai de paraître joyeux : la position de mon malheureux fils laissait percer mon chagrin, malgré mes soins pour le dissimuler ; en sorte que je fus enfin obligé d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs ; et je demandai qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Lorsque mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avait produite, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. Jenkinson, un de mes camarades de prison ; et le geôlier se chargea de l'aller chercher, avec un air de soumission qui ne lui était pas ordinaire. A peine le bruit des fers de mon fils se fit-il entendre, que sa sœur courut avec empressement à sa rencontre. Pendant ce temps-là M. Burchell me demanda si mon fils ne se nommait pas Georges. Lui ayant répondu affirmativement, il garda le silence. Mon fils, en entrant dans la chambre, regarda M. Burchell avec l'expression de l'étonnement et du respect. — "Avance, mon fils," lui dis-je, "quoique nous soyons tombés bien bas, la Providence veut bien accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous est rendue, et voilà son libérateur. C'est à ce brave homme que nous sommes redevables, moi d'une fille, et toi d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié ; il mérite notre reconnaissance la plus vive."

Pendant que je parlais, mon fils paraissait ne pas faire attention à ce que je disais, et continuait à se tenir éloigné

scrupuleusement. — " Mon frère," lui dit sa sœur, " pourquoi ne remercies-tu pas mon brave libérateur? Les honnêtes gens sont faits pour s'aimer l'un l'autre."

Mon fils était toujours muet et saisi d'étonnement, quand notre convive, s'apercevant qu'il était reconnu, prit l'air de dignité qui lui était naturel, et ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble et de si majestueux, que son aspect en cette occasion. Le plus beau spectacle de l'univers, dit un certain philosophe, est l'honnête homme aux prises avec l'adversité ; il en est cependant un plus grand encore, c'est celui de l'homme juste qui vient le secourir. M. Burchell, après avoir regardé mon fils pendant quelques momens avec cet air sévère, lui dit : " Je vous reprends donc encore, jeune insensé, dans la même faute qui . . . " Ici il fut interrompu par un des gens du geôlier, qui vint nous avertir qu'un gentilhomme de distinction, qui arrivait à la ville dans son carrosse, avec plusieurs domestiques, présentait ses respects au Monsieur qui était avec nous, et le priait de lui faire savoir quand il pourrait avoir l'honneur de le voir. — " Dis à cet homme," répliqua notre convive, " d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps de le recevoir ;" et ensuite, se tournant vers mon fils : " je vous trouve donc encore, Monsieur, coupable de la même faute dont je vous ai déjà réprimandé, et pour laquelle la loi vous prépare maintenant ses justes châtimens. Vous pensez, peut-être, que le mépris que vous faites de la vie, vous donne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais Monsieur, quelle est la différence entre le duelliste qui hasarde une vie qu'il n'estime pas, et l'assassin qui agit plus sûrement? Un fripon en est-il moins fripon, quand il allègue qu'il avait mis un jeton au jeu ? "

— " Hélas ! Monsieur," m'écriai-je, " qui que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre malheureux qui a été trompé, car il n'a agi que par une obéissance aveugle aux ordres

d'une mère, qui, dans la chaleur de son ressentiment, a exigé de lui qu'il vengeât son injure. Voici, Monsieur, une lettre qui vous convaincra de l'imprudence de la mère, et qui, je l'espère, atténuera la faute du fils."

M. Burchell prit la lettre et la lut aussitôt. —" Quoique ceci," dit-il, "ne l'excuse pas entièrement, cela diminue tellement sa faute, que je me détermine à lui pardonner." Prenant alors obligeamment mon fils par la main, " Je vois," dit-il, " que vous êtes surpris de me trouver ici ; mais j'ai souvent visité les prisons pour des sujets moins intéressans. Je suis venu en ce moment pour voir rendre justice à un honnête homme, pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été long-temps témoin, sans me faire connaître, de la bienfaisance de votre père. J'ai joui, dans sa petite habitation, d'un respect qui n'était pas souillé par la flatterie ; et j'ai trouvé dans l'aimable simplicité du coin de son feu, un bonheur qui ne se rencontre pas dans les cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention était de venir ici, et j'apprends qu'il y est arrivé. Ce serait lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner sans examen. Si des excès ont été commis, ils seront réparés, et, sans vanité, je puis me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice le chevalier William Tornhill."

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si long-temps reçu chez nous, comme un hôte amusant et sans conséquence, n'était autre que le célèbre sir William Tornhill, dont les vertus et les singularités étaient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. Burchell était réellement un homme d'une grande fortune, et d'un grand crédit ; qu'on écoutait avec respect dans le parlement, et que le parti opposé révérait, parce qu'il était ami de son pays, en même temps qu'il était fidèle à son roi. Ma pauvre femme, se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avait traité, semblait agitée des plus cruelles appréhen-

sions. Mais Sophie, qui, quelques momens auparavant, le regardait comme un homme qui pouvait devenir son époux, mesurant alors la distance immense que la fortune mettait entr'eux deux, ne pouvait retenir ses pleurs.

— " Ah ! Monsieur," s'écria ma femme d'un ton douloureux, " comment est-il possible que vous me pardonniez jamais les insultes que vous avez reçues de moi, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir à la maison, et ces plaisanteries que j'eus l'audace de vous faire ; je crains, Monsieur, que vous ne les oubliez jamais."

— " Ma chère bonne dame," répondit-il, avec un sourire, " si vous avez fait des plaisanteries, j'y ai répondu : et je laisse à la compagnie à juger si ma défense ne valait pas bien votre attaque. A vous dire vrai, je ne connais personne contre qui je sois disposé à être en colère en ce moment, si ce n'est contre le drôle qui a si fort effrayé ma petite Sophie. Je n'ai pas même eu le temps d'examiner assez la figure du coquin, pour pouvoir donner son signalement. Pourriez-vous, ma chère Sophie, le reconnaître, si vous le revoyez ? " — " Je n'en suis pas bien sûre, Monsieur ; cependant je me rapelle qu'il a une grande marque au-dessus d'un de ses sourcils." — " Je vous demande pardon de vous interrompre, Madame," dit Jenkinson, qui était auprès d'elle ; " mais voulez-vous bien me dire si cet homme n'a pas les cheveux rouges ? " — " Oui, je le crois," dit Sophie. — " Et Monsieur," continua-t-il, en se retournant du côté du chevalier William, " a-t-il observé la longueur de ses jambes ? " — " Je n'ai pas remarqué leur longueur, mais je suis certain de leur vitesse, car il m'a surpassé à la course ; et je ne pensais pas qu'aucun homme, dans le royaume, pût le faire. " — " Sous votre bon plaisir," s'écria Jenkinson, " je connais l'homme, c'est certainement le même, le meilleur coureur d'Angleterre. Il a vaincu Pinwire de Newcastle, Timothée Baxter est son nom. Je le connais parfaitement,

et je sais où il est en ce moment. Si votre seigneurie veut ordonner au geôlier de me laisser sortir avec deux de ses gens, je m'engage à le lui amener dans une heure au plus." Le geôlier fut appelé aussitôt, et le chevalier William lui demanda s'il le connaissait. — "J'ai cet honneur," répondit le geôlier. "J'ai l'honneur de connaître très-bien le chevalier William Tornhill; et tous ceux qui ont cet avantage, désireraient le connaître plus particulièrement." — "S'il en est ainsi," reprit le baronnet, "je désire que vous permettiez à cet homme et à deux de vos gens, d'aller, de ma part, exécuter une commission que je lui donne; et comme je suis un des juges du comté, je réponds de tout ce qui peut arriver." — "Votre parole me suffit," reprit le geôlier, "et Votre Seigneurie peut dès ce moment les envoyer partout où elle jugera convenable."

D'après la complaisance du geôlier, Jenkinson fut dépêché pour aller chercher Timothée Baxter, pendant que nous nous amusions de la liberté de notre petit Bill, qui grimpait sur la chaise du chevalier William pour l'embrasser. Sa mère allait le châtier pour sa familiarité; mais ce digne homme la prévint, en prenant sur ses genoux l'enfant, tout en haillons qu'il était. — "Eh bien! gros garçon, te ressouviens-tu de ton ancien ami Burchell? Et ton frère Dick, mon bon ami, est-il là? Vous voyez que je ne vous ai pas oubliés." Et en parlant ainsi, il leur donna un gros morceau de pain-d'épice que les pauvres enfans mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeuner le matin.

Nous nous mîmes alors à table, car le dîner était presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuait à me faire mal, le chevalier William me fit une ordonnance; car il avait étudié en médecine pour son amusement, et il était assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède qu'il m'avait prescrit, chez un apothicaire

du lieu, et je me sentis soulagé presqu'aussitôt. Le geôlier lui-même nous servit à table, et il s'empressait de rendre à notre hôte tous les honneurs possibles. Mais avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandait la permission de paraître pour défendre son innocence et son honneur. Le baronnet y consentit, et M. Tornhill fut introduit.

CHAPITRE XXXI.

Ancienne bienveillance récompensée d'une manière inattendue.

M. Tornhill entra avec ce sourire qui lui était ordinaire, et s'avança pour embrasser son oncle ; mais celui-ci le repoussa avec dédain. " Point de bassesse, Monsieur," s'écria le baronnet, d'un air sévère. " On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur ; mais je ne vois ici que fausseté, lâcheté et oppression. Comment se fait-il, Monsieur, que ce pauvre homme, dont vous faisiez profession d'être l'ami, soit traité si durement ; sa fille lâchement séduite, pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, et lui-même jeté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à cet affront ; son fils enfin, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un galant homme ? "

— " Est-il possible," dit le neveu, en l'interrompant, " que mon oncle me reproche, comme un crime, une conduite que ses instructions réitérées m'ont seules porté à tenir ?

— " Votre refus en cette occasion a été juste. Vous avez agi prudemment, quoique ce ne fût pas tout-à-fait ainsi

que votre père se fût comporté, car mon frère était effectivement un homme d'honneur... Mais n'importe, votre conduite a été régulière en ce point, et je vous approuve."

—" Et j'espère bien que vous ne me blâmerez pas pour le reste. J'ai paru dans quelques endroits publics avec la fille de Monsieur : ce qui n'était qu'une indiscretion, a été traité de scandale, et on a dit que je l'avais séduite. Je suis allé moi-même chez Monsieur pour éclaircir la chose à sa satisfaction, et je n'ai reçu de lui que des insultes et des injures. Quant à son emprisonnement, mon intendant pourrait mieux vous en rendre compte que moi, parce que c'est à lui que je remets le soin de ces sortes de choses. Si Monsieur a contracté des dettes qu'il ne veuille pas, ou même qu'il ne puisse pas payer, cela regarde mes gens d'affaires; c'est à eux de prendre les voies de droit en pareil cas, et je ne vois point de dureté à user des moyens que la loi nous donne."

—" Si les choses sont telles que vous les présentez, je ne vois rien d'impardonnable dans votre offense ; et quoiqu'il eût été plus généreux à vous, de ne pas laisser opprimer Monsieur par la tyrannie de vos gens, au moins vous n'avez pas d'injustice à vous reprocher."

—" Il ne peut contester un seul des faits que j'avance," répliqua le chevalier, " je l'en défie ; et mes gens sont prêts à attester ce que je dis. Ainsi, Monsieur," continua-t-il, voyant que je gardais le silence (car effectivement je ne pouvais pas le contredire,) " ainsi donc mon innocence est reconnue ; mais, quoiqu'à votre considération je sois prêt à pardonner à Monsieur tout autre tort, cependant je ne puis vaincre mon ressentiment contre lui, d'avoir voulu me faire perdre votre estime ; et cela dans le moment où son fils cherchait à m'ôter la vie. Cette action est si atroce, que je suis résolu à laisser suivre le cours de la justice. J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé, et deux témoins pour

prouver le défi ; un de mes domestiques a été blessé dangereusement ; et quand même mon oncle voudrait m'en dissuader, ce que je suis persuadé qu'il ne fera pas, je veux que justice soit faite, et qu'il soit puni suivant la rigueur des lois."

— "Monstre que tu es !" s'écria ma femme, "n'es-tu pas déjà assez vengé, sans que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté ? J'espère que M. William Tornhill nous protégera ; car mon fils est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Je suis sûr qu'il est innocent, et qu'il n'a jamais fait de mal à personne."

— "Madame, vos souhaits pour lui ne peuvent être plus sincères que les miens. Mais je regrette que sa faute soit aussi évidente ; et, si mon neveu persiste..." Jenkinson entra dans ce moment, suivi des gens du geôlier qui traînaient un grand homme bien mis, et dont la figure ressemblait à celle du coquin qui avait enlevé ma fille... "Le voici," cria Jenkinson, "nous le tenons ; et si jamais homme fut destiné à la potence, c'est celui-ci."

Aussitôt que M. Tornhill aperçut le prisonnier qu'amenait Jenkinson, il parut saisi de frayeur ; il pâlit, et voulut s'en aller ; mais Jenkinson, qui aperçut son mouvement, l'arrêta : "Comment, chevalier," lui dit-il, "vous avez honte de vos deux anciennes connaissances, Jenkinson et Baxter ? Voilà comme les grands oublient leurs amis ; mais nous ne vous oublirons pas. Notre prisonnier," continua-t-il, en se tournant du côté de M. William Tornhill, "a déjà tout avoué. C'est lui qui a été si dangereusement blessé. Il déclare que c'est M. le chevalier qui l'a engagé à enlever la demoiselle ; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il porte en ce moment, et que la chaise de poste lui appartenait. Dans le plan arrêté, Baxter devait emmener la demoiselle dans un lieu sûr, et l'épouvanter par des menaces ; ensuite M. Tornhill arriverait, comme par hasard ;

il feindrait de vouloir la délivrer ; ils se batteraient pendant quelque temps, et enfin Baxter s'enfuirait. Par ce moyen M. Tornhill espérait gagner l'affection de la demoiselle, comme son libérateur."

Sir William se rappela avoir vu souvent l'habit à son neveu ; et, quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié ; et il finit par dire qu'il avait souvent entendu M. Tornhill assurer qu'il aimait les deux sœurs à la fois.

— " Ciel ! " s'écria sir William, " quelle vipère je nourrissais dans mon sein ! Et c'est un pareil monstre qui se dit si jaloux que justice soit faite ; mais on la lui fera. Assurez-vous de lui, geôlier ... Mais non ... Je crains qu'il n'y ait pas de preuves légales pour l'arrêter."

Alors M. Tornhill pria humblement son oncle de ne pas admettre ces deux coquins en témoignage contre lui ; mais de permettre qu'on interrogeât ses domestiques. — " Vos domestiques, dites-vous ? Ne les appelez plus ainsi ... Mais voyons cependant ce que ces gens ont à dire. Qu'on appelle le maître-d'hôtel."

Quand le maître-d'hôtel entra, il vit bien à l'air de son maître, que son autorité avait cessé. " Dis-moi," lui cria sir William, d'un air sévère, " as-tu vu quelquefois ton maître avec ce drôle que tu vois avec ses habits " ? — " Oui, Monsieur, je les ai vus mille fois ensemble. C'était lui qui avait coutume de lui amener des demoiselles ? ... " — " Comment," s'écria le jeune Tornhill, en l'interrompant, " oses-tu bien, en ma présence ? ... " — " Oui, en votre présence, et en présence de tout autre ... A vous dire vrai, M. Tornhill, je ne vous ai jamais aimé ni approuvé, ainsi il m'importe fort peu que ce que je dis vous déplaise ... " — " A présent," s'écria Jenkinson, " dites à Monsieur si vous savez quelque chose de moi ? ... " — " Je ne puis pas dire grand bien de vous," reprit le maître-d'hôtel ; " mais

ce qu'il y a de sûr, c'est que la nuit que la fille de M. Primerose fut amenée chez nous, vous étiez de la partie ..." — "Voilà, en vérité," s'écria sir William, "des témoins bien favorables que vous produisez pour prouver votre innocence. Honte de l'humanité ! ... Mais" (continuant son examen) "vous dites donc, maître-d'hôtel, que c'est là l'homme qui amena la fille de Monsieur ? ..." — "Non, Votre Seigneurie, je vous demande pardon, ce ne fut pas lui qui l'amena, car ce fut mon maître lui-même ; mais c'est cet homme qui a amené le prêtre pour faire le prétendu mariage ..." — "Cela n'est que trop vrai," s'écria Jenkinson, "je ne puis le nier ; ce fut là ma commission, et je l'avoue à ma honte."

— "Bon Dieu !" s'écria le baronnet, "quel chagrin j'éprouve à chaque nouvelle découverte que je fais de sa méchanceté ! Son crime n'est actuellement que trop évident. Je le vois maintenant, c'est l'oppression, la lâcheté et la vengeance, qui ont dirigé les poursuites qu'il a exercées. Monsieur le geôlier, mettez en liberté ce jeune officier, et je prends sur moi les conséquences ; je me charge de présenter l'affaire dans son vrai jour au magistrat qui l'a fait emprisonner... Mais où est cette infortunée demoiselle ? Faites-la venir pour la confronter avec ce coquin. Je veux savoir quels moyens il a employés pour la séduire. Faites-la entrer. Où est-elle ?"

— "Ah ! monsieur," m'écriai-je, "cette question me perce le cœur. Autrefois j'étais heureux, j'avais une autre fille ; mais ses malheurs ..." Ici je fus interrompu par l'arrivée de miss Arabella Wilmot, qui le lendemain devait épouser M. Tornhill. Sa surprise fut extrême de rencontrer là sir William et son neveu ; car le hasard seul l'avait amenée. Elle nous apprit que, traversant la ville avec son père pour se rendre chez une tante qui avait voulu que la célébration de son mariage se fît chez elle, ils étaient de-

scendus dans une hôtellerie, à l'autre bout de la ville, pour prendre quelques refraîchissemens. Là, ayant aperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouait dans la rue, elle avait envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avait raconté une partie de nos malheurs ; mais elle ignorait que M. Tornhill en fût la cause. Elle avait pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père avait pu lui faire sur une pareille visite ; l'enfant l'avait conduite, et c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendait si peu.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion sur ces rencontres imprévues qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelques occasions extraordinaires. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir et les aisances de la vie ? Combien de choses doivent avoir lieu pour que nous soyons vêtus ou nourris ! Il faut que le paysan soit disposé à travailler, qu'il tombe de la pluie, que le vent enfle les voiles des vaisseaux ; sans quoi nous manquerions des premiers besoins de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instans, tandis que ma charmante pupille (c'était le nom que je donnais ordinairement à la jeune demoiselle) nous regardait avec des yeux qui annonçaient sa compassion et sa surprise, et qui ajoutaient de nouveaux charmes à sa beauté. " En vérité, mon cher M. Tornhill," (dit-elle au chevalier, qu'elle supposait se trouver là pour nous secourir, et non pour nous opprimer,) " je vous en veux un peu d'être venu ici sans moi, et de ne m'avoir jamais fait connaître la situation d'une famille qui nous est si chère à tous deux. Vous savez cependant que j'aurai autant de plaisir que vous à contribuer au soulagement de mon cher et estimable précepteur. Mais je vois que vous faites comme votre oncle, vous prenez plaisir à vous cacher pour faire le bien."

— “ Lui, trouver du plaisir, à faire du bien ! ” s’écria sir William. “ Non, ma chère, ses plaisirs sont aussi vils que lui. Vous voyez en lui, Mademoiselle, le plus lâche scélérat qui ait jamais déshonoré l’espèce humaine ; un malheureux, qui, après avoir séduit la fille de ce pauvre homme, après avoir conspiré contre l’innocence de la seconde, a jeté le père en prison, et le fils aîné dans les fers, parce qu’ils ont eu le courage de ressentir l’injure faite à leur famille. Permettez-moi, Mademoiselle, de vous féliciter de pouvoir échapper aux embrassemens d’un tel monstre.”

— “ Ciel ! ” s’écria l’aimable fille, “ combien j’ai été trompée ! M. Tornhill m’a assuré que le fils aîné du docteur Primerose était parti pour l’Amérique, avec une femme qu’il avait épousée tout récemment.

— “ Ma chère demoiselle,” s’écria ma femme, “ il ne vous a dit que des mensonges. Mon fils Georges n’est point sorti du royaume, et il n’a jamais été marié. Quoique vous l’ayez oublié, il a toujours conservé trop d’attachement pour vous, pour penser à une autre ; et je lui ai entendu dire qu’il mourrait garçon puisque vous ne pouviez pas être à lui.”

Déborah continua à s’étendre sur la sincérité de la passion de mon fils ; elle présenta son duel avec M. Tornhill dans son vrai jour ; elle fit ensuite une digression rapide sur les débauches et les faux mariages du chevalier, et finit par la peinture la plus piquante de sa lâcheté et de sa perfidie.

— “ Grand Dieu ! ” s’écria miss Wilmot, “ combien j’ai été près de ma perte ! combien je me réjouis d’y avoir échappé ! Monsieur m’a dit mille faussetés à ce sujet. Enfin il a eu assez d’art pour me persuader que la promesse que j’avais faite au seul homme que j’estimasse ne m’engageait plus, puisqu’il m’était infidèle. Ses mensonges m’avaient amenée au point de détester un homme aussi brave que généreux.

Pendant cette conversation, on débarrassait mon fils de ses fers. M. Jenkinson lui avait, en cette occasion, servi de valet de chambre; il avait accommodé ses cheveux, et l'avait mis en état de paraître honnêtement. Il entra alors avec son habit uniforme ; et sans vanité, quoique ce fût mon fils, je puis dire qu'il parut un des plus beaux hommes qui aient porté l'habit militaire. En entrant, il fit un profond salut à miss Wilmot, à une grande distance cependant, car il ignorait encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avait produit en sa faveur. Mais rien ne put maîtriser l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards, tout concourait à découvrir les peines qu'éprouvait son cœur, d'avoir pu oublier ses premiers engagemens, et de s'être laissée tromper par un imposteur.

Mon fils parut confus de sa complaisance, et ne pouvait la croire réelle. — " Assurément, Mademoiselle," s'écria-t-il, " tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai jamais pu mériter une telle faveur. Mon bonheur est trop grand, puisque vous prenez encore quelque intérêt à moi . . ." — " Hélas ! Monsieur, j'ai été bassement trompée ; autrement, rien n'aurait pu me faire violer ma promesse : vous connaissez mon amitié pour vous ; et vous devez y croire depuis long-temps. Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait ; et comme je vous ai donné déjà les assurances les plus fortes de ma constance, je vous les répéterai encore en cette circonstance. Soyez sûr que si votre amie ne peut être à vous, elle ne sera à aucun autre . . ." — " Vous ne serez à nul autre qu'à lui," s'écria sir William, " si j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre père."

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils Moïse l'idée de courir aussitôt à l'hôtellerie où était le vieux gentilhomme, pour l'instruire de tout ce qui venait de se passer. Mais, en même temps, M. Tornhill, voyant qu'il était perdu

sans ressource, et qu'il n'avait plus rien à attendre de la flatterie ni de la dissimulation, pensa que le meilleur parti qu'il eût à prendre, était de rompre toutes mesures, et de faire face à ceux qui l'attaquaient. Ainsi mettant de côté toute honte, il se montra ouvertement ce qu'il était. — " Je vois," dit-il, " que je ne puis attendre de justice ici ; mais je suis résolu de l'obtenir. Vous savez, Monsieur," (se tournant vers sir William,) " que je ne dépends plus de votre générosité. Je la méprise. Rien ne peut me priver de la fortune de miss Wilmot, qui, grâces à l'avarice de son père, est assez considérable. Les articles son signés, sa fortune m'est assurée par une bonne obligation, et elle ne peu m'échapper. C'était sa fortune, et non sa personne, que je voulais, en l'épousant ; et pourvu que j'aie l'une, prenne l'autre qui voudra."

Ceci commençait à devenir alarmant. Sir William sentait la justice des prétentions de son neveu, car lui-même avait fait dresser les articles du contrat. Miss Wilmot voyant que sa fortune était perdue sans ressource, se tourna vers mon fils, et lui demanda si cette perte pouvait diminuer de son prix à ses yeux. " Quoique je n'aie plus de fortune à vous offrir, au moins je puis vous offrir ma main."

— " Et c'est là, Mademoiselle, " s'écria son amant," tout ce que j'ai jamais ambitionné ; et je vous proteste, ma chère Arabella, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que la perte de votre fortune augmente mon bonheur, parce que je puis convaincre ma charmante Arabella de ma sincérité."

M. Wilmot entra, et fut très-satisfait d'apprendre que sa fille était échappée au malheur qu'elle aurait eu d'épouser le chevalier. Il consentit aisément à son mariage avec mon fils ; mais apprenant que M. Tornhill ne voulait pas renoncer à la fortune qu'il lui avait assuré par une obligation, rien ne put égaler son chagrin. Il voyait que tout son bien allait servir à enrichir un homme qui n'avait rien par

lui-même. Il pouvait bien se résigner à avoir pour gendre un mauvais sujet, mais c'était pour lui un tourment insupportable, qu'il n'eût point une fortune égale à celle de sa fille. Il resta quelque temps absorbé dans ces idées accablantes, jusqu'à ce que sir William entreprît de diminuer ses chagrins. — " J'avouerai, Monsieur," lui dit-il, " que cette circonstance ne m'afflige pas absolument. Votre passion immodérée pour l'argent est punie avec justice. Mais, quoique la jeune personne ne soit plus riche, il lui en reste assez pour vivre contente. Vous voyez devant vous un jeune militaire qui veut bien la prendre sans fortune. Ils s'aiment depuis long-temps ; et, par l'amitié que je porte à son père, je m'interesserai vivement à son avancement. Renoncez donc à cette ambition qui vous trompe, et recevez une fois le bonheur qui se présente à vous."

— " Sir William," repliqua le vieux gentilhomme, " soyez sûr que je n'ai jamais gêné ses inclinations, et que je ne veux point les gêner en ce moment. Si elle aime encore Monsieur, qu'elle l'épouse, j'y consens de tout mon cœur. J'ai encore, grâces au ciel, quelque bien à lui donner, et votre protection l'augmentera. Seulement que mon ancien ami," en parlant de moi, " me fasse une promesse d'assurer six cents livres sterling à ma fille, si jamais il recouvre sa fortune, et je suis prêt à les unir ensemble dès ce soir."

Comme il ne dépendait plus que de moi de rendre le jeune couple heureux, je n'hésitai point à donner à M. Wilmot la promesse qu'il demandait ; ce qui n'était pas une grande condescendance de la part d'un homme à qui il restait aussi peu d'espérances. Nous eûmes alors la satisfaction de voir les deux amans se jeter avec transport dans les bras l'un de l'autre. — " Après tous mes malheurs," s'écriait mon fils, " me voir ainsi récompensé ; c'est plus que je n'aurais jamais espéré. Posséder l'objet le plus estimable, après tant de peines, mon ambition n'avait point été

jusque-là ... " — " Oui, mon cher Georgs,s" répondit l'aimable Arabella, " que le misérable prenne ma fortune ; puisque vous pouvez être heureux sans cela, je le suis aussi ! Quel échange j'ai fait du plus vil des hommes contre le plus honnête, le plus cher ! ... Qu'il jouisse de notre fortune ! Je sens qu'avec vous je pourrais être satisfaïte, même dans l'indigence ... " — " Je vous promets," répondit le chevalier, " que je serai fort heureux avec ce que vous méprisez ... "

— " Un moment, un moment," s'écria Jenkinson, " il y a quelque chose à dire à ce marché ; car pour la fortune de cette demoiselle, vous n'en toucherez jamais un sou ... Permettez-moi de vous demander," s'addressant à sir William Tornhill, " le chevalier peut-il posséder la fortune de cette demoiselle, s'il est marié à une autre ? ... " — " Comment pouvez-vous me faire une question si sotte ! " répondit le baronnet. " Certainement non, il ne le peut pas ... " — " J'en suis fâché alors, car comme Monsieur et moi nous sommes d'anciens camarades, j'ai de l'amitié pour lui. Mais cependant, je ne puis m'empêcher de déclarer que son contrat avec miss Wilmot ne vaut pas une pipe de tabac ; car il est déjà marié ... " — " Tu en as menti, coquin, tu en as menti," reprit M. Tornhill, qui parut courroucé de l'insulte, " je n'ai jamais été marié véritablement avec aucune femme ..." — " Je vous demande pardon," reprit Jenkinson, " vous l'êtes, et j'espère que vous saurez reconnaître mon amitié pour vous, de vous amener une femme ; et si la compagnie veut bien suspendre sa curiosité pour quelques minutes, je vais vous la faire voir." A ces mots il sortit avec sa promptitude ordinaire, et nous laissa tous dans l'incertitude sur son dessein. — " Qu'il aille," dit le chevalier. " Quoique je puisse avoir fait, quant à ceci je le défie de rien prouver. Je ne suis pas homme à être effrayé par des fusées."

— "Je ne conçois pas," dit le baronnet, "ce que cet homme veut dire ; je suppose que c'est quelque mauvaise plaisanterie..." — "Que sait-on," repris-je ? "Il parle peut-être sérieusement. Car quand on pense aux différens moyens que Monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille plus adroite que les autres aura pu le tromper lui-même. En songeant à la quantité de celles qu'il a séduites, et au nombre des pères et mères qui sont actuellement dans l'affliction, par le déshonneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serais pas etonné que quelqu'une de ces infortunées... Mais quelle surprise !... Est-ce ma fille que je revois ? Est-ce elle que je serre dans mes bras ? Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur. Je croyais t'avoir perdue, ma chère Olivia ; et cependant c'est toi que j'embrasse... Et tu vis encore pour me rendre heureux !..."

Les transports les plus ardens de l'amant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressentis, envoyant Jenkinson entrer avec ma fille. Je la tenais dans mes bras, et elle ne pouvait exprimer son ravissement que par son silence. "Es-tu rendue à ton père, ma chère enfant, pour faire la consolation de sa vieillesse ?..." — "Oui," s'écria Jenkinson, "et ayez pour elle l'estime qu'elle mérite, car elle est honnête, et aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici sans faire injure à personne. Quant à vous, chevalier, il est aussi certain que vous existez, que cette jeune demoiselle est votre femme légitime ; et pour vous convaincre que je ne dis que le vérité, voilà la licence en vertu de laquelle vous avez été mariés tous deux." En disant cela il remit le papier entre les mains du baronnet, qui le lut, et le trouva en très-bonne forme. — "A présent, Messieurs," dit Jenkinson, "je vois que vous êtes surpris de tout ceci ; mais peu de mots vont vous mettre au fait. Ce chevalier fameux, que j'aime de tout mon cœur (mais cela est entre nous,) m'a souvent employé dans d'étranges commissions. Entr'au-

tres il me chargea de lui procurer une fausse licence et un faux prêtre pour tromper cette jeune demoiselle; mais, comme j'étais véritablement l'ami du chevalier, qu'ai-je fait? j'ai obtenu une licence en forme, et je lui ai amené un véritable prêtre, qui les a bien et duement mariés ensemble. Peut-être croirez-vous que c'est par honnêteté que j'en ai agi ainsi, mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein était de garder la licence par devers moi, et d'apprendre au chevalier que je pourrais prouver son mariage quand je le jugerais à propos, afin de le forcer à me donner de l'argent lorsque j'en aurais besoin." Cette nouvelle parut remplir de joie toute la compagnie, la satisfaction parvint jusqu'à la chambre commune de le prison ; les prisonniers eux-mêmes y prirent part ; et, "*dans les transports de leur joie, ils secouèrent leurs chaines, et firent une horrible harmonie.*" Le bonheur se peignit sur tous les visages, et les joues d'Olivia elle-même semblèrent se colorer dans l'expression du plaisir. Recouvrer ainsi, tout à la fois, sa réputation, ses parens, et sa fortune, était une satisfaction suffisante pour arrêter les progrès de sa langueur, et lui rendre la santé et sa première vivacité : mais il n'y avait peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus vif que moi. Je tenais cette chère enfant entre mes bras, j'interrogeais mon cœur pour savoir si mes transports n'étaient pas une illusion. — "Comment avez-vous pu, mon cher Jenkinson, être assez cruel pour ajouter à mes malheurs en m'assurant qu'elle était morte? Mais peu m'importe à présent : le plaisir que je ressens en retrouvant ma chère fille, me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez causée."

— "Il est bien aisé de répondre à votre question," dit Jenkinson. "Je pensais que le seul moyen d'obtenir votre liberté, était de vous soumettre à ce que le chevalier exigeait de vous, et de consentir à son mariage avec miss Wilmot. Mais comme vous aviez juré de n'y jamais consentir tant

que votre fille vivrait, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour vous amener à un arrangement, que de vous faire croire que votre fille était morte. J'ai prié votre femme de m'aider à vous tromper, et nous n'avions pas trouvé jusqu'a présent l'occasion de détruire votre erreur."

Il n'y avait plus dans toute la compagnie que deux figures qui ne fussent pas joyeuses. M. Tornhill avait perdu son air d'assurance: il voyait s'ouvrir devant lui le gouffre de l'infamie et de l'indigence, et il était effrayé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, et il implora sa pitié avec une voix gémissante. Sir William allait le repousser avec indignation ; mais, à ma prière, il le releva ; et après un moment de silence il lui dit : " Tes vices, tes crimes et ton ingratitude ne mériteraient point de pitié. Cependant tu ne seras pas entièrement abandonné. Tu auras ce qui sera nécessaire pour satisfaire à tes besoins, mais non pas à tes folies. Ta jeune femme aura le tiers de la fortune dont je t'ai laissé jouir jusqu'ici ; et c'est de sa tendresse seule que tu pourras attendre quelque secours par la suite . . . " Il allait prendre la parole pour remercier son oncle de cette faveur ; mais le baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse, qui n'avait déjà que trop éclaté. Il lui ordonna en même temps de sortir de sa présence, en ajoutant que de tous ses domestiques, il pouvait en choisir un qui, seul, le servirait désormais.

Aussitôt qu'il fut sorti, sir William s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce, et lui fit, d'un air gracieux, son compliment, sur l'honneur qu'il avait d'être allié avec elle. Miss Wilmot et son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'effusion, et lui témoigna la joie qu'elle ressentait de la voir au nombre des honnêtes femmes. Sophie et Moïse en firent autant à leur tour. M. Jenkinson, notre bienfaiteur, réclama aussi le même honneur. Il semblait que rien ne put

augmenter notre satisfaction. Sir William, qui n'avait pas de plus grand plaisir que celui de faire du bien, regardait autour de lui d'un air radieux, en voyant la joie peinte sur toutes les figures; excepté sur celle de ma fille Sophie, qui, pour des motifs que nous ne pouvions deviner, ne paraissait pas entièrement satisfaite. — " Il me semble," dit le baronnet, " qu'excepté une personne ou deux, tout le monde ici est parfaitement heureux. Il me reste encore un acte de justice à faire. Vous savez, Monsieur," dit-il, en m'adressant la parole, " toutes les obligations que nous avons l'un et l'autre à M. Jenkinson, pour le zèle qu'il a mis à démasquer notre hypocrite ; il est juste qu'il en reçoive la récompense ; miss Sophie pourrait, j'en suis sûr, faire son bonheur ; je donnerai au futur cinq cents livres sterling, et je crois qu'avec cela ils pourront vivre dans l'aisance. Allons, miss Sophie, que dites-vous de mon arrangement, y acquiescez-vous ? " En entendant cette proposition, ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de sa mère. — " L'épouser, Monsieur ! " s'écria-t-elle d'une voix douloureuse. " Non, jamais." — " Comment ! ne point vouloir de M. Jenkinson, votre bienfaiteur, un jeune garçon bien fait, avec cinq cents livres sterling, et de belles espérances ? " — " Je vous prie, Monsieur," répondit-elle d'une voix étouffée, " de vouloir bien abandonner ce projet, et de ne pas me rendre si malheureuse " . . . — " Vit-on jamais une pareille obstination ? Refuser un homme à qui votre famille a tant d'obligations, qui a sauvé votre sœur ? Pourquoi ne pas vouloir de lui ? " . . . — " Non, Monsieur, jamais " . . . répondit-elle avec courroux ; " j'aimerais mieux mourir ". . . — " S'il est ainsi, " dit sir William, " si vous ne voulez pas de lui . . . Eh bien, moi, je veux bien de vous." En disant ces mots, il la pressa contre son sein avec tendresse. — " Ma chère amie, comment avez-vous pu croire un instant que votre ami Burchell voulût vous tromper, ou que

sir William Tornhill pût jamais cesser d'admirer une personne qui l'a toujours aimé pour lui-même? J'ai, pendant quelques années, cherché une femme qui, sans égard pour ma fortune, pût ne considérer que mon mérite comme homme. Après avoir cherché en vain, même parmi les sottes et les laides, quelle doit être ma satisfaction, d'avoir fait la conquête d'une personne qui réunit tant d'esprit à tant de beauté?" Se tournant ensuite vers Jenkinson:— "Comme je ne puis, Monsieur, me séparer de cette jeune demoiselle, et que je suis sûr que ses sentimens sont conformes aux miens, tout ce que je puis vous donner, c'est la dot que je lui destinais, et vous pouvez aller demain demander de ma part cinq cents livres sterling à mon intendant."

Nous eûmes alors de nouveaux complimens à faire, et lady Tornhill reçut les mêmes félicitations que sa sœur venait de recevoir. Au même moment, l'écuyer de sir William vint l'avertir que lès équipages étaient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie, où tout était disposé pour nous recevoir. Ma femme et moi nous marchions à la tête, et nous quittâmes enfin ces sombres asiles de la misère et de l'affliction. Le généreux baronnet fit distribuer aux prisonniers quarante livres sterling. M. Wilmot, à son example, en donna vingt. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitans, et je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie où un repas somptueux avait été préparé, et l'on fit distribuer une grande quantité de provisions au peuple.

Après le souper, comme j'étais fatigué par les alternatives de plaisir et de peine que j'avais éprouvées dans la journée, je demandai la permission de me retirer, laissant la compagnie au milieu de la joie et du bonheur. Aussitôt que je me trouvai seul, j'élevai mon cœur vers celui qui nous donne la joie et l'affliction, et je m'endormis d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XXXII.

CONCLUSION.

A mon réveil, je trouvai mon fils aîné assis au chevet de mon lit; il venait augmenter encore ma satisfaction, en m'annonçant une révolution heureuse dans ma fortune. D'abord, il me rendit l'obligation que j'avais souscrite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que mon débiteur qui avait fait faillite, avait été arrêté à Anvers, et qu'il avait des effets pour payer ses dettes, et au de-là. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvais honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissais là-dessus, Sir William entra, et je lui communiquai mes doutes. Il pensait, me dit-il, que, comme mon fils se trouvait déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvais accepter son offre sans hésiter. Sa visite cependant avait un autre motif; il venait m'apprendre qu'il avait envoyé, la nuit précédente, chercher les licences nécessaires, qu'il les attendait à chaque instant, et il espérait bien, ajouta-t-il, que je ne me refuserais pas à les rendre tous heureux dans la matinée.

Pendant que nous parlions, un domestique vint nous dire que le courrier était arrivé; et comme j'étais alors habillé, je descendis; et je trouvai toute la société se livrant à cette joie que l'innocence seule inspire. Cependant, comme ils se préparaient à une action solennelle, leur excessive gaîté me déplut. Je les rappelai à l'air grave et réservé qu'ils devaient prendre pour cette cérémonie mystique, et je leur lus deux homélies et une exhortation, que j'avais composées pour les y préparer; mais je ne pus parvenir à les

rendre plus sérieux, même en allant à l'église : je marchais à leur tête, et, comme il n'était pas possible de les contenir dans la gravité, je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'église, il survint une autre difficulté dont la solution n'était pas facile : ce fut de savoir lequel des deux couples seroit marié le premier. La future de mon fils insistait fortement pour que lady Tornhill, ou du moins celle qui allait l'être, passât la première ; mais l'autre refusait aussi opiniâtrément, protestant qu'elle ne commettrait pas une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entre elles deux pendant quelque temps, avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme pendant ce temps-là j'étais debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, et en le fermant, " Je vois bien," leur dis-je, " que ni l'une ni l'autre ne veulent être mariées ; et je crois que nous ferons aussi bien de nous en retourner, car il n'y aura rien de fait aujourd'hui." Ma vivacité les rappela à la raison : le baronnet et Sophie furent mariés les premiers, et après eux mon fils et son aimable future.

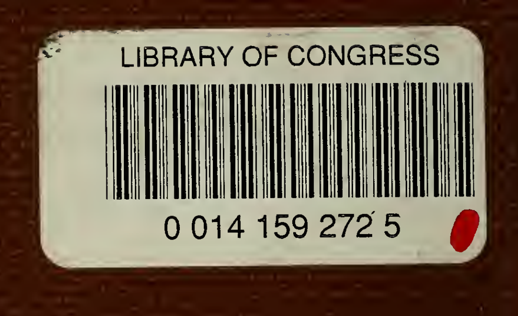
J'avais eu la précaution d'envoyer dès le matin une voiture pour amener mon honnête voisin le fermier Flamborough et sa famille ; et à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de l'y trouver, ainsi que ses deux filles. M. Jenkinson donna la main à l'aînée, mon fils Moïse à la cadette, et je me suis aperçu depuis qu'il avait pris pour elle une véritable inclination ; en sorte qu'il peut compter sur mon consentement à cet établissement, quand il me le demandera. A peine étions-nous arrivés, qu'un grand nombre de mes paroissiens, qui avaient appris le bonheur qui m'était survenu, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étaient ceux qui avaient tenté de me délivrer des mains des archers, et que j'avais réprimandés si sévèrement. Je contai leur histoire à mon gendre sir William,

qui leur fit des reproches très-vifs sur leur faute; mais voyant qu'il les avait tout-à-fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour se consoler et boire à sa santé.

On vint ensuite nous appeler pour le dîner, qui fut somptueux, ayant été préparé par le cuisinier de M. Tornhill. Il ne sera pas hors de propos de remarquer au sujet du chevalier, qu'il demeure actuellement, en qualité de gentilhomme, chez un de ses parens, où il est fort goûté, et où il mange ordinairement à la table du maître, excepté quand il n'y a pas de place. Il passe son temps à tenir compagnie à son parent, qui est un peu mélancolique, à l'égayer, et à lui apprendre à donner du cor de chasse. Ma fille aînée cependant pense encore à lui avec regret, et elle m'a même dit en secret que, s'il se réformait, elle pourrait lui pardonner. Pour en revenir au dîner, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies recommencèrent. Il s'agissait de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, devait être assise au-dessus des deux nouvelles mariées; mais mon fils George trancha la contestation, en proposant que chaque cavalier se plaçât à côté de sa dame. La proposition obtint l'approbation de tout le monde, excepté de ma femme, qui ne me parut pas tout-à-fait contente, parce qu'elle s'attendait à tenir le haut bout de la table, et à découper pour toute la compagnie. A ce petit chagrin près, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant tout le repas. Je ne sais si nous eûmes plus d'esprit qu'à l'ordinaire, mais je suis certain que nous rîmes davantage, ce qui revient au même. Je me ressouviens, entre autres choses, d'une plaisanterie du bon M. Wilmot. Comme il buvait à la santé de mon fils Moïse, qui regardait d'un autre côté, mon fils répondit: "*Madame, je vous remercie.*" Alors M. Wilmot, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensait à sa maîtresse; sur quoi je crus que les deux Miss Flamborough allaient

étouffer de rire. Après le dîner, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on enlevât la table, afin que je pusse jouir du plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie joyeusement autour du feu : mes deux petits enfans étaient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie causait, chacun avec sa moitié. Sur le bord de ma tombe, je n'ai plus rien maintenant à désirer ; tous mes chagrins sont finis, et mon bonheur est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à m'efforcer d'être aussi humble et aussi reconnaissant dans la bonne fortune, que j'ai été soumis dans l'adversité.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 014 159 272 5